[envoi]

L'HISTOIRE DE NAPOLÉON RACONTÉE PAR LES GRANDS ÉCRIVAINS



PARIS
BERNARD GRASSET, ÉDITEUR
(1921)

Pour monsieur Arrigon

hommage des auteurs

Moreau

F. Boucher

L'HISTOIRE DE NAPOLÉON RACONTÉE PAR LES GRANDS ÉCRIVAINS

L'HISTOIRE DE NAPOLÉON RACONTÉE PAR LES GRANDS ÉCRIVAINS

TEXTES RECUEILLIS
PAR R. BURNAND
ET F. BOUCHER
ARCHIVISTES PALEOGRAPHES



PARIS
BERNARD GRASSET, ÉDITEUR
61, RUE DES SAINTS-PÈRES, 61

[1921]

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

Vingt exemplaires sur papier pur fil Lafuma numérotés de 1 à 20.

AVERTISSEMENT

L'homme « qui enivra l'Histoire »...

V. Hugo.

NAPOLÉON

HISTOIRE ET LITTÉRATURE

Ce petit livre n'est pas une histoire de Napoléon: c'est une évocation.

Nous voudrions que l'Empereur surgît de ces pages comme il est apparu aux yeux de ses contemporains et aux yeux de ses soldats. Du maigre Consul, dévoré de fièvre et d'ambition, à l'Empereur alourdi des Cent-Jours, du maître de l'Europe au captif de Sainte-Hélène, c'est le même homme que les foules ont exalté à l'égal d'un dieu ou haï avec une égale ferveur. D'où, dans la littérature napoléonienne, abondante et diverse à l'infini, des accents de sincérité, d'enthousiasme, de lyrisme, profondément émouvants. Il semble que, dès qu'ils abordent la personne de l'Empereur, historiens, mémorialistes, poètes ou romanciers trouvent pour l'évoquer des couleurs plus vives, des mots plus pénétrants, une voix plus douce, une verve plus mordante.

Des pages sur Napoléon, belles ou curieuses? Il y en a beaucoup: il y en a trop. Il est impossible de tout citer. Nous avons seulement voulu que les diverses époques du règne, les phases successives

de l'épopée, les aspects différents aussi que revêt la puissante personnalité du Maître fussent rappelés par quelques pages caractéristiques. Si, à côté de morceaux écrits par des contemporains de l'Empereur, nous avons fait figurer des tableaux d'imagination pure, tels quels, ceux-ci nous ont semblé significatifs : Napoléon y apparaît dans sa figure de légende, celle qu'il conservera. Nous avons également choisi des chapitres d'une tenue littéraire moindre mais qui, dûs à des collaborateurs intimes, nous montrent l'Empereur dans sa vie quotidienne ou le peignent en quelques traits pittoresques.

Sans avoir donc la prétention d'être complet, ce recueil réunit des écrivains d'époques, de langues, de genres différents : on y trouvera des relations officielles, des récits enflammés, des jugements perfides, de hautes réflexions philosophiques et d'humbles histoires de soldats : il est l'écho de sentiments divers, l'admiration, l'amour, la colère, mais sur toutes ces pages passe un grand souffle de gloire, tant il est vrai que « dans l'admiration comme dans la haine, Napoléon a inspiré des chefs-d'œuvre [1] ».

1. A. Sorel.

JEUNESSE

ET

ADOLESCENCE

BALZAC

L'EPOPÉE IMPÉRIALE

[*Napoléon « raconté » par un vieux soldat; toute cette prodigieuse épopée retracée par l'un de ceux qui en ont été les héros. — Souvenirs de gloire, souvenirs de misère: l'Empereur, comme le voyaient les grognards de son armée, soldat parmi les soldats, Dieu entre les hommes et cependant accessible à tous, moins souverain tout-puissant que Petit Caporal. — Avant de le suivre d'année en année, de ses premières victoires à la chute finale, un grand tableau d'ensemble s'imposait.*]

Voyez-vous, mes amis, Napoléon est né en Corse, qu'est une île française, chauffée par le soleil d'Italie, où tout bout comme dans une fournaise, et où l'on se tue les uns les autres, de père en fils, à propos de rien : une idée qu'ils ont. Pour vous commencer l'extraordinaire de la chose, sa mère, qui était la plus belle femme de son temps, et une finaude, eut la réflexion de le vouer à Dieu, pour le faire échapper à tous les dangers de son enfance et de sa vie, parce qu'elle avait rêvé que le monde était en feu le jour de son accouchement. C'était une prophétie ! Donc elle demande que Dieu le protège, à condition que

Napoléon rétablira sa sainte religion, qu'était alors par terre. Voilà qu'est convenu, et ça s'est vu.

Maintenant suivez-moi bien, et dites-moi si ce que vous allez entendre est naturel.

Il est sûr et certain qu'un homme qui avait eu l'imagination de faire un pacte secret pouvait seul être susceptible de passer à travers les lignes des autres, à travers les balles, les décharges de mitraille qui nous emportaient comme des mouches et qui avaient du respect pour sa tête. J'ai eu la preuve de cela, moi particulièrement, à Eylau. Je le vois encore; monte sur une hauteur, prend sa lorgnette, regarde sa bataille et dit : « Ça va bien ! » Un de mes intrigants à panaches qui l'embêtaient considérablement et le suivaient partout, même pendant qu'il mangeait, qu'on nous dit, veut faire le malin, et prend la place de l'Empereur quand il s'en va. Oh ! raflé, plus de panache! Vous entendez bien que Napoléon s'était engagé à garder son secret pour lui seul. Voilà pourquoi tous ceux qui l'accompagnaient, même ses amis particuliers, tombaient comme des noix : Duroc, Bessières, Lannes, tous hommes forts comme des barres d'acier et qu'il fondait à son usage.

Enfin, à preuve qu'il était enfant de Dieu, fait pour être le père du soldat, c'est qu'on ne l'a jamais vu ni lieutenant, ni capitaine ! Ah ! bien oui, en chef tout de suite. Il n'avait pas l'air d'avoir plus de vingt-trois ans, qu'il était déjà vieux général, depuis la prise de Toulon, où il a commencé par faire voir aux autres qu'ils n'entendaient rien à faire manœuvrer les canons. Pour lors, nous tombe tout maigrelet général en chef à l'armée d'Italie, qui manquait de pain, de munitions, de souliers, d'habits, une pauvre armée nue comme un ver. « Mes amis, qui dit, nous voilà ensemble. Or, met-

tez-vous dans la boule que, d'ici à quinze jours, vous serez vainqueurs, habillés à neuf, que vous aurez tous des capotes, de bonnes guêtres, de fameux souliers ; mais, mes enfants, faut marcher pour les aller prendre à Milan, où il y en a. » Et l'on a marché. Le Français écrasé, plat comme une punaise, se redresse. Nous étions trente mille va-nu-pieds contre quatre-vingt mille fendants d'Allemands, tous beaux hommes, bien garnis, que je vois encore. Alors Napoléon, qui n'était encore que Bonaparte, nous souffle je ne sais quoi dans le ventre. Et l'on marche la nuit, et l'on marche le jour, on court les rosser à Rivoli, Lodi, Arcole, Millesimo, et on ne te les lâche pas. Le soldat prend goût à être vainqueur. Alors Napoléon vous enveloppe ces généraux allemands qui ne savaient où se fourrer pour être à leur aise, les pelote très bien, leur chipe quelquefois des dix mille hommes en un seul coup en vous les entourant de quinze cents Français qu'il faisait foisonner à sa manière. Enfin, leur prend leurs canons, vivres, argent, munitions, tout ce qu'ils avaient de bon à prendre, vous les jette à l'eau, les bat sur les montagnes, les mord dans l'air, les dévore sur terre, les fouaille partout. Voilà des troupes qui se remplument, parce que, voyez-vous, l'Empereur, qu'était aussi homme d'esprit, se fait bien venir de l'habitant, auquel il dit qu'il est arrivé pour le délivrer. Pour lors le pékin nous loge et nous chérit, les femmes aussi, qu'étaient des femmes très judicieuses, Fin finale en ventôse 96, qu'était en ce temps-là le mois de mars d'aujourd'hui, nous étions acculés dans un coin du pays des marmottes ; mais après la campagne, nous voilà maîtres de l'Italie ; comme Napoléon nous l'avait prédit. Et, au mois de mars suivant, en une seule année et deux campagnes, il nous met en vue

de Vienne, tout était brossé. Nous avions mangé trois armées successivement différentes, et dégommé quatre généraux autrichiens, dont un vieux qu'avait les cheveux blancs, et qui a été cuit comme un rat dans les paillassons, à Mantoue. Les rois demandaient grâce à genoux ! La paix était conquise. Un homme aurait-il pu faire cela ? Non. Dieu l'aidait, c'est sûr. Il se subdivisionnait comme les cinq pains de l'Evangile, commandait la bataille le jour, la préparait la nuit, que les sentinelles le voyaient toujours allant et venant, et ne dormait, ni ne mangeait. Pour lors, reconnaissant ces prodiges, le soldat te l'adopte pour père. Et en avant ! Les autres, à Paris, voyant ça, se disent : « Voilà un pèlerin qui paraît prendre ses mots d'ordre dans le ciel, il est singulièrement capable de mettre la main sur la France ; faut le lâcher sur l'Asie ou sur l'Amérique, il s'en contentera peut-être ! » Ça était écrit pour lui, comme pour Jésus-Christ. Le fait est qu'on lui donne ordre de faire faction en Egypte. Voilà sa ressemblance avec le fils de Dieu. Ce n'est pas tout. Il rassemble ses meilleurs lapins, ceux qu'il avait particulièrement endiablés, et leur dit comme ça : « Mes amis, pour le quart d'heure, on nous donne l'Egypte à chiquer. Mais nous l'avalerons en un temps et deux mouvements, comme nous avons fait de l'Italie. Les simples soldats sont des princes qui auront des terres à eux. En avant ! » En avant ! les enfants, disent les sergents. Et l'on arrive à Toulon, route d'Egypte. Pour lors, les Anglais avaient tous leurs vaisseaux en mer. Mais quand nous nous embarquons, Napoléon nous dit : « Ils ne nous verront pas, et il est bon que vous sachiez, dès à présent, que votre général possède dans le ciel une étoile qui nous guide et qui nous protège ! » Qui fut dit fut fait. En pas-

sant sur la mer, nous prenons Malte, comme une orange pour le désaltérer de sa soif de victoire, car c'était un homme qui ne pouvait pas être sans rien faire. Nous voilà en Egypte. Bon. Là, autre consigne. Les Egyptiens, voyez-vous, sont des hommes qui, depuis que le monde est monde, ont coutume d'avoir des géants pour souverains, des armées nombreuses comme des fourmis, parce que c'est un pays de génies et de crocodiles, où l'on a bâti des pyramides, grosses comme nos montagnes, sous lesquelles ils ont eu l'imagination de mettre leurs rois pour les conserver frais, chose qui leur plaît généralement. Pour lors, en débarquant, le petit caporal nous dit : « Mes enfants, les pays que vous allez conquérir tiennent à un tas de dieux que vous allez respecter, parce que le Français doit être l'ami de tout le monde, et battre les gens sans les vexer. Mettez-vous dans la coloquinte de ne toucher à rien d'abord, parce que nous aurons tout après ! Et marchez ! »

Voilà qui va bien. Mais tous ces gens-là, auxquels Napoléon était prédit, sous le nom de Kébir-Bonaberdis, un mot de leur patois qui veut dire : *le sultan fait feu*, en ont une peur comme du diable. Alors le Grand Turc, l'Asie, l'Afrique, ont recours à la magie, et nous envoient un démon nommé Mody, soupçonné d'être descendu du ciel sur un cheval blanc qui était, comme son maître incombustible au boulet, et qui tous deux vivaient de l'air du temps. Il y en a qui l'ont vu ; mais moi je n'ai pas de raison pour vous en faire certains. C'étaient les puissances de l'Arabie et les Mameluks, qui voulaient faire croire à leurs troupiers que le Mody était capable de les empêcher de mourir à la bataille, sous prétexte qu'il était un ange envoyé pour combattre Napoléon et lui reprendre le sceau de

Salomon, un de leurs fourniments à eux, qu'ils prétendaient avoir été volé par notre général. Vous entendez bien qu'on leur a fait faire la grimace tout de même.

Ha ! ça, dites-moi d'où ils avaient su le pacte de Napoléon ? Etait-ce naturel ?

Il passait pour certain dans leur esprit qu'il commandait aux génies et se transportait en un clin d'œil d'un lieu à un autre, comme un oiseau. Le fait est qu'il était partout. Enfin, qu'il venait de leur enlever une reine, belle comme le jour, pour laquelle il avait offert tous ses trésors et des diamants gros comme des œufs de pigeons, marché que le Mameluk, de qui elle était la particulière, quoiqu'il en eût d'autres, avait refusé positivement. Dans ces termes-là, les affaires ne pouvaient donc s'arranger qu'avec beaucoup de combats. Et c'est ce dont on ne s'est pas fait faute, car il y a eu des coups pour tout le monde. Alors nous nous sommes mis en ligne à Alexandrie, à Giseh et devant les Pyramides. Il a fallu marcher sous le soleil, dans le sable, où les gens sujets d'avoir la berlue voyaient des eaux desquelles on ne pouvait point boire, et de l'ombre que ça faisait suer. Mais nous mangeons le Mameluk à l'ordinaire et tout plie à la voix de Napoléon, qui s'empare de la haute et basse Egypte, l'Arabie, jusqu'aux capitales des royaumes qui n'étaient plus, et où il y avait des milliers de statues, les cinq cents diables de la nature, puis chose particulière, une infinité de lézards, un tonnerre de pays où chacun pouvait prendre ses arpents de terre, pour peu que ça lui fut agréable. Pendant qu'il s'occupe de ses affaires à l'intérieur, où il avait idée de faire des choses superbes, les Anglais lui brûlent sa flotte à la bataille d'Aboukir, car ils ne savaient quoi s'inventer pour

nous contrarier. Mais Napoléon qui avait l'estime de l'Orient et de l'Occident, que le pape l'appelait son fils, et le cousin de Mahomet son cher père, veut se venger de l'Angleterre, et lui prendre les Indes pour se remplacer de sa flotte. Il allait nous conduire en Asie par la mer Rouge, dans des pays où il n'y a que des diamants, de l'or, pour faire la paie aux soldats, et des palais pour étapes, lorsque le Mody s'arrange avec la peste et nous l'envoie pour interrompre nos victoires. Halte ! Alors tout le monde défile à c'te parade, d'où l'on ne revient pas sur ses pieds. Le soldat mourant ne peut pas te prendre Saint-Jean-d'Acre, où l'on est entré trois fois avec un entêtement généreux et martial. Mais la peste était la plus forte, il n'y avait pas à dire : mon bel ami ! Tout le monde se trouvait très malade, Napoléon seul était frais comme une rose, et toute l'armée l'a vu buvant la peste sans que ça lui fît rien du tout.

Ha ! ça, mes amis, croyez-vous que c'était naturel ?

Les Mameluks, sachant que nous étions tous dans les ambulances, veulent nous barrer le chemin ; mais avec Napoléon, c'te farce-là ne pouvait pas prendre. Donc il dit à ses damnés, à ceux qui avaient le cuir plus dur que les autres : « Allez me nettoyer la route. » Junot, qui était un sabreur au premier numéro, et son ami véritable, ne prend que mille hommes, et vous a décousu tout de même l'armée d'un pacha qui avait la prétention de se mettre en travers. Pour lors, nous revenons au Caire, notre quartier général. Autre histoire. Napoléon absent, la France s'était laissé détruire le tempérament par les gens de Paris qui gardaient la solde des troupes, leur masse de linge, leurs habits, les laissaient crever de faim, et voulaient qu'elles fissent la loi à l'univers, sans s'en inquiéter autre-

ment. C'étaient des imbéciles qui s'amusaient à bavarder au lieu de mettre la main à la pâte. Et donc, nos armées étaient battues, les frontières de la France entamées : l'*homme* n'était plus là. Voyez-vous, je dis l'homme, parce qu'on l'a nommé comme ça, mais c'était une bêtise puisqu'il avait une étoile et toutes ses particularités. C'était nous autres qui étions les hommes ! Il apprend l'histoire de France après sa fameuse bataille d'Aboukir, où, sans perdre plus de trois cents hommes, et, avec une seule division, il a vaincu la grande armée des Turcs forte de vingt-cinq mille hommes, et il en a bousculé dans la mer plus d'une grande moitié, rrah ! Ce fut son dernier coup de tonnerre en Egypte. Il se dit, voyant tout perdu là-bas : « Je suis le sauveur de la France, je le sais, faut que j'y aille. » Mais comprenez que l'armée n'a pas su son départ, sans quoi on l'aurait gardé de force, pour le faire empereur d'Orient. Aussi nous voilà tout tristes, quand nous sommes seuls, parce qu'il était notre joie. Lui, laisse son commandement à Kléber, un grand mâtin qu'a descendu la garde, assassiné par un Egyptien qu'on a fait mourir en lui mettant une baïonnette dans le derrière, qui est la manière de guillotiner dans ce pays-là, mais ça fait tant souffrir qu'un soldat a eu pitié de ce criminel, il lui a tendu sa gourde, et aussitôt que l'Egyptien a eu bu de l'eau, il a tortillé de l'œil avec un plaisir infini. Mais nous ne nous amusons pas à cette bagatelle. Napoléon met le pied sur une coquille de noix, un petit navire de rien du tout qui s'appelait *la Fortune*, et, en un clin d'œil, à la barbe de l'Angleterre qui le bloquait avec des vaisseaux de lignes, frégates et tout ce qui faisait voile, il débarque en France, car il a toujours eu le don de passer les mers en une enjambée. Etait-ce naturel !

Bah ! aussitôt qu'il est à Fréjus, autant dire qu'il a les pieds dans Paris. Là, tout le monde l'adore, mais lui convoque le Gouvernement. « Qu'avez-vous fait de mes enfants les soldats ? qui dit aux avocats, vous êtes un tas de galapias qui vous fichez du monde, et faites vos choux gras de la France. Ça n'est pas juste et je parle pour tout le monde qu'est pas content ! »

Pour lors, ils veulent babiller et le tuer, mais minute ! Il les enferme dans leur caserne à paroles, les fait sauter par la fenêtre, et vous les enregimente à sa suite, où ils deviennent muets comme des poissons, souples comme des blagues à tabac. De ce coup passe consul ; et, comme ce n'était pas lui qui pouvait douter de l'Etre Suprême, il remplit alors sa promesse envers le Bon Dieu, qui lui tenait sérieusement parole ; lui rend ses églises, rétablit sa religion, les cloches sonnent pour Dieu et pour lui. Voilà tout le monde content : *primo* les prêtres qu'il empêche d'être tracassés ; *segondo* le bourgeois qui fait son commerce, sans avoir à craindre le *rapiamus* de la loi qu'était devenue injuste ; *tertio*, les nobles qu'il défend d'être faits mourir, comme on en avait malheureusement contracté l'habitude. Mais il y avait des ennemis à balayer, et il ne s'endort pas sur la gamelle, parce que, voyez-vous, son œil vous traversait le monde comme une simple tête d'homme. Pour lors, paraît en Italie, comme s'il passait la tête par la fenêtre, et son regard suffit. Les Autrichiens sont avalés à Marengo, comme des goujons par une baleine ! Haouf ! Ici, la victoire française a chanté sa gamme assez haut pour que le monde entier l'entende, et ça a suffi. « Nous n'en jouons plus, que disent les Allemands. — Assez comme ça ! » disent les autres. Total : l'Europe fait la cane, l'Angleterre met les pouces. Paix générale où

les rois et les peuples font mine de s'embrasser. C'est là que l'Empereur a inventé la Légion d'honneur, une bien belle chose, allez ! « En France, qu'il a dit à Boulogne, devant l'armée entière, tout le monde a du courage ! Donc la partie civile qui fera des actions d'éclat sera sœur du soldat, le soldat sera son frère, et ils seront unis sous le drapeau de l'honneur. » Nous autres, qui étions là-bas, nous revenons d'Egypte. Tout était changé ! Nous l'avions laissé général, en un rien de temps nous le retrouvons empereur ! Ma foi, la France s'était donnée à lui, comme une belle fille à un lancier. Or quand ça fut fait, à la satisfaction générale, on peut le dire, il y eut une sainte cérémonie, comme il ne s'en était jamais vue sous la calotte des cieux. Le pape et les cardinaux dans leurs habits d'or et rouges, passent les Alpes exprès pour le sacrer devant l'armée, et le peuple qui battent des mains. Il y a une chose que je serais injuste de ne pas vous dire. En Egypte, dans le désert, près de la Syrie, l'*Homme Rouge* lui apparut dans la montagne de Moïse, pour lui dire : « Ça va bien. » Puis à Marengo, le soir de la victoire, pour la seconde fois, s'est dressé devant lui, sur ses pieds l'*Homme Rouge* qui lui a dit : « Tu verras le monde à tes genoux et tu seras empereur des Français, roi d'Italie, maître de la Hollande, souverain de l'Espagne, du Portugal, provinces illyriennes, protecteur de l'Allemagne, sauveur de la Pologne, premier aigle de la Légion d'honneur, et tout. » Cet *Homme Rouge*, voyez-vous, c'était son idée, à lui ; une manière de piéton, qui lui servait, à ce que disent plusieurs, pour communiquer avec son étoile. Moi, je n'ai jamais cru cela ; mais l'*Homme Rouge* est un fait véritable, et Napoléon en a parlé lui-même et a dit qu'il lui venait dans les moments

durs à passer et restait au palais des Tuileries, dans les combles. Donc, au couronnement, Napoléon l'a vu le soir, pour la troisième fois, et ils furent en délibération sur bien des choses. Lors, l'Empereur va droit à Milan se faire couronner roi d'Italie. Là commence véritablement le triomphe du soldat. Pour lors, tout ce qui savait écrire passe officier. Voilà les pensions, les dotations de duchés qui pleuvent ; des trésors pour l'état-major qui ne coûtaient rien à la France ; et la Légion d'honneur fournie de rentes pour les simples soldats, sur lesquels je touche encore ma pension. Enfin, voilà des armées tenues, comme il ne s'en était jamais vu.

Mais l'Empereur, qui savait qu'il devait être l'empereur de tout le monde, pense aux bourgeois et leur fait bâtir suivant leurs idées, des monuments de fées, là où il n'y avait pas plus que sur ma main, une supposition, vous reveniez d'Espagne pour passer à Berlin ; hé bien ! vous retrouviez des arches de triomphe avec de simples soldats mis dessus en belle sculpture, ni plus ni moins que des généraux. Napoléon, en deux ou trois ans, sans mettre d'impôts sur vous autres, remplit ses caves d'or, fait des ponts, des palais, des routes, des savants, des fêtes, des lois, des vaisseaux, des ports, et dépense des millions de milliases, et tant et tant, qu'on m'a dit qu'il en aurait pu paver la France de pièces de cent sous, si ça avait été sa fantaisie. Alors, quand il se trouve à son aise sur son trône, et si bien le maître de tout, que l'Europe attendait sa permission pour faire ses besoins : comme il avait quatre frères et trois sœurs, il nous dit en manière de conversation, à l'ordre du jour : « Mes enfants, est-il juste que les parents de votre empereur tendent la main ? Non. Je veux qu'ils soient flambants tout comme moi ! Pour

lors il est de toute nécessité de conquérir un royaume pour chacun d'eux, afin que le Français soit le maître de tout, que les soldats de la garde fassent trembler le monde, et que la France crache où elle veut, et qu'on lui dise, comme sur ma monnaie, *Dieu vous protège !* — Convenu, dit l'armée, on t'ira pêcher des royaumes, à la baïonnette. »

Ha ! c'est qu'il n'y avait pas à reculer, voyez-vous ! et s'il avait eu dans sa boule de conquérir la lune, il aurait fallu s'arranger pour ça faire ses sacs et grimper ; heureusement qu'il n'en a pas eu la volonté. Les rois, qu'étaient habitués aux douceurs de leurs trônes, se font naturellement tirer l'oreille ; et alors, en avant, nous autres.

Nous marchons, nous allons, et le tremblement recommence avec une solidité générale. En a-t-il fait user dans ce temps-là des hommes et des souliers ! Alors on se battait à coups de nous si cruellement, que d'autres que les Français s'en seraient fatigués. Mais vous n'ignorez pas que le Français est né philosophe et, un peu plus tôt, un peu plus tard, sait qu'il faut mourir. Aussi nous mourions tous sans rien dire, parce qu'on avait le plaisir de voir l'Empereur faire ça sur les géographies (Là, le fantassin décrivit lestement un rond avec son pied sur l'aire de la grange). Et il disait : « Ça, ce sera un royaume ! » Et c'était un royaume.

Quel bon temps ! Les colonels passaient généraux, le temps de les voir ; les généraux maréchaux, les maréchaux rois. Et il y en a encore un qui est debout pour le dire à l'Europe, quoique ce soit un gascon, traître à la France pour garder sa couronne, qui n'a pas rougi de honte, parce que, voyez-vous, les couronnes sont en or ! Enfin, les sapeurs qui savaient lire devenaient nobles tout de même. Moi qui vous parle,

j'ai vu à Paris onze rois et un peuple de princes qui entouraient Napoléon, comme les rayons du soleil! Vous entendez bien que chaque soldat ayant la chance de chausser un trône, pourvu qu'il en eût le mérite, un caporal de la garde était comme une curiosité qu'on l'admirait passer, parce que chacun avait son contingent dans la victoire, parfaitement connu dans le bulletin. Et y en avait-il de ces batailles ! Austerlitz, où l'armée a manœuvré comme à la parade; Eylau où l'on a noyé les Russes dans un lac, comme si Napoléon avait soufflé dessus; Wagram où l'on s'est battu trois jours sans bouder. Enfin, y en avait autant que de saints au calendrier. Aussi alors fut-il prouvé que Napoléon possédait dans son fourreau la véritable épée de Dieu. Alors le soldat avait son estime, et il en faisait son enfant, s'inquiétait si vous aviez des souliers, du linge, des capotes, du pain, des cartouches, quoiqu'il tînt sa majesté, puisque c'était son métier à lui de régner. Mais c'est égal ! un sergent et même un soldat pouvait lui dire : « Mon Empereur », comme vous me dites à moi quelquefois : « Mon bon ami. » Et il répondait aux raisons qu'on lui faisait, couchait dans la neige comme nous autres; enfin il avait presque l'air d'un homme naturel. Moi qui vous parle, je l'ai vu, les pieds dans la mitraille, pas plus gêné que vous êtes là, et mobile, regardant avec sa lorgnette toujours à son affaire ; alors nous restions là, tranquilles comme Baptiste. Je ne sais pas comment il s'y prenait, mais quand il nous parlait, sa parole nous envoyait comme du feu dans l'estomac ; et, pour lui montrer qu'on était ses enfants, incapables de bouquer, on allait pas ordinaire devant des polissons de canons qui gueulaient et vomissaient des régiments de boulets sans crier gare. Enfin, les mourants avaient

la chose de se relever pour le saluer et lui crier : « Vive l'Empereur. » Etait-ce naturel ? Auriez-vous fait cela pour un simple homme ?

Pour lors, tout son monde établi, l'impératrice Joséphine, qu'était une bonne femme tout de même, ayant la chose tournée à ne pas lui donner d'enfants, il fut obligé de la quitter, quoiqu'il l'aimât considérablement. Mais il lui fallait des petits, rapport au gouvernement. Apprenant cette difficulté, tous les souverains de l'Europe se sont battus à qui lui donnerait une femme. Et il a épousé, qu'on nous a dit une Autrichienne, qu'était la fille des Césars, un homme ancien dont on parle partout, et pas seulement dans nos pays, où vous entendez dire qu'il a tout fait, mais en Europe. Et c'est si vrai que, moi qui vous parle en ce moment, je suis allé sur le Danube et j'ai vu les morceaux d'un pont bâti par cet homme, qui paraît qu'a été à Rome, parent de Napoléon, d'où s'est autorisé l'Empereur pour prendre l'héritage pour son fils. Donc, après son mariage qui fut une fête pour le monde entier, et où il a fait grâce au peuple de dix ans d'impositions, qu'on a payées tout de même parce que les gabelous n'en ont pas tenu compte, sa femme a eu un petit qu'était Roi de Rome ; une chose qui ne s'était pas encore vue sur terre, car jamais un enfant n'était né roi, son père vivant. Ce jour-là un ballon est parti de Paris pour le dire à Rome et ce ballon a fait le chemin en un jour. Ha ! ça, ya-t-il maintenant quelqu'un de vous autres qui me soutiendra que tout ça était naturel ? Non, c'était écrit là-haut ! Et la gale à qui ne dira pas qu'il a été envoyé par Dieu même pour faire triompher la France. Mais voilà l'Empereur de Russie, qu'était son ami, qui se fâche de ce qu'il n'a pas épousé une Russe et qui soutient les Anglais, nos

ennemis, auxquels on avait toujours empêché Napoléon d'aller dire deux mots dans leur boutique. Fallait donc en finir avec ces canards-là. Napoléon se fâche et nous dit : « Soldats, vous avez été maîtres dans toutes les capitales de l'Europe, reste Moscou qui s'est allié à l'Angleterre. Or, pour pouvoir conquérir Londres et les Indes qu'est à eux, je trouve définitif d'aller à Moscou. » Pour lors, assemble la plus grande des armées qui jamais ait traîné ses guêtres sur le globe, et si curieusement allignée qu'en un jour il a passé en revue un million d'hommes. — Hourra ! disent les Russes. Et voilà la Russie toute entière, des animaux de cosaques qui s'envolent. C'était pays contre pays, un boulevari général dont il fallait se garer. Et comme l'avait dit l'Homme Rouge à Napoléon : C'est l'Asie contre l'Europe ! — Suffit qu'il dit je vais me précautionner. Et voilà, fectivement tous les rois qui viennent lécher la main de Napoléon. L'Autriche, la Prusse, la Bavière, la Saxe, la Pologne, l'Italie, tout est avec nous, nous flatte, et c'était beau ! Les aigles n'ont jamais tant roucoulé qu'à ces parades-là, qu'elles étaient au-dessus de tous les drapeaux de l'Europe. Les Polonais ne se tenaient pas de joie parce que l'Empereur avait idée de les relever ; de là, que la Pologne et la France ont toujours été frères. Enfin. « A nous, la Russie ! » crie l'armée. Nous entrons bien fournis. Nous marchons, marchons ; point de Russes. Enfin nous trouvons nos mâtins campés à la Moskowa. C'est là que j'ai eu la croix et j'ai congé de dire que ce fut une sacrée bataille ! L'Empereur était inquiet, il avait vu l'Homme Rouge, qui lui dit : Mon enfant tu vas plus vite que le pas, les hommes te manqueront, les amis te trahiront. Pour lors, proposa la paix. Mais avant de la signer : « Frottons les Russes ? » qui nous dit

« Topé » s'écria l'armée « En avant ! » disent les sergents. Mes souliers étaient usés, mes habits étaient déchirés, à force d'avoir trimé dans ces chemins-là qui ne sont pas commodes du tout ! Mais c'est égal ! « Puisque c'est la fin du tremblement, que je me dis, je veux m'en donner tout mon saoul ! » Nous étions devant le grand ravin ; c'était les premières places ! Le signal se donne, sept cents pièces d'artillerie commencent une conversation à vous faire sortir le sang par les oreilles. Là, faut rendre justice à ses ennemis, mes Russes se faisaient tuer comme des Français, sans reculer, et nous n'avancions pas. « En avant, nous dit-on, voilà l'Empereur ! » C'était vrai, passe au galop en nous faisant signe qu'il s'importait beaucoup de prendre la redoute. Il nous anime, nous courons, j'arrive le premier au ravin. Ah ! mon Dieu, les lieutenants tombaient, les colonels, les soldats! C'est égal ! Ça faisait des souliers pour ceux qui n'en avaient pas, et des épaulettes pour ceux qui savaient lire. Victoire ! c'est le cri de toute la ligne. Par exemple, ce qui ne s'était jamais vu, il y avait vingt-cinq mille Français par terre. Excusez du peu ! C'était un vrai champ de blé coupé : au lieu d'épis, mettez des hommes ! Nous étions dégrisés nous autres. L'Homme arrive, on fait cercle autour de lui. Pour lors il nous câline, car il était aimable quand il le voulait, à nous faire contenter de vache enragée par une faim de loup. Alors mon câlin distribue soi-même les croix, salue les morts et dit : « A Moscou ! »

— Va pour Moscou! dit l'armée. Nous prenons Moscou. Voilà-t-il pas que les Russes brûlent la ville ! Ça été un feu de paille de deux lieues qui a flambé deux jours. Les édifices tombaient comme des ardoises! Il y avait des pluies de fer et de plomb fondus qui étaient

naturellement horribles, et l'on peut vous le dire, à vous, ce fut l'éclair de nos malheurs! L'Empereur dit : Assez comme ça, tous mes soldats y resteraient! Nous nous amusons à nous rafraîchir un petit moment et à se refaire le cadavre parce qu'on était réellement fatigué beaucoup. Nous emportons une croix d'or qu'était sur le Kremlin, et chaque soldat une petite fortune. Mais en revenant, l'hiver s'avance d'un mois, chose que les savants qui sont des bêtes, n'ont pas expliqué suffisamment, et le froid nous pince. Plus d'armée, entendez-vous ? plus de généraux, plus de sergents même. Pour lors, ce fut le règne de la misère et de la faim, règne où nous étions réellement tous égaux! On ne pensait qu'à revoir la France, l'on ne se baissait pas pour ramasser son fusil ni son argent, et chacun allait devant lui, arme à volonté, sans se soucier de la gloire. Enfin le temps était si mauvais que l'Empereur n'a plus vu son étoile. Il y avait quelque chose entre le ciel et lui. Pauvre homme, qu'il était malade de voir ses aigles à contrefil de la victoire! Et ça lui en a donné une sévère, allez! Arrive la Bérézina. Ici, mes amis, l'on peut vous affirmer par ce qu'il y a de plus sacré sur l'honneur que, depuis qu'il y a des hommes, jamais au grand jamais, ne s'est vu pareille fricassée d'armée, de voiture, d'artillerie, dans de pareille neige, sous un ciel pareillement ingrat. Le canon des fusils vous brûlait la main, si vous y touchiez, tant il était froid. C'est là que l'armée a été sauvée par les pontonniers qui se sont trouvés solides au poste, et où s'est parfaitement comporté Gondrin, le seul vivant des gens assez entêtés pour se mettre à l'eau afin de bâtir les ponts sur lesquels l'armée a passé, et se sauver des Russes qui avaient encore du respect pour la grande armée, rap-

port aux victoires. Et... Gondrin est un troupier fini, un troupier d'honneur même, qui mérite vos plus grands égards. J'ai vu... l'Empereur debout près du pont, immobile, n'ayant point froid. Etait-ce naturel ? Il regardait la perte de ses trésors, de ses amis, de ses vieux Egyptiens. Bah ! tout y passait les femmes, les fourgons, l'artillerie, tout était consommé, ruiné, mangé. Les plus courageux gardaient les aigles ; parce que, les aigles voyez-vous, c'était la France, c'était tout vous autres, c'était l'honneur du civil et du militaire qui devait rester pur et ne pas baisser la tête à cause du froid. On ne se réchauffait guère que près de l'Empereur, puisque quand il était en danger, nous accourions, gelés, nous qui ne nous arrêtions pas pour tendre la main à des amis. On dit aussi qu'il pleurait la nuit sur sa pauvre famille de soldats. Il n'y avait que lui et des Français pour se tirer de là, et l'on s'en est tiré, mais avec des pertes, de grandes pertes que je dis ! Les alliés avaient mangé nos vivres. Tout commençait à le trahir, comme lui avait dit l'Homme Rouge. Les bavards de Paris qui se taisaient depuis l'établissement de la Garde Impériale, le croient mort et trament une conspiration où l'on met dedans le préfet de police pour renverser l'Empereur. Il apprend ces choses-là, ça vous le taquine, et il nous dit quand il est parti : « Adieu, mes enfants, gardez les postes, je vais revenir. » Bah ! ses généraux battent la breloque, car sans lui ce n'était plus ça ! Les maréchaux se disent des sottises, font des bêtises, et c'était naturel ; Napoléon, qui était un bon homme, les avait nourris d'or, ils devenaient gras à lard, qu'ils ne voulaient plus marcher. De là sont venus tous les malheurs, parce que plusieurs sont restés en garnison sans frotter le dos des ennemis derrière lesquels ils étaient,

tandis qu'on nous poussait vers la France. Mais l'Empereur nous revient avec des conscrits et de fameux conscrits, auxquels il changea le moral parfaitement et en fit des chiens finis à mordre quiconque avec des bourgeois en garde d'honneur, une belle troupe qui a fondu comme du beurre sur un gril. Malgré notre tenue sévère, voilà que tout est contre nous ; mais l'armée fait encore des prodiges de valeur. Pour lors, se donnent des batailles de montagnes, peuples contre peuples, à Dresde, Lutzen, Bautzen. Souvenez-vous de ça vous autres, parce que c'est là que le Français a été si particulièrement héroïque, que dans ce temps-là un bon grenadier ne durait pas plus de six mois. Nous triomphons toujours ; mais sur les derrières ne voilà-t-il pas les Anglais qui font révolter les peuples en leur disant des bêtises. Enfin on se fait jour à travers ces meutes de nations. Partout où l'Empereur paraît nous débouchons, parce que, sur terre comme sur mer, là où il disait : « Je veux passer ! » nous passions. Fin finale, nous sommes en France, et il y a plus d'un pauvre fantassin à qui, malgré la dureté du temps l'air du pays a remis l'âme dans un état satisfaisant. Moi, je puis dire, en mon particulier, que ça m'a rafraîchi la vie. Mais à cette heure il s'agit de défendre la France, la patrie, la belle France enfin, contre toute l'Europe qui nous en voulait d'avoir voulu faire la loi aux Russes, en les poussant dans leurs limites pour qu'ils ne nous mangeassent pas, comme c'est l'habitude du Nord qui est friand du Midi, chose que j'ai entendu dire à plusieurs généraux. Alors l'Empereur voit son propre beau-père, ses amis qu'ils avaient assis rois, et les canailles auxquelles il avait rendu leurs trônes, tous contre lui. Enfin même des alliés et des Français qui se tournaient par ordre supérieur,

contre nous, dans nos rangs, comme à la bataille de Leipsich.

N'est-ce pas des horreurs dont seraient peu capables de simples soldats? Ça manquait à sa parole trois fois par jour et à ça se disait des princes! Alors l'invasion se fait. Partout où notre Empereur montre sa face de lion, l'ennemi recule, et il a fait dans ce temps-là plus de prodiges en défendant la France, qu'il n'en avait fait pour conquérir l'Italie, l'Orient, l'Espagne, l'Europe et la Russie. Pour lors, il veut enterrer tous les étrangers, pour leur apprendre à respecter la France, et les laisse venir sous Paris pour les avaler d'un coup, et s'élever au dernier degré du génie par une bataille encore plus grande que toutes les autres, une mère bataille enfin ! Mais les Parisiens ont peur pour leur peau de deux liards et pour leurs boutiques de deux sous, ouvrent les portes; voilà les ragusades qui commencent et les bonheurs qui finissent. L'Impératrice qu'on embête, et le drapeau blanc qui se met aux fenêtres. Enfin les généraux, qu'il avait fait ses meilleurs amis, l'abandonnent pour les Bourbons, de qui on n'avait jamais entendu parler. Alors il nous dit adieu à Fontainebleau : « Soldats! » Je l'entends encore, nous pleurions tous comme de vrais enfants ; les aigles, les drapeaux étaient inclinés comme pour un enterrement, car on peut vous le dire, c'était les funérailles de l'Empire, et ses armées pimpantes n'étaient plus que des squelettes. Donc il nous dit, de dessus le perron de son château : « Mes enfants, nous sommes vaincus par la trahison, mais nous nous reverrons dans le ciel, la patrie des braves. Défendez mon petit que je vous confie : Vive Napoléon II ! » Il avait idée de mourir, et pour ne pas laisser voir Napoléon vaincu, prend du poison de quoi tuer un

régiment, parce que, comme Jésus-Christ avant sa Passion, il se croyait abandonné de Dieu et de son talisman ; mais le poison ne lui fait rien du tout. Autre chose ! se reconnaît immortel. Sûr de son affaire et d'être toujours Empereur, il va dans une île pendant quelque temps, étudier le tempérament de ceux-ci, qui ne manquent pas à faire des bêtises sans fin. Pendant qu'il faisait sa faction les Chinois et les animaux de la côte d'Afrique, barbaresques et autres qui ne sont pas commodes du tout, le tenaient si bien pour autre chose qu'un homme, qu'ils respectaient son pavillon en disant qu'y toucher c'était se frotter à Dieu. Il régnait sur le monde entier tandis que ceux-ci l'avaient mis à la porte de sa France. Alors s'embarque sur la même coquille de noix d'Egypte, passe à la barbe des vaisseaux anglais, met le pied sur la France, la France le reconnaît, le sacré coucou s'envole de clocher en clocher, toute la France crie : Vive l'Empereur ! Et par ici l'enthousiasme pour cette merveille des siècles a été solide, le Dauphiné s'est très bien conduit, et j'ai été parfaitement satisfait de savoir qu'on pleurait de joie en y revoyant sa redingote grise. Le 1er mars, Napoléon débarque avec deux cents hommes pour conquérir le royaume de France et de Navarre, qui le 20 mars était redevenu l'Empire français. L'Homme se trouvait ce jour-là dans Paris ayant tout balayé, il avait repris sa chère France et ramassé ses troupiers en ne leur disant que deux mots : « Me voilà ! » C'est le plus grand miracle qu'a fait Dieu. Avant lui, jamais un homme avait-il pris un empire rien qu'en montrant son chapeau ? L'on croyait la France abattue ? Du tout. A la vue de l'aigle, une armée nationale se refait, et nous marchons tous à Waterloo. Pour lors, là, la garde meurt d'un seul

coup. Napoléon au désespoir se jette trois fois au devant des canons ennemis, à la tête du reste, sans trouver la mort! Nous avons vu ça, nous autres ! Voilà la bataille perdue. Le soir, l'Empereur appelle ses vieux soldats, brûle dans un champ plein de notre sang ses drapeaux et ses aigles ; ces pauvres aigles toujours victorieuses qui criaient dans les batailles : En avant! et qui avaient volé sur toute l'Europe, furent sauvées de l'infamie d'être à l'ennemi. Les trésors de l'Angleterre ne pourraient pas seulement lui donner la queue d'un aigle. Plus d'aigles ! Le reste est suffisamment connu. L'Homme Rouge passe aux Bourbons, comme un gredin qu'il est. La France est écrasée, le soldat n'est plus rien, on le prive de son dû, on te le renvoie chez lui, pour prendre à sa place des nobles qui ne pouvaient plus marcher, que ça faisait pitié. L'on s'empare de Napoléon par trahison, les Anglais le clouent dans une île déserte de la grande mer, sur un rocher élevé de dix mille pieds au-dessus du monde. Fin finale, est obligé de rester là, jusqu'à ce que l'Homme Rouge lui rende son pouvoir pour le bonheur de la France. Ceux-ci disent qu'il est mort ! Ah ! bien oui, mort ! on voit bien qu'ils ne le connaissent pas. Ils répètent c'te bourde-là pour attraper le peuple et le faire tenir tranquille dans leur baraque de gouvernement. Ecoutez. La vérité du tout est que ses amis l'ont laissé seul dans le désert, pour satisfaire à une prophétie faite sur lui, car j'ai oublié de vous apprendre que son nom de Napoléon veut dire *le lion du désert*. Et voilà ce qui est vrai comme l'Evangile. Toutes les autres choses que vous entendrez dire sur l'Empereur sont des bêtises qui n'ont pas forme humaine. Parce que, voyez-vous, ce n'est pas à l'enfant d'une femme que Dieu aurait donné le droit

de tracer son nom en rouge comme il a écrit le sien sur la terre, qui s'en souviendra toujours ! Vive Napoléon le père du peuple et du soldat ! »

BALZAC. *Le Médecin de campagne.*



BOURRIENNE

BONAPARTE A BRIENNE

[Napoléon, deuxième fils de Charles Bonaparte et de Lætitia Ramollino, est né à Ajaccio le 15 août 1769. Il a quitté son rude pays, encore tout ébranlé des luttes intestines. On l'a envoyé à l'Ecole militaire de Brienne, faire son éducation militaire de gentilhomme sans fortune. Loin des siens, entouré de camarades dont il ne partage pas les goûts, il se montre enfant farouche, indépendant à l'extrême : mais déjà, le chef perce en lui, le caractère impérieux, appuyé sur une volonté et une force de travail peu communes.]

Nous n'avions guère que neuf ans, Bonaparte et moi, lorsque notre liaison commença : elle devint bientôt très intime. Il y avait entre nous une de ces sympathies de cœur qui s'établissent vite. J'ai joui constamment de cette amitié et de cette intimité d'enfance jusqu'en 1784, époque à laquelle il quitta l'Ecole militaire de Brienne pour passer à celle de Paris. J'étais un des élèves qui savaient le mieux s'accommoder à son caractère sombre et sévère.

Son recueillement, ses réflexions sur la conquête

de son pays et les impressions qu'il avait reçues dans son premier âge des maux qu'avaient soufferts la Corse et sa famille lui faisaient rechercher la solitude, et rendaient son abord, mais en apparence seulement, fort désagréable. L'âge nous plaça ensemble dans les classes de belles-lettres et de mathématiques. Dès son entrée à l'école, il manifesta le désir bien prononcé d'acquérir des connaissances. Comme il ne parlait que l'idiome corse, et que, sous ce rapport, il inspirait déjà le plus vif intérêt, le sieur Dupuis, alors sous-principal avant le père Berthou, jeune homme aussi complaisant qu'excellent grammairien, se chargea de lui donner seul des leçons de langue française. Son élève répondit à ses soins au point qu'après un très court espace de temps on lui enseigna les premiers éléments de la langue latine. Le jeune Napoléon étudia cette langue avec une telle répugnance qu'ayant atteint l'âge de quinze ans il était encore très faible en quatrième. Je l'ai quitté dans cette classe, de très bonne heure, mais je suis resté constamment avec lui dans la classe de mathématiques, où il était incontestablement, selon moi, le plus fort de toute l'école. J'échangeais quelquefois avec lui la solution des problèmes qu'on nous donnait à résoudre, et qu'il trouvait sur-le-champ avec une facilité qui m'étonnait toujours, contre des thèmes et des versions, dont il ne voulait absolument pas entendre parler.

Bonaparte se faisait remarquer à Brienne (je ne parlerai pas de l'Ecole militaire de Paris, où je ne l'ai pas suivi, n'étant pas élève du roi) par la couleur de son teint, que le climat de la France a beaucoup changé depuis, par son regard perçant et investigateur, par le ton de sa conversation avec ses maîtres et ses camarades. Il y avait presque toujours de l'ai-

greur dans ses propos. Il était très peu aimant; il ne faut, je pense, l'attribuer qu'aux malheurs qu'avait éprouvés sa famille au moment de sa naissance et aux impressions qu'avait faites sur ses premières années la conquête de son pays.

Bonaparte était, en général, peu aimé de ses camarades qui, certes, n'étaient pas ses complaisants. Il les fréquentait peu, et prenait rarement part à leurs jeux. La soumission de sa patrie à la France ramenait toujours dans sa jeune âme un sentiment pénible, qui l'éloignait des bruyants exercices de ses camarades. Dès qu'arrivait le moment de la récréation, il courait à la bibliothèque, où il lisait avec avidité des livres d'histoire, surtout Polybe et Plutarque. Il aimait beaucoup aussi Arrien, et ne faisait pas grand cas de Quinte-Curce. Je le laissais souvent seul à la bibliothèque, pour aller jouer avec mes camarades.

Le caractère du jeune Corse était encore aigri par les moqueries des élèves, qui le plaisantaient souvent et sur son prénom Napoléon et sur son pays. Il me dit plusieurs fois avec humeur : « Je ferai à tes Français tout le mal que je pourrai. » Et lorsque je cherchais à le calmer : « Mais toi, disait-il, tu ne te moques jamais de moi, tu m'aimes. »

Bien que Bonaparte eut rarement à se louer de ses camarades, il dédaignait de porter des plaintes contre eux ; et lorsqu'il avait, à son tour, la surveillance de quelque devoir que l'on enfreignait, il aimait mieux aller en prison que de dénoncer les petits coupables.

Je me suis trouvé un jour complice avec lui de non-surveillance. Il me détermina à le suivre en prison, où nous restâmes trois jours. Cela lui est arrivé plusieurs fois, mais avec moins de sévérité.

Bourrienne, *Mémoires.*

DUCHESSE D'ABRANTÈS

LES PREMIÈRES ANNÉES

[*En 1784, le jeune Bonaparte est envoyé à la compagnie de cadets gentilshommes de l'Ecole militaire de Paris ; il y passe près d'un an, donnant toute satisfaction à ses maîtres, faible, il est vrai, en littérature mais fort en histoire et en mathématiques, et paraissant devoir faire un marin. Il s'était vite fait remarquer de ses professeurs et l'un d'eux écrivait dans ses notes : « J'aperçois une étincelle qu'on ne saurait trop cultiver. » C'est de là qu'il part pour l'Ecole d'artillerie de Metz, avec le brevet de sous-lieutenant, le 30 octobre 1785.*]

Je suis convaincue que [Napoléon] a gardé longtemps le souvenir pénible des humiliations qu'il avait été obligé de supporter à l'Ecole militaire de Paris. Sans doute il y avait à cette Ecole des jeunes gens qui, comme lui, n'étaient pas riches, mais ils avaient au moins des parents, des correspondants, des moyens de distractions que Napoléon n'avait pas. Ce ne fut qu'à l'arrivée de ma mère qu'il eut enfin quelqu'un qui prit intérêt à lui ; mais il y avait déjà un an qu'il était à l'Ecole militaire de Paris, seul et presque continuellement humilié et blessé. Il n'y était pas aimé. Plusieurs chefs qui étaient de la connaissance de mon père lui dirent alors que le jeune Napoléon Bonaparte avait un caractère impossible à rendre même sociable. Il frondait tout, blâmait hautement et avec un ton

tranchant qui ne pouvait être admis par toutes ces vieilles têtes, qui ne voyaient en lui qu'un jeune humoriste. Le résultat de sa conduite fut de faire avancer le moment de sa sortie ; ce fut un concours unanime pour la demander. C'est alors qu'il fut pourvu d'une sous-lieutenance dans un régiment d'artillerie, et qu'il fut à Valence, Grenoble, Auxonne, etc., etc., avant de revenir à Paris. Lors de l'époque de son départ, il vint passer quelque temps avec nous. Ma sœur était alors au couvent, mais sortait fréquemment et vint chez nos parents, tandis que Napoléon y était. Je me rappelle que le jour où il endossa l'uniforme, il était joyeux comme tous les jeunes gens le sont à pareil jour ; mais il avait dans son habillement une chose qui lui donnait une apparence fort ridicule, c'était ses bottes : elles étaient d'une dimension si singulièrement grande que ses petites jambes, alors fort grêles, disparaissaient dans leur ampleur. On sait que rien ne saisit le ridicule comme l'enfance ; aussitôt que ma sœur et moi nous le vîmes entrer dans le salon avec ses deux jambes affublées de la sorte, nous ne pûmes nous contenir, et des rires fous s'en suivirent. Alors, comme plus tard, il n'entendait pas la plaisanterie ; dès qu'il se vit l'objet de notre hilarité, il se fâcha. Ma sœur qui était plus grande que moi et beaucoup plus âgée (elle était ma marraine) lui répondit, toujours en riant, que puisque il ceignait l'épée, il devait être le chevalier des dames, et qu'il était bien heureux qu'elles plaisantassent avec lui.

« On voit bien que vous n'êtes qu'une petite pensionnaire », dit alors Napoléon d'un air dédaigneux.

Ma sœur avait alors douze à treize ans : on peut penser combien ce mot la blessa. Elle était fort douce : mais nous ne le sommes plus, nous autres femmes,

quel que soit et notre âge et notre caractère habituel, lorsque notre vanité s'en mêle. Celle de Cécile fut blessée au vif de l'épithète de petite pensionnaire.

« Et vous, répondit-elle à Bonaparte, vous n'êtes qu'un *Chat Botté.* » Tout le monde se mit à rire ; le coup avait porté. Je peindrais difficilement la colère où il mit Napoléon. Il ne répondit rien et il fit bien... Bonaparte, quoiqu'il fut piqué vivement du malheureux sobriquet que ma sœur lui avait donné, affecta de n'y plus penser, si ce n'est pour en rire avec les autres ; et, pour prouver qu'il n'en avait aucune rancune, il fit faire un joujou qu'il m'apporta, et qui représentait le chat botté courant devant le carrosse du marquis de Carabas. Ce joujou était fort joli et lui avait sûrement coûté fort cher, ce qui n'allait pas avec l'état de ses finances. Il avait joint une charmante petite édition du *Chat Botté* pour ma sœur, en lui disant que c'était un souvenir qu'il la priait de conserver. « Le conte est de trop, Napoléon, lui dit ma mère, s'il n'y avait eu que le joujou de Loulou, à la bonne heure : mais le conte pour Cécile montre que vous êtes piqué contre elle. » Il répondit qu'il donnait sa parole du contraire. Mais je pense, comme ma mère, qu'il était piqué, et fortement encore. Toute cette histoire me serait bien sûrement sortie de la tête, si ma mère et mon frère, en la répétant mille fois devant moi depuis, ne me l'avaient rendue familière. Elle me fut utile depuis et d'étrange façon.

DUCHESSE D'ABRANTÈS. *Mémoires.*



LES PREMIÈRES VICTOIRES :

ITALIE, ÉGYPTE

STENDHAL

LE JEUNE GÉNÉRAL BONAPARTE

[*Au régiment de la Fère, où il est lieutenant en second dans la compagnie des bombardiers, Bonaparte ne reste pas longtemps. Successivement affecté au régiment d'artillerie d'Auxonne, puis de Valence, il travaille, menant la vie médiocre de l'officier pauvre, s'attarde à des amourettes, et rêve de l'avenir. C'est à Toulon qu'il se révèle. La ville est bloquée par les Anglais : l'énergie du jeune artilleur, la netteté de ses vues décident de l'action qui sauve la place.*

Après une infructueuse expédition en Sardaigne, mal vu du régime, Bonaparte revient à Paris. Il attend les événements.]

C'était bien l'être le plus maigre et le plus singulier de ma vie que j'eusse rencontré. Suivant la mode du temps, il portait des *oreilles de chien* immenses et qui descendaient jusque sur les épaules. Le regard singulier et souvent un peu sombre des Italiens ne va point avec cette prodigalité de chevelure. Au lieu d'avoir l'idée d'un homme d'esprit rempli de feu, on passe trop facilement à celle d'un homme qu'il ne ferait pas bon de rencontrer le soir auprès d'un bois.

La mise du général Bonaparte n'était pas faite pour rassurer. La redingote qu'il portait était tellement

rapée, il avait l'air si minable, que j'eus peine à croire d'abord que cet homme fût un général. Mais je crus sur-le-champ que c'était un homme d'esprit, ou du moins, fort singulier. Je me rappelle que je trouvais que son regard ressemblait à celui de J.-J. Rousseau, que je connaissais par l'excellent portrait de Latour.

En revoyant ce général, au nom singulier, pour la troisième ou quatrième fois, je lui pardonnai ses *oreilles de chien* exagérées ; je pensais à un provincial qui outre les modes, et, malgré ce ridicule, peut avoir du mérite. Le jeune Bonaparte avait un très beau regard, et qui s'animait en parlant.

S'il n'eût pas été maigre jusqu'au point d'avoir l'air maladif et de faire de la peine, on eût remarqué des traits remplis de finesse. Sa bouche, surtout, avait un contour plein de grâce. Un peintre, élève de David, qui venait chez M. N*** où je voyais le général, dit que ses traits avaient une forme grecque, ce qui me donna du respect pour lui.

Quelques mois plus tard, apres la révolution de Vendémiaire, nous sûmes que le général avait été présenté à Mme Tallien, alors la reine de la mode et qu'elle avait été frappée de son regard. Nous n'en fûmes point étonnés. Le fait est qu'il ne lui manquait, pour être jugé favorablement, que d'être vêtu d'une façon moins misérable. Et cependant, dans ce temps-là, au sortir de la Terreur, les regards n'étaient pas sévères pour le costume. Je me rappelle encore que le général parlait du siège de Toulon fort bien, ou, du moins, il nous intéressait, en nous en entretenant. Il parlait beaucoup et s'animait en racontant ; mais il y avait des jours où il ne sortait pas d'un morne silence. On le disait très pauvre et fier comme un Ecossais ; il refusait d'aller être général dans la Vendée et de quitter l'ar-

tillerie. *C'esl mon arme*, répétait-il souvent, ce qui nous faisait beaucoup rire. Nous ne comprenions pas, nous autres jeunes filles, comment l'artillerie, des canons, pouvaient servir d'épée à quelqu'un...

. Je croyais bien que le général Bonaparte, qui n'avait que sa paye en assignats, fût si pauvre. Il n'avait nullement l'air militaire, sabreur, bravache, grossier. Il me semble aujourd'hui qu'on lisait dans les contours de sa bouche si fine, si délicate, si bien arrêtée, qu'il méprisait le danger et que le danger ne le mettait pas en colère.

STENDHAL. *Vie de Napoléon.*



ALBERT SOREL

BONAPARTE ET LE DIRECTOIRE

[*Bonaparte est maintenant le grand homme, celui qu'acclament déjà l'armée, le peuple soucieux d'ordre, épris de gloire. Lui, attend son heure. Il sait que le Directoire ne pourra se maintenir que par une politique extérieure vigoureuse ; lutte contre l'Empire en son point sensible, les provinces italiennes ; lutte contre l'Angleterre en qui il voit déjà l'ennemie principale ; conquête des frontières naturelles, de la rive gauche du Rhin ; tous ces projets s'ébauchent, s'étudient, se fixent dans son cerveau puissant. L'avenir va les réaliser.*]

La guerre seule assurait l'existence du Directoire et la guerre ne se soutenait que par la guerre même.

C'étaient les conditions de la France après Campo-Formio ; elles demeurèrent les mêmes après Lunéville, Presbourg et Tilsit. Bonaparte ne les posa pas, il les remplit. Ses entreprises sont en germe dans celles du Directoire, et elles procèdent du dessein de grandeur que les conventionnels de l'an III avaient identifié avec l'existence même de la République.

La conquête des « limites », des Pays-Bas et de la rive gauche du Rhin, avec leurs bastions avancés, la Hollande, leurs contreforts et têtes de pont sur la rive droite, l'Allemagne, refondue et sécularisée, devaient, dans l'esprit des Directeurs, avoir pour complément et pour conséquence la domination de l'Italie, avec son prolongement naturel, la domination de la Méditerranée. Mais la domination de l'Italie serait précaire tant que la Suisse et le Piémont en commanderaient les passages, que l'Autriche y aurait pied à Venise, y trouverait des alliés en Toscane, à Naples, tant que Naples, enfin, pourrait ouvrir ses portes aux Anglais. Expéditions contre Rome et contre Naples, annexion du Piémont, assujettissement de la Suisse, c'étaient, pour les Directeurs, les conditions de l'extension de la France dans la Méditerranée et de l'anéantissement de la puissance anglaise.

... Bonaparte, revenu à Paris, assistait à ce spectacle avec autant de mépris que d'impatience. Le dessein d'extension et de suprématie du Directoire demeura le grand dessein de son consulat et de son empire. Mais ce que les Directeurs entreprenaient partout à la fois et confusément, il projetait de l'accomplir, comme il accomplissait ses opérations de guerre, par étapes, par marches concertées d'ensemble, avec méthode et mesure, ordonnant, organisant au dehors la force de la Révolution comme il méditait de le

faire dans l'Etat. « Je ne vois pas, avait-il écrit à Talleyrand le 9 octobre 1797, d'impossibilité à ce qu'on arrive en peu d'années à ces grands résultats que l'imagination échauffée et enthousiaste entrevoit et que l'homme extraordinairement froid, constant et raisonné, atteindra seul. » Il les atteignit. Cet enchaînement est un fait capital pour l'intelligence de l'histoire de ce temps. Les affaires extérieures et la guerre dominèrent la Révolution dès ses débuts : elles la dénaturèrent à partir de 1795.

... Bonaparte emporta de son passage à Paris, en 1797, une conception de la destinée de la République dans le monde et des conditions du gouvernement de la République en France, qu'il garda toute sa vie et qui dirigea tous ses actes : c'est que son autorité en France tenait à sa suprématie en Europe ; que, s'il cédait une seule des positions prises par la République conquérante, c'est-à-dire le Directoire, il ne pourrait plus se tenir un jour ; que l'Europe l'envahirait et le déborderait de toutes parts, que l'opinion, en France, l'abandonnerait et le condamnerait ; qu'il ne pourrait demeurer le dictateur, « l'empereur » de cette république s'il consentait à une diminution quelconque de a puissance et du prestige de l'Etat. De là pour lui, comme pour le Directoire, la nécessité de coaliser le continent contre l'Angleterre et de pousser sans cesse plus loin ses postes avancés, nécessité qui ne s'accordait que trop avec son génie, tout romain, et avec les conditions de sa propre fortune.

Elle ne s'accordait que trop aussi avec cet emportement guerrier qui, par intermittences, soulève le peuple français, avec ce rêve de grandeur, toute romaine encore, qui couvait dans les imaginations populaires. Exposant dans un mémoire apologétique

les plans du Directoire, La Revellière les résumait ainsi : « Unir la Hollande, la France, l'Helvétie, la Cisalpine, la Ligurie, par cette continuité non interrompue de territoires... pépinière d'excellents soldats et de positions formidables. » Que faisait-il, sinon tracer les lignes de l'empire ? Ces vues se retrouvent partout dans les souvenirs, dans les lettres des contemporains.

Les esprits étaient alors tout à la magnificence... Mallet n'était que perspicace lorsqu'il écrivait, le 29 décembre 1797 : « Il n'y a pas un enfant dans toute l'étendue de la France qui n'adjuge à la République, à la Révolution et à son régime la souveraineté du continent. »

L'invasion de l'Angleterre eût tout consommé, et d'un seul coup. Bonaparte la préparait et très sérieusement. C'était, à tous égards, son intérêt. Après les acclamations du 10 décembre, le silence s'était fait autour de lui. Il affectait la réserve, la tenue semi-civile, et, dans les rares occasions de gala, l'habit de l'Institut d'où il venait d'être nommé : on ne l'apercevait guère qu'au passage, dans un bal chez Talleyrand, ou par hasard, dans une visite. Les femmes très curieuses et toutes plus ou moins en humeur de Cléôpâtre au devant de César, s'empressaient autour de lui, espérant l'enchanter, s'attendant, au moins, à se sentir éblouies. Elles l'effarouchaient, tout simplement, et s'éloignaient, déconcertées. Son prestige n'en grandissait que davantage. C'est qu'il avait le génie, la gloire, la raison, la magnanimité, la jeunesse, la fortune. Tout pâlissait devant lui. Ce conquérant législateur qui conversait sur les mathématiques avec Laplace et Lagrange « était sensible aux beautés d'Ossian. » Il faut se le représenter tel que David l'a saisi,

en son immortelle esquisse : le buste un peu grêle et nerveux, serré dans sa redingote unie, boutonnée jusqu'au col ; les joues creuses et pâles, le front large et qui s'étend entre les longs cheveux tombants, le nez d'aigle, le yeux ouverts sur l'infini et dévorant l'espace ; quelque chose d'impérieux, d'avide et de mélancolique à la fois : le prestige du succès et la fascination du mystère.

A. Sorel. *L'Europe et la Révolution française.*
Plon, édit.



G. LENOTRE

LE MARIAGE

[*L'insurrection parisienne du 13 vendémiaire (5 octobre 1795) contre la Convention vient changer la situation du jeune général de brigade, attaché alors aux bureaux de la guerre : en récompense de la répression des insurgés, il obtient le grade de général de division avec le commandement en chef de l'armée de l'intérieur. C'est peu de temps après qu'il épouse Joséphine, veuve du vicomte de Beauharnais.*]

Le vaste hôtel qui porte le nº 3 de la rue d'Antin date de l'époque de la Régence.

Il était, au cours du XVIIIe siècle, la propriété du marquis Jean-Jacques de Gallet de Mondragon, seigneur de Pluvieux, Saint-Chamant et autres lieux, conseiller d'Etat, maître d'hôtel ordinaire du roi, secrétaire des

commandements de Madame. La maison, confisquée comme bien d'aristocrate pendant la Révolution, fut affectée aux services de la mairie du IIe arrondissement de Paris ; c'est là que, le 9 mars 1796, fut célébré, comme on va le voir, le mariage civil de Napoléon et de Joséphine.

Le contrat avait été dressé la veille, dans l'après-midi, chez Me Raguideau, notaire de « la future épouse » en présence d'un seul témoin, le citoyen Lemarois, « ami des parties ». Le futur époux déclara ne posséder « aucuns immeubles ni aucuns biens mobiliers autres que sa garde-robe et ses équipages de guerre, le tout évalué à la somme de... » Mais, au moment de fixer le chiffre, il se ravise et fait rayer cet aveu de son indigence. Pourtant, comme il a foi en son avenir, il constitue, à tout hasard, « à la future épouse un douaire de quinze cents francs de rente annuelle viagère ». La citoyenne Beauharnais n'est pas plus riche et ses apports se réduisent à néant.

L'original de ce contrat est conservé dans les archives de Me Mahot de la Quérantonnais, aujourd'hui titulaire de l'étude de Me Raguideau. Les signatures seules lui donnent quelque intérêt : celle de *Napolione Buonaparte,* pressé d'en finir, illisible — déjà — contournée, rageuse, soulignée d'un large trait, contraste avec celle de Joséphine, M. J.-R. Tascher, tracée d'une main indolente ; et plus bas se lit le nom du notaire, posément calligraphié, d'une écriture proprette d'homme rangé et méthodique : il semble qu'on voit l'honnête tabellion toiser d'un regard protecteur le pauvre diable d'officier, « sans immeubles ni biens mobiliers d'aucune sorte », dont il vient de dresser le maigre bilan.

Cette formalité du contrat remplie, les fiancés se

séparèrent pour se retrouver le lendemain, 9 mars, à huit heures du soir, à la mairie de la rue d'Antin, où l'acte de mariage devait être signé.

Le salon, qui servit de décor à cette cérémonie a conservé sa pompeuse décoration du commencement du XVIIIe siècle : la large frise, dorée en deux tons, où des divinités, mêlées à de petits amours, s'ébattent dans des rocailles ; les lambris, les portes, les volets, les cadres des glaces. Avec leurs roseaux et leurs roses en bordures, leurs guirlandes, leurs ors vieillis ; les dessus de portes où trônent en des Olympes dans la manière de Natoire, des héros mythologiques, toute une symphonie de belles choses que le temps a ternies, fondues, harmonisées, et où se mêle, à l'allure cérémonieuse du grand siècle, la grâce spirituelle de la Régence. « Il sort, a dit Victor Hugo, de tous les lieux pleins de souvenirs une rêverie qui enivre. » Les glaces surtout, les glaces des vieux logis sont impressionnantes ; elles ont vu passer tant de gens, surpris tant de secrets... Ah ! si l'on pouvait faire revivre les images qu'elles ont reflétées... Dans ce grand salon de l'hôtel de Mondragon, elles se font vis-à-vis, reproduisant à l'infini les panneaux d'or ternes, les arabesques des voussures, la lourde cheminée de marbre rouge à console ventrue ; et l'on songe au singulier tableau qu'elles se renvoyaient, le soir du 9 mars 1796 : Barras, fat et beau parleur, cause avec Tallien ; tous deux vont signer, en qualité de témoins, au mariage de leur protégé. Le brave Camelet, l'homme de confiance de Joséphine se tient modestement à l'écart. La mariée, avec son indéfinissable nonchalance de créole, son sourire très doux, sa peau ambrée, ses cheveux châtains noués à la grecque, vêtue d'une de ses tuniques sans entraves qui rendent si souples ses

attitudes, rêve, le menton dans la main, en chauffant au foyer mourant ses pieds mignons et cambrés. Nul bruit, à cette heure tardive, dans la rue déserte, si ce n'est les cochers qui causent ou les chevaux de Barras qui piaffent. Tel le mouvement régulier de la pendule, placée sur la cheminée, répand par la salle assoupie une somnolence grandissante. Joséphine, un peu inquiète, regarde l'heure : Bonaparte est en retard : S'il allait ne pas venir !

Il se fait attendre ainsi pendant deux longues heures, et l'on s'imagine quels durent être, à mesure que le temps sécoulait, les regards anxieux échangés de Joséphine déçue à Barras dépité. Quant à l'officier de l'état-civil, le citoyen Leclercq, il s'était endormi sans vergogne, renversé dans son fauteuil, derrière son bureau.

Un peu après dix heures, — un bruit de voix dans l'escalier, le heurt d'un sabre sur les marches de pierre, — la porte s'ouvre et le général paraît, suivi de son aide de camp Lemarois. Il est pressé, va droit au maire endormi, le secoue par l'épaule, et d'un ton impatient ;

— Allons donc, Monsieur le Maire, dit-il, mariez-nous vite.

C'est sans doute au brusque réveil de l'honorable magistrat qu'il faut attribuer, en partie, tout au moins, l'extravagance de l'acte qu'on rédigea sur-le-champ. Si le texte de cette pièce est fidèlement reproduit dans la réimpression des *Mémoires de Bourrienne*, on n'en peut découvrir de plus fantaisiste. Napoléon produit un état civil qui le vieillit de dix-huit mois et l'indique comme *étant né à Paris, le 5 février 1768 !* Joséphine, au contraire, s'est procuré un acte de naissance, — et non pas seulement, comme on l'a dit, un certificat de notoriété, — qui la rajeunit de

quatre ans. Mais tout, dans ce mariage, semble bâclé à la hâte, et les conjoints, non plus que les témoins ou les officiers publics, ne paraissent avoir pris la chose au sérieux. Chacun, d'ailleurs, avait de bonnes raisons pour pallier l'indiscrétion des pièces officielles : Joséphine se rajeunissait par coquetterie; Bonaparte se vieillissait par galanterie ; mais comme, en reculant de dix-huit mois la date de sa naissance, il se faisait naître sujet gênois, le *né à Paris* tranchait la difficulté. Seul Lemarois était sans excuse ; il n'était pas majeur et usurpait ainsi la qualité de témoin... Mais lequel d'entre eux eût pu supposer que les chroniqueurs de l'avenir épilogueraient sur ces minuties? Le papier portant tous ces noms inconnus n'était-il pas destiné à dormir à tout jamais oublié dans la poussière de l'état civil?

On peut supposer, du reste, qu'aucun des assistants n'écouta la lecture de cette pièce étrange : en quelques minutes les textes furent lus, les *oui* prononcés, les papiers signés, militairement. Les nouveaux époux descendirent l'escalier suivis de leurs témoins; on échange des poignées de mains, sous le porche, avant de se quitter, et Barras monte dans son carrosse, qui le reconduit au Luxembourg ; Tallien regagne Chaillot où il demeure ; Lemarois s'éloigne, avec Camelet, dans la direction de l'hôtel de la division militaire, rue des Capucins.

Joséphine, elle aussi, a sa voiture : depuis dix mois déjà, en femme experte à pêcher dans l'eau trouble des révolutions, elle a obtenu du Comité de Salut public la concession de deux chevaux noirs et d'une calèche provenant des remises du ci-devant roi; c'est à l'amitié de Barras, sans doute, qu'elle dut cette invraisemblable libéralité, — presque une récompense

nationale, — présentée comme une compensation de la perte des chevaux et de la voiture laissés jadis par Beauharnais à l'armée du Rhin et dont les représentants avaient disposé.

C'est en cet équipage que Bonaparte fit son entrée dans le domaine de sa femme, rue Chantereine.

G. Lenôtre. *Vieilles maisons, vieux papiers.*
Perrin, édit.



BOURRIENNE

LES LAURIERS D'ITALIE

[*La campagne d'Italie est marquée des plus éclatantes victoires : Montenotte, Millesimo, Mondovi, Castiglione, Arcole (1796), Rivoli.*

Ces merveilleux succès ont amené le général Bonaparte à Léoben où la cour de Vienne s'est hâtée de signer des préliminaires de paix (18 avril 1797) : les sénats de Gênes et de Venise viennent d'être renversés et l'Angleterre elle-même offre de négocier. La paix de Campio-Formio a consacré la victoire.

Grâce au génie du jeune général, tandis qu'au dedans la situation empire sous un Directoire divisé et incapable de maîtriser les éléments contraires, au dehors, la République française est victorieuse.]

... Ce fut pour aller présider la légation française au Congrès de Restadt que Bonaparte quitta Milan le 17 novembre (1797). Mais, avant de partir, il envoya

au Directoire un de ces monuments qui passeraient aisément pour fabuleux et qui, cette fois, n'avait pas besoin d'autre chose que de la vérité. Ce monument était le drapeau de l'armée d'Italie ; le général Joubert fut chargé de l'honorable mission de le présenter aux chefs du gouvernement.

On lisait sur une des faces du drapeau : *A l'armée d'Italie, la Patrie reconnaissante;* sur l'autre côté, on voyait une énumération des combats livrés, des places prises et l'on remarquait surtout les inscriptions suivantes, abrégé simple et magnifique de l'histoire d'Italie : « 150.000 prisonniers ; 170 drapeaux ; 550 pièces de canon ; 600 pièces de campagne ; 5 équipages de pont ; 9 vaisseaux de 64 canons ; 12 frégates de 32 ; 12 corvettes ; 18 galères ; armistice avec le roi de Sardaigne ; convention avec Gênes ; armistice avec le duc de Parme ; armistice avec le roi de Naples ; armistice avec le Pape ; préliminaires de Léoben ; convention de Montebello avec la république de Gênes ; traité de paix avec l'Empereur à Campo-Formio.

Donné la liberté aux peuples de Bologne, Ferrare, Modène, Massa-Carrara, de la Romagne, de la Lombardie, de Brescia, de Bergame, de Mantoue, de Crême, d'une partie du Véronais, de Chiavène, Bormio et de la Valteline ; aux peuples de Gênes, aux fiefs impériaux, aux peuples des départements de Corcyre, de la mer Egée et d'Ithaque.

Envoyé à Paris tous les chefs-d'œuvre de Michel-Ange, de Guerchin, du Titien, de Paul Véronèse, Corrège, Albane, de Carrache, Raphaël et Léonard de Vinci ».

BOURRIENNE. *Mémoires.*

Mme DE STAËL

LE GÉNÉRAL VAINQUEUR

[Ces lauriers magnifiques, ce butin de gloire, cette moisson frissonnante de drapeaux, le général vainqueur est venu les apporter aux pieds de la France. Les directeurs l'ont reçu solennellement (1797) dans la vieille cour du Luxembourg. Il a observé de son œil, en apparence impassible, la foule enthousiaste, et ces gouvernants pompeux et grandiloquents qui représentent si mal les aspirations du pays. Mme de Staël l'a vu, et ne peut se consoler d'avoir si peu obtenu de lui. L'ironie supérieure du maître brise l'élan lyrique et sentimental de cette femme charmante. Du premier jour, l'antipathie naît entre eux, en attendant que ce soit la haine.]

Le général Bonaparte se faisait remarquer par son caractère et son esprit autant que par ses victoires, et l'imagination des Français commençait à s'attacher vivement à lui...

J'avais vu des hommes très dignes de respect, j'avais vu aussi des hommes féroces : il n'y avait rien dans l'impression que Bonaparte produisit sur moi qui pût me rappeler les uns ni les autres. J'aperçus assez vite... que son caractère ne pouvait être défini par les mots dont nous avons coutume de nous servir ; il n'était ni bon, ni violent, ni doux, ni cruel, à la façon des individus à nous connus. Un tel être, n'ayant point de pareils, ne pouvait ni ressentir ni faire éprouver

aucune sympathie : c'était plus ou moins qu'un homme. Sa tournure, son esprit, son langage sont empreints d'une nature étrangère, avantage de plus pour subjuguer les Français...

Loin de me rassurer en voyant Bonaparte plus souvent, il m'intimidait toujours davantage. Je sentais confusément qu'aucune émotion du cœur ne pouvait agir sur lui. Il regarde une créature humaine comme un fait ou comme une chose, mais non comme son semblable. Il ne hait pas plus qu'il n'aime ; il n'y a que lui pour lui ; tout le reste des créatures sont des chiffres. La force de sa volonté consiste dans l'imperturbable calcul de son égoïsme ; c'est un habile joueur d'échecs dont le genre humain est la partie adverse qu'il se propose de faire échec et mat. Ses succès tiennent autant aux qualités qui lui manquent qu'aux talents qu'il possède. Ni la pitié, ni l'attrait, ni la religion, ni l'attachement à une idée quelconque, ne sauraient le détourner de sa directive principale. Il est pour son intérêt ce que le juste doit être pour la vertu : si le but était bon, sa persévérance serait belle.

Chaque fois que je l'entendais parler, j'étais frappée de sa supériorité : ses discours indiquaient le tact des circonstances, comme le chasseur a celui de sa proie.

Quelquefois il racontait les faits politiques et militaires de sa vie d'une façon très intéressante ; il avait même, dans les récits qui permettaient de la gaieté, un peu de l'imagination italienne. Cependant rien ne pouvait triompher de mon invincible éloignement pour ce que j'apercevais en lui. Je sentais dans son âme une épée froide et touchante qui glaçait en blessant ; je sentais dans son esprit une ironie profonde à laquelle rien de grand ni de beau, pas même sa propre gloire, ne pouvait échapper, car il méprisait la nation dont

il voulait les suffrages, et nulle étincelle d'enthousiasme ne se mêlait à son besoin d'étonner l'espèce humaine.

Ce fut dans l'intervalle entre le retour de Bonaparte et son départ pour l'Egypte, c'est-à-dire vers la fin de 1797, que je le vis plusieurs fois à Paris, et jamais la difficulté de respirer que j'éprouvais en sa présence ne put se dissiper... J'examinais avec attention la figure de Bonaparte ; mais chaque fois qu'il découvrait en moi des regards observateurs, il avait l'air d'ôter à ses yeux toute expression, comme s'ils fussent devenus de marbre. Son visage était alors immobile, excepté un sourire vague qu'il plaçait sur ses lèvres à tout hasard pour dérouter quiconque voudrait observer les signes extérieurs de sa pensée...

Sa figure, alors maigre et pâle, était assez agréable ; depuis, il est engraissé, ce qui lui va très mal ; car on a besoin de croire un tel homme tourmenté pour son caractère, pour tolérer un peu que ce caractère fasse tellement souffrir les autres. Comme sa stature est petite, et cependant sa taille fort longue, il était beaucoup mieux à cheval qu'à pied ; en tout, c'est la guerre et seulement la guerre qui lui sied. Sa manière d'être dans la société est gênée sans timidité ; il a quelque chose de dédaigneux quand il se contient, et de vulgaire quand il se met à l'aise ; le dédain lui va mieux, aussi ne s'en fait-il pas faute...

Le Directoire fit au général Bonaparte une réception solennelle qui, à plusieurs égards, doit être considérée comme une époque dans l'histoire de la Révolution. On choisit la cour du palais du Luxembourg pour cette cérémonie. Aucune salle n'aurait été assez vaste pour contenir la foule qu'elle attirait ; il y avait des spectateurs à toutes les fenêtres et sur tous les

toits. Les cinq directeurs, en costume romain, étaient placés sur une estrade au fond de la cour et près d'eux des députés des deux conseils, les tribunaux et l'Institut... Une belle musique jouait des airs patriotiques; des drapeaux servaient de dais au Directoire, et ces drapeaux rappelaient de grandes victoires.

Bonaparte arriva, très simplement vêtu, suivi de ses aides de camp, tous d'une taille plus haute que la sienne, mais presque courbés par le respect qu'ils lui témoignaient. L'élite de la France, alors présente, couvrait le général victorieux d'applaudissements ; il était l'espoir de chacun: républicains, royalistes, tous voyaient le présent et l'avenir dans l'appui de sa main puissante.

Mme DE STAEL. *Mémoires.*



ALFRED DE VIGNY

VERS L'ORIENT

[*Le traité de Campio-Formio vient de grandir le nom de Bonaparte plus que ne l'aurait fait une nouvelle victoire. La guerre continue avec l'Angleterre mais, pour mieux frapper celle-ci au cœur, Bonaparte propose la conquête de l'Egypte: « On ne fait rien de grand, dit-il, que dans l'Orient. » Et, derrière les Pyramides, il entrevoit les Indes...*]

« Malte était debout, avec ses forts, ses canons à fleur d'eau, ses longues murailles luisantes au soleil

comme des marbres nouvellement polis et sa fourmilière de galères toutes minces courant sur de longues rames rouges. Cent quatre-vingt-quatorze bâtiments français l'enveloppaient de leurs grands voiles et de leurs pavillons bleus, rouges et blancs que l'on hissait, en ce moment, à tous les mâts, tandis que l'étendard de la religion s'abaissait lentement sur le *Gozo* et le fort Saint-Elme : c'était la dernière croix militante qui tombait. Alors la flotte tira cinq cents coups de canon.

Le vaisseau l'*Orient* était en face, seul à l'écart, grand et immobile. Devant lui, vinrent passer lentement, et l'un après l'autre, tous les bâtiments de guerre, et je vis de loin Desaix saluer Bonaparte. Nous montâmes près de lui à bord de l'*Orient*. Enfin, pour la première fois, je le vis.

Il était debout près du bord, causant avec Casa-Bianca, capitaine du vaisseau... et il jouait avec les cheveux d'un enfant de dix ans, le fils du capitaine, Je fus jaloux de cet enfant sur-le-champ, et le cœur me bondit, en voyant qu'il touchait le sabre du général. Mon père s'avança vers Bonaparte et lui parla longtemps. Je ne voyais pas encore son visage. Tout d'un coup, il se retourna et me regarda; je frémis de tout mon corps à la vue de ce front jaune, entouré de longs cheveux pendants et comme sortant de la mer, tout mouillés ; de ces yeux gris, de ces joues maigres et de cette lèvre rentrée sur un menton aigu. Il venait de parler de moi, puisqu'il disait : « Ecoute, mon brave, puisque tu le veux, tu viendras en Egypte et le général Vaubois restera bien ici sans toi avec ses quatre mille hommes; mais je n'aime pas qu'on emmène des enfants; je ne l'ai permis qu'à Casa-Bianca et j'ai eu tort. Tu vas renvoyer celui-ci en France; je

veux qu'il soit fort en mathématiques et s'il t'arrive quelque chose là-bas, je te réponds de lui, moi, je m'en charge et j'en ferai un bon soldat. » En même temps, il se baissa et, me prenant sous les bras, m'éleva jusqu'à sa bouche et me baisa le front. La tête me tourna, je sentis qu'il était mon maître et qu'il enlevait mon âme à mon père, que du reste je connaissais à peine parce qu'il vivait à l'armée éternellement. Je crus éprouver l'effroi de Moïse, berger, voyant Dieu dans le buisson. Bonaparte m'avait soulevé libre, et, quand ses bras me redescendirent doucement sur le pont, ils y laissèrent un esclave de plus.

A. DE VIGNY. *Servitude et grandeur militaire.*



GÉNÉRAL GOURGAUD

LES PYRAMIDES

[*Alexandrie a été enlevée d'assaut, le 1er juillet 1798, en quelques heures, par les Français à peine débarqués. Aussitôt, Bonaparte les fait marcher sur le Caire, à travers le long et pénible désert de Damanhour et, le 21, l'armée se heurte aux Mameluks devant les pyramides qui s'élèvent au voisinage de la capitale de l'Egypte.*]

Le 21 [juillet 1798], on partit de Omedinar, à une heure du matin. Cette journée devait être décisive. A la pointe du jour, on vit, pour la première fois depuis

Chebreiss, une avant-garde de Mameluks d'un millier de chevaux, qui se replièrent avec ordre et sans rien tenter ; quelques boulets de notre avant-garde les tinrent en respect. A dix heures, nous aperçûmes Enbabeh et les ennemis en bataille. Leur droite était appuyée au Nil, où ils avaient pratiqué un grand camp retranché, armé de quarante pièces de canon, et défendu par une vingtaine de mille hommes d'infanterie, janissaires, spahis et milices du Caire. La ligne de cavalerie des Mameluks appuyait sa droite au camp retranché et étendait sa gauche dans la direction des Pyramides, à cheval sur la route de Gizèh. Il y avait environ 9 à 10.000 chevaux autant qu'on en pouvait juger. Ainsi l'armée entière était de 60.000 hommes y compris l'infanterie et les hommes à pied qui servaient chaque cavalier. Deux ou trois mille Arabes tenaient l'extrême gauche et remplissaient l'intervalle des Mameluks aux Pyramides. Ces dispositions étaient formidables. Nous ignorions quelle serait la contenance des janissaires et des spahis du Caire, mais nous connaissions et redoutions beaucoup l'habileté et l'impétueuse bravoure des Mameluks. L'armée française fut rangée en bataille dans le même ordre qu'à Chebreiss, la gauche appuyée au Nil, la droite à un grand village. Le général Desaix commandait la droite, et il lui fallut trois heures pour se former à sa position et prendre un peu haleine. On reconnut le camp retranché des ennemis et on s'assura bientôt qu'il n'était qu'ébauché... Il se composait de longs boyaux, qui pouvaient être de quelque effet contre une charge de cavalerie, mais non contre une attaque d'infanterie. Nous vîmes aussi, avec de bonnes lunettes, que leurs canons n'étaient point sur affûts de campagne, mais que c'étaient de grosses pièces en fer, tirées des

bâtiments et servies par des équipages de la flottille.

Aussitôt que le général en chef se fut assuré que l'artillerie n'était point mobile, il fut évident qu'elle ne quitterait point le camp retranché non plus que l'infanterie ; et que si cette dernière sortait, elle se trouverait sans artillerie. Les dispositions de la bataille devaient être une conséquence de ces données ; on résolut de prolonger notre droite, et de suivre le mouvement de cette aile avec toute l'armée, en passant hors de la portée du canon du camp retranché. Par ce mouvement, nous n'avions affaire qu'aux Mameluks et à la cavalerie ; et nous nous placions sur un terrain où l'infanterie et l'artillerie de l'ennemi ne devaient lui être d'aucun secours.

Mourad-Bey, qui commandait en chef toute l'armée vit nos colonnes s'ébranler et ne tarda pas à deviner notre but. Quoique ce chef n'eût aucune habitude de la guerre, la nature l'avait doué d'un grand caractère, d'un courage à toute épreuve et d'un coup d'œil pénétrant... Il sentit, avec une habileté qu'on pourrait à peine attendre du général européen le plus consommé, que le destin de la journée consistait à ne pas nous laisser exécuter notre mouvement et à profiter de l'avantage de sa nombreuse cavalerie pour nous attaquer en marche. Il partit avec les deux tiers de ses chevaux (6 à 7.000), laissa le reste pour soutenir le camp retranché et encourager l'infanterie et vint à la tête de cette troupe, aborder le général Desaix qui s'avançait par l'extrémité de notre droite. Ce dernier fut un moment compromis ; la charge se fit avec une telle rapidité que nous crûmes que la confusion se mettait dans les carrés ; le général Desaix, en marche à la tête de sa colonne, était engagé dans un bosquet de palmiers. Toutefois, la tête des Mameluks,

qui tombe sur lui, était peu nombreuse. Leur masse n'arriva que quelques minutes après, ce retard suffit. Les carrés étaient parfaitement formés et reçurent la charge avec sang-froid. Le général Régnier appuyait leur gauche ; Napoléon, qui était dans le carré du général Dugua, marcha aussitôt sur le gros des Mameluks et se plaça entre le Nil et Régnier. Les Mameluks furent reçus par la mitraille et une vive fusillade; une trentaine des plus braves vint mourir auprès du général Desaix; mais la masse, par un instinct naturel au cheval, tourna autour des carrés, et dès lors, la charge fut marquée. Au milieu de la mitraille, des boulets, de la poussière, des cris et de la fumée, une partie des Mameluks rentra dans le camp retranché, par un mouvement naturel au soldat, de faire sa retraite vers le lieu d'où il est parti. Mourad-Bey et les plus habiles se dirigèrent sur Gizèh. Ce commandant en chef se trouva ainsi séparé de son armée. La division Bon et Menou, qui formait notre gauche, se porta alors sur le camp retranché; et le général Rampon, avec deux bataillons, fut détaché pour occuper une espèce de défilé entre Gizèh et le camp.

La plus horrible confusion régnait à Embabeh; la cavalerie s'était jetée sur l'infanterie qui, ne comptant pas sur elle, et voyant les Mameluks battus, se précipita sur les djermes, kaïkes et autres bateaux, pour repasser le Nil. Beaucoup le firent à la nage; les Egyptiens excellent dans cet exercice, que les circonstances particulières de leur pays leur rendent nécessaire. Les 40 pièces de canon qui défendaient le camp retranché ne tirèrent pas 200 coups. Les Mameluks, s'apercevant bientôt de la fausse direction qu'ils avaient donnée à la retraite, voulurent reprendre la route de Gizèh; ils ne le purent. Les deux bataillons,

placés entre le Nil et Gizèh, et soutenus par les autres divisions, se rejetèrent dans le camp. Beaucoup y trouvèrent la mort, plusieurs milliers essayèrent de traverser le Nil qui les engloutit. Retranchements, artillerie, pontons, bagages, tout tomba en notre pouvoir. De cette armée de plus de 60.000 hommes, il n'échappa que 2.500 cavaliers avec Mourah-Bey ; la plus grande partie de l'infanterie se sauva à la nage ou dans des bateaux. On porte à 5.000 les Mameluks qui furent noyés dans cette bataille. Leurs nombreux cadavres portèrent en peu de jours jusqu'à Damiette et Rosette, et le long du rivage, la nouvelle de notre victoire.

Ce fut au commencement de cette bataille, que Napoléon adressa aux soldats ces paroles devenues si célèbres : *Du haut de ces pyramides, quarante siècles vous contemplent !*

Il était nuit lorsque les trois divisions Desaix, Régnier et Dugua revinrent à Gizèh. Le général en chef y plaça son quartier général dans la maison de campagne de Mourad-Bey.

GOURGAUD. *Mémoires.*





LE 18 BRUMAIRE

ANATOLE FRANCE

LE RETOUR D'ÉGYPTE

[*Le désastre d'Aboukir (1er août 1798) a fait perdre à la France l'empire de la Méditerranée où Nelson est redevenu le maître. Emprisonné dans sa conquête, Bonaparte commence par occuper l'Egypte puis s'avance en Syrie : mais les victoires de Jaffa et du Mont-Thabor sont annihilées par l'échec de Saint-Jean d'Acre et Bonaparte est obligé de ramener en Egypte son armée épuisée. Il y apprend qu'une seconde coalition s'est formée, que l'Italie est perdue, que la France va être envahie : il remet le commandement à Kléber et part sur une simple frégate (septembre 1799).*]

La *Muiron* se dirigeait sur Port-Vendres, quand un coup de vent la repoussa sur la Corse et la força de relâcher à Ajaccio. Tous les habitants de l'île accourus pour saluer leur compatriote, couvraient les hauteurs qui dominaient le golfe. Après quelques heures de repos, sur l'avis qu'on reçut que tout le littoral de la France était libre, on fit voile vers Toulon. Le vent était bon, mais faible.

Seul, dans la tranquillité qu'il avait communiquée à tous, Bonaparte commençait à s'agiter, impatient de toucher le sol, portant parfois à son épée sa petite

main brusque. L'ardeur de régner qui couvait en lui depuis trois ans, l'étincelle de Lodi, l'enflammait. Un soir, tandis que se pendaient à sa droite les côtes dentelées de l'île natale, il parla tout à coup avec une rapidité qui brouillait les syllabes dans sa bouche :

— Les bavards et les incapables, si l'on n'y mettait ordre, achèveraient la ruine de la France. L'Allemagne perdue à Stockach, l'Italie perdue à la Trebbia ; nos armées battues, nos ministres assassinés, les fournisseurs gorgés d'or, les magasins sans vivres ni effets d'équipement, l'invasion prochaine, voilà ce que nous vaut un gouvernement sans force et sans probité.

« Les hommes probes, ajouta-t-il, formaient seuls à l'autorité un appui solide. Les corrompus m'inspirent un insurmontable dégoût. On ne peut gouverner avec eux. »

Monge, qui était patriote, dit avec fermeté :

— La probité est nécessaire à la liberté, comme la corruption à la tyrannie.

— La probité, reprit le général, est une disposition naturelle et intéressée chez les hommes nés pour le gouvernement.

Le soleil trempait dans le cercle de brumes qui bordaient l'horizon son disque agrandi et rougi. Le ciel était semé, vers l'orient, de nuées légères comme les feuilles d'une rose effeuillée. La mer agitait mollement les plis de vermeil et d'azur de sa nappe luisante. La toile d'un navire parut à l'horizon et l'officier de service reconnut, dans sa lunette, le pavillon anglais.

— Faut-il, s'écria Lavalette, faut-il que nous ayons échappé à d'innombrables dangers pour périr si près du rivage !

Bonaparte haussa encore les épaules :

— Peut-on encore douter de mon bonheur et de ma destinée?

Et il rendit leur cours à ses pensées.

— Il faut balayer ces fripons et ces incapables et mettre à leur place un gouvernement compact, de mouvements rapides et sûrs, comme le lion. Il faut de l'ordre. Sans ordre, pas d'administration. Sans administration, pas de crédit, ni d'argent, mais la ruine de l'Etat et celle des particuliers. Il faut arrêter le brigandage et l'agio, la dissolution sociale. Qu'est-ce que la France sans gouvernement? Trente millions de grains de poussière. Le pouvoir est tout. Le reste n'est rien. Dans les guerres de Vendée, quarante hommes maîtrisaient un département. La masse entière de la population veut à tout prix le repos, l'ordre et la fin des disputes. De peur des jacobins, des émigrés ou des chouans, elle se jettera dans les bras d'un maître.

— Et ce maître, dit Berthollet, sera sans doute un chef militaire?

— Non pas, répliqua vivement Bonaparte, non pas! Jamais un soldat ne sera le maître de cette nation éclairée par la philosophie et la science. Si quelque général tentait de prendre le pouvoir, il serait bientôt puni de son audace. Hoche y songea. Je ne sais s'il fut arrêté par le goût du plaisir ou par une juste appréciation des choses; mais l'entreprise se renversera sur tous les soldats qui la tenteront. Pour ma part, j'approuve cette impatience des Français qui ne veulent pas subir le joug militaire et je n'hésite pas à penser que dans l'Etat, la prééminence appartient au civil.

En entendant ces déclarations, Monge et Berthollet se regardèrent surpris. Ils savaient que Bonaparte allait, à travers les périls et l'inconnu, prendre le pou-

voir et ils ne comprenaient rien à un discours par lequel il semblait s'interdire ce pouvoir ardemment convoité. Monge qui, dans le fond de son cœur, aimait la liberté, commençait à se réjouir. Mais le général, qui devinait leur pensée, y répondit aussitôt :

— Il est certain que si la nation découvre dans un soldat les qualités civiles convenables à l'administration et au gouvernement du pays, elle le mettra à sa tête; mais ce sera comme chef civil et non comme chef militaire. Ainsi le veut l'état des esprits et un peuple civilisé, raisonnable et savant.

Et Bonaparte, après un moment de silence ajouta :

— Je suis membre de l'Institut.

Le navire anglais nagea quelques instants encore sur la bande de l'horizon empourpré et disjoint.

Le lendemain matin, la vigie signala les côtes de France. On était en vue de Port-Vendres. Bonaparte attacha son regard sur cette petite ligne pâle de terre. Un tumulte de pensées s'éleva dans son âme. Il eut la vision éclatante et confuse d'armes et de toges; une immense clameur remplit ses oreilles dans le silence de la mer. Et parmi des images de grenadiers, de magistrats, de législateurs, de foules humaines qui passaient devant ses yeux, il vit souriante et languissante, son mouchoir sur les lèvres et la gorge à demi découverte, Joséphine dont le souvenir lui brûlait le sang.

— Général, lui dit Gentheame en lui montrant la côte qui blanchissait au soleil du matin, je vous ai conduit où vos destins vous appellent. Vous abordez comme Enée aux rivages promis par les dieux.

Bonaparte débarqua à Fréjus le 17 vendémiaire an VIII.

ANATOLE FRANCE. *Clio. La Muiron.*

Calmann-Lévy, édit.

ALBERT VANDAL

L'AURORE DE BRUMAIRE

[*L'heure est venue. Le Directoire est discrédité aux yeux du pays. En même temps, la popularité de Bonaparte grandit tous les jours. C'est en lui qu'on espère pour faire respecter la France à l'extérieur, pour rétablir l'ordre, maîtriser les factions, amener enfin cette paix intérieure dont la nation a si grand besoin. Le régime parlementaire, tel qu'il est appliqué, s'est révélé stérile. Le plan est maintenant à l'action énergique. Le général Bonaparte va oser le geste libérateur. Démonstration militaire à Paris, acte décisif à Saint-Cloud, où malgré la protestation des Anciens, malgré une hésitation d'un instant, l'Assemblée est balayée et le régime avec elle.*]

Les portes du rez-de-chaussée s'ouvrent à deux battants, et dans le tumulte des uniformes qui se précipite vers l'intérieur, Bonaparte, soudain paraît, s'élance sur l'un des perrons. Il est cette fois en uniforme de général, simple dans l'habit croisé dont les longues basques raccourcissent encore sa médiocre stature, simple sous le petit chapeau déjà légendaire très simple et fascinant. Il tient à la main le décret des Anciens et fait se placer près de lui, Lefebvre « fortement ému ». Il jette des paroles brèves et demande qu'on l'aide à sauver la République. Sa vue détermine chez les officiers un paroxysme d'enthousiasme, une rauque acclamation sort des poitrines;

les épées jaillissent des fourreaux et, haut dressées à bout de bras, s'agitent frénétiquement et luisent dans le clair matin. Bonaparte monte alors à cheval et entraînant tout son monde prend le chemin des Tuileries. On recueillit au passage les escadrons de cavalerie dont Murat reçut le commandement et auxquels il fit prendre la suite. L'éclatant cortège descendait le boulevard, Bonaparte en tête, se détachant du groupe et bien en vue ; derrière lui l'ébrouement des chevaux, le scintillement des aciers et des ors, le cliquetis des armes battant sur le flanc des montures et la houle des panaches.

Sur le boulevard de la Madeleine, un second groupe d'officiers rejoignit Marmont qui logeant rue Saint-Lazare, avait invité à déjeuner chez lui plusieurs camarades et les amenait ; deux pourtant s'étaient esquivés. Comme huit autres n'avaient pas de chevaux, Marmont avait dû, pour les monter, recourir à un manège du voisinage. Sur le parcours, des curieux commençaient à se masser. Le financier Ouvrard qui habitait au coin de la chaussée d'Antin et de la rue de Provence, avait vu de ses fenêtres passer le cortège ; il s'assit à son bureau et écrivit à l'amiral Bruix, avec lequel il était en relations d'affaires, comme fournisseur de la marine, pour offrir des fonds tout de suite et se mettre à la disposition du succès en marche.

On continuera d'avancer vers la place de la Concorde et les Tuileries. La place de grand air aristocratique se développait dans l'encadrement des balustres, cernée de fossés ; dans le milieu du terre-plein la statue en plâtre de la liberté, celle qui avait vu tant de crimes, s'effritait sur son piédestal qu'on venait de réparer. Les dragons à pied occupaient la

position, formés en colonnes par divisions, et plus loin, d'autres casques luisaient, ceux des escadrons barrant le pont et l'entrée de l'avenue. Dans le jardin des Tuileries, les grenadiers des Anciens, s'étaient rangés sur la terrasse parallèle au château ; au bout de l'allée s'enfonçant entre les vastes masses d'arbres la ligne de leurs plumets rouges se distinguait.

Les abords du château et du jardin fourmillaient de monde. A l'intérieur de la ville le premier mouvement avait été de surprise. Sur le pas des portes et dans les rues, on se regarde, étonné, on s'interroge et puis la curiosité attire une foule de gens au lieu de l'action. La nouvelle n'atteignit qu'assez tardivement les quartiers éloignés, les faubourgs, où elle ne suscita chez le peuple ouvrier, aucun mouvement, ni dans un sens, ni dans l'autre. L'afflux vint surtout des quartiers du centre, quartiers bourgeois, commerçants, boutiquiers.

Dans la foule qui s'amassait autour des Tuileries, aucun désordre n'éclatait, une animation joyeuse régnait. Paris avait sa physionomie des jours de fête, plutôt que des jours de révolution. Chacun comprenait cependant qu'il s'agissait de renverser les pouvoirs existants. On disait : « Le Directoire est en bas », et cette idée réjouissait. Il tombait enfin ce gouvernement pourri qui depuis longtemps ne tenait plus debout et continuait pourtant à faire peser sur la France une laide tyrannie ; sa chute contentait à peu près tout le monde. Un sentiment de soulagement et de délivrance dominait, sans se manifester, chez ce peuple excédé de politique et blasé sur les vicissitudes à l'intérieur, par d'énergiques transports. Paris assistait et applaudissait à la révolution, mais ne se donnait pas un grand mouvement pour y aider. Les

agents de l'administration directoriale semblaient tout disposés à se retourner contre elle. Le concierge de la Force qui était une autorité dans son quartier, avait dit à ses pensionnaires, prisonniers des Directeurs : « Qui sait si je ne vais pas être obligé de vous mettre dehors pour les loger ? Arrive qui plante, je suis à mon poste. » Il vint pourtant aux Tuileries, comme tout le monde, pour voir tomber le gouvernement et paraître l'homme à qui le pouvoir semblait revenir par dévolution naturelle.

Un nom volait sur les bouches, revenait dans toutes les conversations, obsédait les imaginations, emplissait Paris : Bonaparte. Avec une curiosité allègre la foule vit le général poindre à l'entrée de la place avec ses officiers ; elle vit l'illustre chevauchée passer à travers les troupes à pied, obliquer vers les Tuileries et s'engager dans le jardin ; des acclamations s'élevaient, ce cri significatif partait : *Vive le Libérateur !...*

*
* *

Les gardes sont rassurés, saisis, comme en même temps ils sentent derrière eux la poussée des hommes de la 79e et des enragés dragons, comme ils sentent tout contre eux les grenadiers de la ligne frémissants, le mouvement se communique, ils ne demandent qu'à marcher, enfin ! Bonaparte peut donner l'ordre, il le donne ; des officiers lèvent leurs sabres, font signe aux tambours. Autour des gardes et derrière eux, la charge bat ; les coups se succèdent répétés, détachés, précipités ; c'est le rythme enlevant et sinistre qui sonne l'assaut. Murat forme une colonne de grenadiers et commande qu'on le suive. Dans le jour tombant les hommes s'ébranlent, accélèrent le pas ; la

foule s'écarte avec effroi, mais des voix crient : *Bravo, à bas les Jacobins ! à bas les 93 ! c'est le passage du Rubicon !* L'horreur qu'inspirent les politiciens révolutionnaires, la hâte d'en finir à ces honteux tyrans, font acclamer César libérateur. Conduits par des officiers de différentes armes, les grenadiers escaladent le perron, s'engagent dans le bas du château et obliquent vers l'entrée de l'Orangerie.

Au dedans, le son du tambour perçant l'épaisseur du château a retenti, et une angoisse a serré les cœurs. Ce « pas de charge » que l'on entend, n'est-ce pas le glas d'un régime, le signe que la troupe marche et que l'affaire est décidée ?

L'assemblée se sent perdue et ne pense plus qu'à bien mourir. C'est alors une suite d'actions précipitées et confuses, une nouvelle fuite des spectateurs, leur dégringolade effarée par les fenêtres ; beaucoup de députés montant sur leurs bancs et criant à tue-tête : « Vive la République ! Vive la constitution de l'an III ! » D'autres se jetant sur la tribune pour finir sur un beau geste, sur un mot historique. Et le bruit du tambour se rapproche par les corridors et les escaliers, vient, menace, éclate tout près de la salle.

La porte se rouvre, les baïonnettes paraissent. Le chef de brigade Dumoulin s'avance sur le seuil, suivi des tambours et de grenadiers qui se présentent l'arme portée. Dans le tumulte, des sommations sont lancées. Murat et d'autres chefs déterminés se lancent en avant, foncent vers la tribune. Derrière eux, la colonne des grenadiers s'allonge en file assez mince et peu à peu grossissant, débordant par l'étroite entrée occupe la partie antérieure de la salle, puis s'arrête. Le tumulte ne cessait pas. Des députés déguerpissaient déjà et donnaient le signal du *sauve-qui-peut*,

mais dans l'espace demeuré libre, dans la profondeur de la galerie, la masse résistait, se reserrait, se pelotonnait, et des vociférations épouvantables partaient de cette masse. Des députés de la tribune interpellaient les soldats : « Soldats, vous ternissez vos lauriers ! » Murat et les officiers hurlent : « Citoyens, vous êtes dissous ! » Un officier surgit auprès du fauteuil présidentiel et renouvelle au nom du général Bonaparte l'injonction de sortir. Les tambours frappent sur leurs caisses à tour de bras ; c'est maintenant un roulement continu, étouffant les clameurs. Un second groupe de soldats, sous Leclerc, a rejoint le premier. « Grenadiers, en avant » ! crient des voix de commandement et, Murat plus crûment se retournant vers ses hommes : « F...-moi tout ce monde-là dehors ! » La troupe croisant la baïonnette s'avance alors vers les députés.

Devant ce hérissement de pointes aigües qui marche, qui vient sur eux, les légiférants cèdent à la force. La tribune se dégage. A mesure que la colonne avance, la masse rouge se dissout, disparaît par le fond ou reflue sur les côtés pour s'échapper par toutes les issues. Dans le fracas des sièges renversés et des banquettes bousculées, les grenadiers activent la sortie ; ils serrent de près les toges sans frapper, font leur besogne en policiers tranquilles. En cinq minutes, au milieu de l'obscurité croissante, la salle se vide, se dégorge de députés. Quelques récalcitrants se fixent sur leurs sièges ; les soldats les prennent à bras-le-corps, comme on fait d'enfants indociles et les déposent dehors. Les soldats nettoient ensuite de députés et de curieux les abords, les dégagements, occupent militairement tous les locaux. Et le tambour bat toujours impérieux, brutal, dominateur...

La plupart des députés s'étaient laissés pousser dehors assez dignement, encore qu'il y ait eu des sauts par les fenêtres basses, des sorties éperdues et grotesques. Au dehors, ils ne sont plus qu'un troupeau qui roule et moutonne à l'aveugle, dans l'épaississement de la brume. Se heurtant aux troupes qui affluent de tous côtés et débordent en avant, entourés d'officiers furieux ou goguenards, d'épées nues et de bicornes farouches, ils se sentent ridicules dans leur accoutrement romain, empêtrés, humiliés, bafoués, perdus, et c'est la panique, la débandade. Sous les huées toute cette gent enjuponnée se faufile à travers les troupes, se sauve par les jardins et les cours, s'enfonce dans le brouillard, disparaît dans la nuit. On vit beaucoup de députés descendre l'avenue, après avoir prestement franchi les grilles ouvertes, les plus hardis voulaient courir à Paris où ils espéraient trouver appui et réconfort ; les plus nombreux cherchaient simplement asile à Saint-Cloud, pour se garer momentanément de la bourrasque. D'autres coupaient à travers bois, dévallaient sur les pentes, s'enfuyaient à toutes jambes, sous les halliers envahis de ténèbres. Quelques-uns avaient perdu dans la bagarre leur toge, leur toque, leurs insignes, ou les jetaient en courant. A cette défroque gisant à terre, traînant dans les sauts de loup, accrochée aux arbustes lamentable et flétrie, on peut suivre à la trace la grande déroute parlementaire.

A. Vandal. *L'avènement de Bonaparte.*
Plon, édit.



LE CONSULAT

TAINE

LE CONSUL

[Le pouvoir est confié aux trois Consuls : Bonaparte, Cambacérès, Lebrun ; mais les deux autres ne sont que des comparses. Bonaparte seul gouverne. Il est le maître, par la volonté du peuple et de l'armée, par l'auréole de ses victoires, par la puissance de son génie.

La deuxième campagne d'Italie lui donne l'occasion de s'affirmer encore. Les batailles de Montebello et de Marengo (1799) sont d'éclatantes victoires.]

Regardez maintenant dans le portrait de Guérin, ce corps maigre, ces épaules étroites dans l'uniforme plissé par les mouvements brusques, ce cou enveloppé par la haute cravate tortillée, ces tempes dissimulées par les longs cheveux plats et retombants, rien en vue que le masque, ces traits durs, heurtés par de forts contrastes d'ombre et de lumière, ces joues creusées jusqu'à l'angle interne de l'œil, ces pommettes saillantes, ce menton massif et proéminent, ces lèvres sinueuses, mobiles, serrées par l'attention, ces grands yeux profondément enchâssés dans de larges arcades sourcilières, ce regard fixe, oblique, perçant comme une épée, ces deux plis droits qui depuis la base du nez, montent sur le front comme un fronce-

ment de colère contenue et de volonté raidie. Ajoutez-y ce que voyaient ou entendaient les contemporains, l'accent bref, les gestes courts et cassants, le ton interrogateur, impérieux, absolu, et vous comprendrez comment, sitôt qu'ils l'abordent, ils sentent la main dominatrice qui s'abat sur eux, les courbe, les serre et ne les lâche plus.

TAINE. *Origines de la France contemporaine.*
Hachette, édit.



J.-B. ISABEY

LES ROSES DE LA MALMAISON

[*Après la paix de Lunéville (février 1801), le Premier Consul signe celle d'Amiens (mars 1802) : en voyant l'ordre renaître partout sous la main habile et ferme qui signe le Concordat, la France oublie les lointains désastres d'Egypte, de Malte te de Saint-Domingue et, le 2 août 1802, offre le consulat à vie au pacificateur du continent.*

Bonaparte n'est en France qu'entre deux campagnes et c'est pour y déployer une activité merveilleuse et une puissance de travail inouïe : mais lorsqu'il se repose un instant, c'est auprès de Joséphine, la châtelaine de cette Malmaison qui reste aujourd'hui le seul cadre où puisse s'évoquer la vie de Bonaparte consul.]

Les séjours que le général Bonaparte faisait à la Malmaison n'étaient pas de longue durée. Parfois, il

a pu désirer le repos, mais il ne savait pas le goûter... Dès qu'il était présent, invinciblement tout ramenait autour de lui des images guerrières. Je vois encore, comme si j'y assistais, un déjeuner champêtre qu'on nous servit sous les beaux ombrages du parc, une matinée de printemps. Un ton de badinage y régnait : on projetait des jeux innocents à la mode dans le grand monde d'alors. Nous sommes interrompus par l'approche d'un grenadier tenant une lettre à la main pour le général. « Ah ! dit celui-ci en examinant attentivement le militaire, nous nous sommes vus là-bas. N'étais-tu pas un des braves qui, devant Aboukir, gardaient une batterie d'où ils ont été culbutés ? Vous étiez cinq. Ton nom est Joly, je m'en souviens ; c'est toi qui m'as remis trois sabres que m'envoyait Junot. — C'est absolument ça, mon général. J'étais là-bas avec Toinon, le grand blond, un fameux rageur, vous savez. — Oui, oui, répondit en riant Bonaparte. » Cette petite reconnaissance suffit à le mettre en bonne humeur pour toute la journée. Se levant de table, il dit à sa femme : « Vois-tu, chère amie, c'est avec des gaillards comme ceux-là qu'on gagne des batailles. — Mais c'est avec ta bonté, répliqua Joséphine, que tu gagnes tous les cœurs. »

Joséphine subissait complètement l'ascendant de son époux. Je remarquais avec sollicitude que son affection semblait augmenter, tandis que l'amour du général s'affaiblissait avec le temps. En dépit de quelques défauts qui tenaient à son éducation créole, à une mobilité d'impressions qui donnait prise à la malveillance, on l'aimait. Toujours, en elle, l'action d'un cœur aimant se faisait sentir ; sa bienveillance était extrême et donnait du charme à tous ses rapports. Certaine de l'admiration que provoquait sa grâce

pleine d'abandon, elle paraissait ambitionner davantage l'estime des qualités de l'esprit. C'est là qu'elle plaçait sa coquetterie. Elle avait enseigné à ses enfants l'art de plaire. Mlle de Beauharnais était adorée : douée de toutes les séductions, simple et modeste durant sa haute fortune, elle sut montrer plus tard l'énergie et la résignation d'une âme forte. Elle gratifia pleinement le mot de Mme de Krudner, à la date de 1815 : « Elle ressemble à la mer qui doit ses plus beaux effets aux nuages. »

Il n'est pas étonnant que de telles femmes attirassent une nombreuse société à la Malmaison. La nomination de Napoléon à la dignité de premier consul contribua, en outre, à donner une grande animation à ce séjour.

Ce furent alors vraiment les jours brillants de la Malmaison que les Tuileries et Saint-Cloud n'avaient pas encore fait abandonner. Quel brouhaha sur la route ! Quel flot de visiteurs s'entrechoquant du matin jusqu'au soir ! Dès six heures du matin arrivaient les ministres ; à huit, les rapports des préfets ; après le déjeuner, les conseillers d'Etat, puis les consuls ; le soir, les ambassadeurs et la société particulière du Premier Consul : Mmes Leclercq, Bacciochi, les généraux et colonels Lannes, Duroc, Junot, Bessières, Rapp, Lavalette, etc. On évitait de toucher aux questions politiques, mais chacun s'appliquait à lire sur la figure du Premier Consul si les choses marchaient à son gré.

Un soir, nous étions au billard, quand arrive Lacnée, aide de camp, porteur de dépêches datées de Bruxelles. Il ne peut pénétrer jusqu'à Bonaparte enfermé avec Bourrienne. Celui-ci sort enfin du cabinet, et nous jette rapidement en passant un : « Garde à

vous ! le Premier Consul n'est pas de bonne humeur. — Qu'a-t-il ? dites en grâce. — Il vient d'apprendre la mort de Paul Ier... » Sous cette impression, on se mit à table. Personne ne se souciait d'entamer la conversation : il régnait un silence embarrassant ; Lacnée ne mangeait pas, il se dissimulait, voulant être remarqué dans un meilleur moment. Ce qu'il redoutait cependant ne tarda pas à arriver. Interpellé brusquement : « A propos, Lacnée, lui dit le général, vous arrivez de Bruxelles. » Il ne pouvait nier. « Oui, général. — Combien y a-t-il de... jolies femmes ? — Trois cent soixante-cinq », répond hardiment l'intrépide aide de camp, heureux du tour que prenait l'interrogatoire. Le Consul sourit : il cherchait à interdire les gens, et savait apprécier les reparties promptes et spirituelles. Cet incident détendit un peu les nerfs des convives ; mais le Consul redevint soucieux et méditatif. Plus tard, causant avec Mme de Narischkine de l'étrange effet que produisit sur le Consul la mort de Paul Ier : « N'en soyez pas surpris, me dit-elle ; il savait que son buste était au palais de l'Ermitage, et que chaque fois que l'empereur Paul passait devant il ôtait son chapeau, répétant : Saluons le plus grand général des temps modernes. »

J.-B. Isabey. *Souvenirs.*



Mme DE RÉMUSAT

LE DUC D'ENGHIEN

[*La Paix d'Amiens est rompue depuis bientôt un an (mai 1803) et les hostilités recommencent avec l'Angleterre : celle-ci cherche à unir contre nous tous les ennemis qu'elle peut trouver et, joignant aux hostilités légitimes la guerre de guet-apens, elle conçoit la conspiration de Cadoudal et de Pichegru qui vise l'assassinat du Premier Consul et le rétablissement des Bourbons ; prévenu par la police (15 février 1804) cette tentative entraîne des représailles de la part du Premier Consul : à ces agissements Bonaparte veut répondre par un acte de terreur et, dans la nuit du 20 mars, il fait enlever le duc d'Enghien du château d'Ettenheim, dans le grand-duché de Bade.*]

Nous touchions à la semaine sainte. Le dimanche de la Passion, 18 mars [1804], ma semaine auprès de Mme Bonaparte commençait. Je me rendis dès le matin aux Tuileries pour assister à la messe, ce qui se faisait dès ce temps-là avec pompe. Après la messe, Mme Bonaparte trouvait toujours une cour nombreuse dans les salons, et y demeurait quelque temps parlant aux uns et aux autres.

Mme Bonaparte, redescendue chez elle, m'annonça que nous allions passer cette semaine à la Malmaison. « J'en suis charmée, ajouta-t-elle, Paris me fait peur en ce moment. » Quelques heures après nous par-

tîmes. Bonaparte était dans sa voiture particulière, Mme Bonaparte dans la sienne seule avec moi. Pendant une partie de la route je remarquai qu'elle était silencieuse et fort triste, je lui en témoignai de l'inquiétude, elle parut hésiter à me répondre, mais ensuite elle me dit : « Je vais vous confier un grand secret. Ce matin Bonaparte m'a appris qu'il avait envoyé sur nos frontières M. de Caulaincourt, pour s'y saisir du duc d'Enghien. On va le ramener ici. — Ah ! mon Dieu, Madame, m'écriai-je, et qu'en veut-on faire ? — Mais il me paraît qu'il le fera juger. » Ces paroles me causèrent le plus grand mouvement d'effroi que j'aie, je crois, éprouvé de ma vie. Il fut tel que Mme Bonaparte crut que j'allais m'évanouir et qu'elle baissa toutes les glaces. « J'ai fait ce que j'ai pu, continua-t-elle, pour obtenir de lui la promesse que ce prince ne périrait point, mais je crains fort que son parti ne soit pris. — Quoi donc ! vous pensez qu'il le fera mourir ? — Je le crains. » A ces mots, les larmes me gagnèrent, et, dans l'émotion que j'éprouvai, je me hâtai de mettre sous ses yeux toutes les funestes suites d'un pareil événement : cette souillure du sang royal qui ne satisferait que le parti des jacobins, l'intérêt particulier que ce prince inspirait sur tous les autres, le beau nom de Condé, l'effroi général, la chaleur des haines qui se ranimeraient, etc. J'abordai toutes les questions dont Mme Bonaparte n'envisageait qu'une partie. L'idée d'un meurtre était ce qui l'avait le plus frappée. Je parvins à l'épouvanter réellement, et elle me promit de tout tenter pour faire changer cette funeste résolution.

Nous arrivâmes toutes deux atterrées à la Malmaison. Je me réfugiai dans ma chambre où je pleurai amèrement... Quand je descendis au salon vers six

heures, j'y trouvais le Premier Consul jouant aux échecs. Il me parut serein et calme, son visage paisible me fit mal à regarder ; depuis deux heures en pensant à lui, mon esprit avait été tellement bouleversé, que je ne pouvais plus reprendre les impressions ordinaires que me faisaient sa présence ; il me semblait que je devais le trouver changé. Quelques militaires dînèrent avec lui ; tout le temps se passa d'une manière insignifiante ; après le dîner, il se retira dans son cabinet pour travailler avec toutes ses polices ; le soir quand je quittai Mme Bonaparte, elle me promit encore de renouveler ses sollicitations.

Le lendemain matin, je la joignis le plus tôt qu'il me fut possible ; elle était entièrement découragée. Bonaparte l'avait repoussée sur tous les points...

La journée entière se passa tristement, je me rappelle que Mme Bonaparte, qui aimait beaucoup les arbres et les fleurs, s'occupa dans la matinée de faire transporter un cyprès dans une partie de son jardin nouvellement dessinée. Elle-même jeta quelques pelletées de terre sur l'arbre, afin de pouvoir dire qu'elle l'avait planté de ses mains. « Mon Dieu, Madame, lui dis-je, en la regardant faire, c'est bien l'arbre qui convient à une pareille journée. » Depuis ce temps, je n'ai jamais passé devant ce cyprès sans éprouver un serrement de cœur...

... Nous vîmes peu Bonaparte dans cette seconde journée ; le grand juge, le préfet de police, Murat vinrent, et eurent de longues audiences ; je trouvais à tout le monde des figures sinistres. Je demeurai debout une partie de la nuit. Quand je m'endormais, mes rêves étaient affreux. Je croyais entendre des mouvements continuels dans le château, et qu'on tentait sur nous de nouvelles entreprises. Je me sentais

pressée tout à coup d'aller me jeter aux genoux de Bonaparte pour lui demander qu'il eût pitié de sa gloire ; car alors je trouvais qu'il en avait une bien pure, et de bonne foi, je pleurais sur elle. Cette nuit ne s'effacera jamais de mon souvenir.

Le mardi matin, Mme Bonaparte me dit : « Tout est inutile, le duc d'Enghien arrive ce soir. Il sera conduit à Vincennes, et jugé cette nuit...

« ... Bonaparte m'a défendu de lui en parler davantage. Il m'a parlé de vous, ajouta-t-elle ensuite ; je lui ai avoué que je vous avais tout dit ; il avait été frappé de votre tristesse. Tâchez de vous contraindre. »

Ma tête était montée alors : « Ah ! qu'il pense de moi ce qu'il voudra ! il m'importe peu, Madame, je vous assure, et, s'il me demande pourquoi je pleure, je lui répondrai que je pleure sur lui. » Et, en parlant ainsi, je pleurais en effet...

Enfin à l'heure du dîner, il fallut descendre et composer son visage. Le mien était bouleversé. Bonaparte jouait encore aux échecs, il avait pris fantaisie à ce jeu. Dès qu'il me vit, il m'appela près de lui, me disant de le conseiller ; je n'étais pas en état de prononcer quatre mots. Il me parla avec un ton de douceur et d'intérêt qui acheva de me troubler. Lorsque le dîner fut servi, il me fit mettre près de lui, et me questionna sur une foule de choses toutes personnelles à ma famille. Il semblait qu'il prît à tâche de m'étourdir et de m'empêcher de penser. On avait envoyé le petit Napoléon de Paris, on le plaça au milieu de la table et son oncle parut s'amuser beaucoup de voir cet enfant toucher à tous les plats, et renverser tout autour de lui.

Après le dîner, il s'assit par terre, joua avec l'enfant et affecta une gaieté qui me parut forcée. Mme Bona-

parte qui craignait qu'il ne fut demeuré irrité de ce qu'elle lui avait dit sur moi, me regardait en souriant doucement et semblait me dire : « Vous voyez qu'il n'est pas si méchant et que nous pouvons nous rassurer. » Pour moi, je ne savais plus où j'en étais, je croyais dans certains moments faire un mauvais rêve ; j'avais sans doute l'air effaré, car tout à coup Bonaparte, me regardant fixement, me dit : « Pourquoi n'avez-vous pas de rouge ? Vous êtes trop pâle. » Je lui répondis que j'avais oublié d'en mettre. « Comment, reprit-il, une femme qui oublie son rouge ! » et éclatant de rire : « Cela ne t'arrivera jamais à toi, Joséphine ! » Puis il ajouta : « Les femmes ont deux choses qui leur vont fort bien : le rouge et les larmes. » Toutes ces paroles achevèrent de me déconcerter.

Le général Bonaparte n'avait ni goût ni mesure dans sa gaieté. Alors il prenait des manières qui sentaient des habitudes de garnison. Il fut encore assez longtemps à jouer avec sa femme avec plus de liberté que de décence, puis il m'appela vers une table pour faire une partie d'échecs. Il ne jouait guère bien, ne voulant pas se soumettre à la marche des pièces. Je le laissais faire ce qui lui plaisait ; tout le monde gardait le silence ; alors il se mit à chanter entre ses dents. Puis tout à coup, il lui vint des vers à la mémoire. Il prononça à demi-voix : « Soyons amis, Cinna », puis les vers de Gusmann dans Alzire :

Et le mien quand ton bras vient de m'assassiner.....

Je ne pus m'empêcher de lever la tête et de le regarder, il sourit et continua. En vérité, je crus dans ce moment, qu'il était possible qu'il eût trompé sa femme et tout le monde, et qu'il préparât une grande

scène de clémence. Cette idée à laquelle je m'attachai fortement, me donna du calme; mon imagination était bien jeune alors, et d'abord j'avais un tel besoin d'espérer! « Vous aimez les vers », me dit Bonaparte, j'avais bien envie de répondre : « Surtout quand ils font application. » Je n'osai jamais.

Nous continuâmes notre partie et, de plus en plus, je me confiai à sa gaieté. Nous jouions encore, lorsque le bruit d'une voiture se fit entendre: On annonça le général Hullin; le Premier Consul repoussa fortement la table, se leva et entrant dans la galerie voisine du salon, il demeura le reste de la soirée avec Murat, Hullin et Savary. Il ne reparut plus et cependant, moi, je rentrai chez moi plus tranquille. Je ne pouvais me persuader que Bonaparte ne fût pas ému de la pensée d'avoir dans les mains une telle victime. Je souhaitais que le prince demandât à le voir ; et c'est ce qu'il fit en effet en répétant ces paroles : « Si le Premier Consul consentait à me voir, il me rendrait justice, et comprendrait que j'ai fait mon devoir. » Peut-être, me disais-je, il ira lui-même à Vincennes, il accordera un éclatant pardon. A quoi bon sans cela rappeler les vers de Gusmann ?

La nuit, cette terrible nuit se passa. Le matin de bonne heure, je descendis au salon. J'y trouvais Savary, seul, excessivement pâle, et je lui dois cette justice avec un visage décomposé. Ses lèvres tremblaient en me parlant, et cependant il ne m'adressait que des mots insignifiants. Je ne l'interrogeai point. Les questions ont toujours été paroles inutiles à des personnages de ce genre. Ils disent, sans qu'on leur demande, ce qu'ils veulent dire, et ne répondent jamais.

Mme Bonaparte entra dans le salon, elle me regarda tristement, et s'assit en disant à Savary : « Eh bien,

c'est donc fait ? — Oui, madame, reprit-il, il est mort ce matin, et, je suis forcé d'en convenir, avec un beau courage. » Je demeurai atterrée.

Mme Bonaparte demanda des détails : ils ont été sus depuis. On avait conduit le prince dans un des fossés du château ; quand on lui avait proposé un mouchoir, il le repoussa dignement et s'adressant aux gendarmes : « Vous êtes Français, leur dit-il, vous me rendrez bien au moins le service de ne point me manquer. » Il remit un anneau, des cheveux et une lettre pour Mme de Rohan ; Savary montra le tout à Mme Bonaparte. Sa lettre était ouverte, courte et affectueuse. Je ne sais si les dernières intentions de ce malheureux prince auront été exécutées.

« Après sa mort, reprit Savary, on a permis aux gendarmes de prendre ses vêtements, sa montre et l'argent qu'il avait sur lui ; aucun n'a voulu y toucher. On dira ce qu'on voudra on ne peut voir périr de pareils hommes comme on ferait de tant d'autres, et je sens que j'ai peine à retrouver mon sang-froid. »

Peu à peu parurent Eugène de Beauharnais, trop jeune pour avoir un souvenir, et qui ne voyait guère dans le duc d'Enghien qu'un conspirateur contre les jours de son maître, des généraux, dont je n'écrirai point les noms, qui exaltaient cette action, si bien que Mme Bonaparte, toujours un peu effrayée dès qu'on parlait haut et fort, crut devoir s'excuser de sa tristesse, en répétant cette phrase si complètement déplacée : « Je suis une femme, moi, et j'avoue que cela me donne envie de pleurer. »

Mme DE RÉMUSAT. *Mémoires.*



Mlle GEORGE

CONSUL ET TRAGÉDIENNE

[*Malgré le despotisme qui, de jour en jour, apparaît davantage en Bonaparte et en dépit de certaines injustices commises par lui en vue de la paix publique, sa merveilleuse activité, sa puissante initiative, son génie supérieur lui attirent, en particulier, la curiosité et l'admiration des femmes : il les effarouche par la vivacité et parfois la dureté de ses ripostes, mais son prestige ne fait qu'en grandir auprès d'elles.*]

Je venais de jouer *Iphigénie en Aulide* (Clytemnestre). Le Consul assistait à la représentation. En rentrant chez moi, je trouvai le premier valet de chambre du Consul, Constant, qui venait me prier, de la part du Consul, de permettre que l'on vînt me prendre le lendemain, à huit heures du soir, pour me rendre à Saint-Cloud ; que le Consul voulait me complimenter lui-même sur mes succès !

Je trouvai Constant au bas de l'escalier de l'entrée des artistes. Nous allâmes prendre la voiture conduite par le fameux César, qui heureusement aimait un peu trop à se rafraîchir, ce qui, le jour de la machine infernale, rue Nicaise, sauva l'Empereur et l'Impératrice qui se rendaient à l'Opéra, et notre César, étant un peu trop désaltéré, mena ses chevaux avec une telle rapidité que le coup affreux fut manqué.

Nous voilà partis. Ce qui se passa en moi pendant

la route, il m'est impossible de le décrire. Mon cœur battait à me briser la poitrine. Je ne causais pas, allez De temps en temps, je disais à Constant :

— Je meurs de peur. Vous feriez bien de me reconduire chez moi et de dire au Premier Consul que je me suis trouvée indisposée. Faites cela et je vous promets de revenir une autre fois.

— Ah ! bien oui, je serais bien reçu !

— Mais quand je vous dis, monsieur, que j'ai une peur tellement forte que je ne pourrai dire un mot, que je serai glacée, et que votre Premier Consul me jugera pour la plus grande bête qu'on ait jamais vue. Savez-vous que j'en serai fort humiliée ?

Ce Constant riait de tout son cœur, ce qui me parut assez impertinent.

— Rassurez-vous. Vous verrez combien le Consul est bon, vous serez bien vite remise de votre frayeur. Soyez donc tranquille, il vous attend avec une vive impatience, etc. Ah ! nous voilà arrivés ! Allons, mademoiselle, rassurez-vous, oui, et tremblez toujours.

Nous traversons l'Orangerie, puis nous arrivons devant la fenêtre de la chambre à coucher donnant sur la terrasse, où Roustan nous attendait. Il soulève le rideau, ferme la fenêtre sur moi, passe dans une autre pièce. Constant me dit : « Je vais prévenir le Premier Consul. »

Me voilà seule dans cette grande chambre ; un immense lit au fond et en face des croisées ; de grands rideaux soie verte, un grand divan agrandi, estrade en face de la cheminée. De grands candélabres chargés de bougies allumées, un grand lustre. Eh ! mon Dieu ! c'est éclairé comme un jour de bal. Est-ce effrayant ? Rien ne peut échapper aux regards, une tache de rousseur serait vue. Tout est grand ici ; pas

le moindre petit coin mystérieux où l'on puisse se dérober : tout est découvert. C'est trop beau pour moi ! Mettons-nous dans cette bergère. Là, entre le lit et la cheminée, je serai un peu cachée ; on ne m'apercevra pas de suite. Ah ! cela me rassure un peu ; puis, mon voile bien baissé, je serai plus hardie.

J'entends un petit mouvement. Ah ! comme le cœur me bat ! C'est lui. Le Consul entre par la porte qui était à côté de la cheminée, porte donnant dans la bibliothèque.

Le Consul était en bas de soie, culotte satinée blanc, uniforme vert, parements et collet rouges, son chapeau sous le bras. Je me levai. Il vint à moi, me regarda avec ce sourire enchanteur qui n'appartenait qu'à lui, me prit par la main et me fit asseoir sur cet énorme divan, leva mon voile qu'il jeta à terre sans plus de façon. Mon beau voile ! C'est aimable ; s'il marche dessus, il va me le déchirer. C'est fort désagréable.

— Comme votre main tremble ! Vous avez donc peur de moi ? Je vous parais effrayant ? Moi, je vous ai trouvée bien belle, hier, madame, et j'ai voulu vous complimenter. Je suis plus aimable et plus poli que vous, comme vous voyez.

— Comment cela, monsieur ?

— Comment ! Je vous ai fait remettre 3.000 francs après vous avoir entendue dans Emilie, pour vous témoigner le plaisir que vous m'avez fait. J'espérais que vous me demanderiez la permission de vous présenter pour me remercier. Mais la belle et fière Emilie n'est point venue.

Je balbutiais, je ne savais que dire.

— Mais je ne savais pas, je n'osais prendre cette liberté.

— Mauvaise excuse ! Vous aviez donc peur de moi ?

— Oui.

— Et maintenant ?

— Encore plus.

Le Consul se mit à rire de tout son cœur.

— Dites-moi votre nom ?

— Joséphine-Marguerite.

— Joséphine me plaît, j'aime ce nom ; mais je voudrais vous appeler Georgina. Hein ! voulez-vous ? Je le veux.

(Le nom m'est resté dans toute la famille de l'Empereur.)

— Vous ne parlez pas, ma chère Georgina. Pourquoi ?

— Parce que toutes ces lumières me fatiguent. Faites-les éteindre, je vous prie ; il me semble qu'alors je serai plus à l'aise pour vous entendre et vous répondre.

— Ordonnez, chère Georgina.

Il sonna Roustan :

— Eteins le lustre. Est-ce assez ?

— Non, encore la moitié de ces énormes candélabres.

— Fort bien. Eteins. A présent y voit-on trop ?

— Pas trop, mais assez.

Le Consul, fatigué quelquefois de ses glorieuses et graves préoccupations, semblait goûter quelque plaisir à se trouver avec une jeune fille, qui lui parlait tout simplement. C'était, je le pense, nouveau pour lui.

— Voyons, Georgina, racontez-moi tout ce que vous avez fait. Soyez bonne et franche, dites-moi tout !

Il était si bon, si simple, que ma crainte disparaissait.

— Je vais vous ennuyer. Puis, comment dire tout

cela, je n'ai pas d'esprit ? Je vais très mal raconter.

— Dites toujours.

Je fis le récit de ma très petite existence, comment je vins à Paris, toutes mes misères.

— Chère petite, vous n'étiez pas riche ; mais, à présent, comment êtes-vous ? Qui vous a donné le beau cachemire, le voile ? etc.

Il savait tout. Je lui racontai toute la vérité sur le prince Sapieha.

— C'est bien, vous ne mentez pas. Vous viendrez me voir, vous serez discrète, promettez-le moi.

Il était bien tendre, bien délicat ; il ne blessait pas ma pudeur par trop d'empressement, il était heureux de trouver une résistance timide. Mon Dieu ! je ne dis pas qu'il était amoureux, mais bien certainement je lui plaisais. Je ne pouvais en douter. Aurait-il accepté tous mes caprices d'enfant ? Aurait-il passé une nuit à vouloir me convaincre ? Il était très agité pourtant, très désireux de me plaire ; il céda à ma prière, qui lui demandait toujours grâce.

— Pas aujourd'hui. Attendez. Je reviendrai. Je vous le promets.

Il cédait, cet homme devant qui tout pliait. Est-ce peut-être ce qui le charmait ? Nous allâmes ainsi jusqu'à cinq heures du matin. Depuis huit heures, c'était assez.

— Je voudrais m'en aller.

— Vous devez être fatiguée, chère Georgina. A demain. Vous viendrez ?

— Oui, avec bonheur. Vous êtes trop bon, trop gracieux pour que l'on ne vous aime pas, et je vous aime de tout mon cœur.

Il me mit mon châle, mon voile. J'étais loin de m'attendre à ce qui allait arriver à ces pauvres effets.

En me disant adieu, il vint m'embrasser au front. Je fus bien sotte ; je me mis à rire et lui dis :

— Ah ! c'est bien : vous venez d'embrasser le voile du prince Sapieha.

Il prit le voile, le déchira en mille petits morceaux ; le cachemire fut jeté sous ses pieds. Puis, j'avais au col une petite chaîne, qui portait un médaillon des plus modestes, de la cornaline ; au petit doigt, une petite bague plus modeste encore, en cristal, où Mme Ponty avait mis des cheveux blancs de Mlle Raucourt. La petite bague fut arrachée de mon doigt, le Consul la brisa sous son pied. Ah ! il n'était plus doux alors. Je fus interdite et me disais : « Quand tu me reverras, il fera beau. » Je tremblais. Il revint tout gentiment près de moi.

— Chère Georgina, vous ne devez rien avoir que de moi. Vous ne me bouderez pas, ce serait mal, et j'aurais mauvaise opinion de vos sentiments, s'il en était autrement.

On ne pouvait pas en vouloir longtemps à cet homme ; il y avait tant de douceur dans sa voix, tant de grâce, qu'on était forcé de dire : « Au fait, il a bien fait. »

— Vous avez bien raison. Non, je ne suis pas fâchée ; mais je vais avoir froid, moi.

Il sonna Constant.

— Apporte un cachemire blanc et un grand voile d'Angleterre.

Il me conduisit jusqu'à l'Orangerie.

— A demain, Georgina ; à demain !

Voilà littéralement ma première entrevue avec cet homme immense.

Mlle George. *Mémoires.*

L'AVÈNEMENT DE L'EMPEREUR

THIERS

CARACTÈRE DE NAPOLÉON

[Né de la Révolution, Bonaparte en conserve les principes mais il en modifie les institutions dans un sens favorable au pouvoir personnel : chaque jour, il se montre davantage le maître et supporte moins la contradiction. Il répète qu'en ce faisant, il soustrait la France à « l'esclavage de l'anarchie » mais il dévoile déjà quelques-uns des traits de caractère de l'Empereur de demain.]

... Il était réservé à la Révolution française, appelée à changer la face de la société européenne, de produire un homme qui attirerait autant les regards que Charlemagne, César, Annibal et Alexandre. A celui-là ce n'est ni la grandeur du rôle, ni l'immensité des bouleversements, ni l'éclat, l'étendue, la profondeur du génie, ni le sérieux d'esprit qui manquent pour saisir, attirer, maîtriser l'attention du genre humain ! Ce fils d'un gentilhomme corse qui vient demander à l'ancienne royauté l'éducation dispensée dans les écoles militaires à la noblesse pauvre, qui, à peine sorti de l'école, acquiert dans une émeute sanglante le titre de général en chef, passe ensuite de l'armée de Paris à l'armée d'Italie, conquiert cette contrée en un mois, attire à lui et détruit successivement toutes les forces de la coalition européenne, lui arrache la paix de Campo-Formio, et déjà trop grand pour habiter à côté

du gouvernement de la République, va chercher en Orient des destinées nouvelles, passe avec cinq cents voiles à travers les flottes anglaises, conquiert l'Egypte en courant, songe alors à envahir l'Inde en suivant la route d'Alexandre, puis ramené tout à coup en Occident par le renouvellement de la guerre européenne, après avoir essayé d'imiter Alexandre, imite et égale Annibal en franchissant les Alpes, écrase de nouveau la coalition et lui impose la belle paix de Lunéville, ce fils du pauvre gentilhomme corse a déjà parcouru à trente ans une carrière bien extraordinaire ! Devenu quelque temps pacifique, il jette par ses lois les bases de la société moderne, puis se laisse emporter à son bouillant génie, s'attaque de nouveau à l'Europe, la soumet en trois journées, Austerlitz, Iéna, Friedland, abaisse et relève les empires, met sur sa tête la couronne de Charlemagne, voit les rois lui offrir leur fille, choisit celle des Césars, dont il obtient un fils qui semble destiné à porter la plus brillante couronne de l'univers, de Cadix se porte à Moscou, succombe dans la plus grande catastrophe des siècles, refait sa fortune, la défait de nouveau, est confiné dans une petite île, en sort avec quelques centaines de soldats fidèles, reconquiert en vingt jours le trône de France, lutte de nouveau contre l'Europe exaspérée, succombe pour la dernière fois à Waterloo, et après avoir soutenu des guerres plus grandes que celles de l'empire romain, s'en va, né dans une île de la Méditerranée, mourir dans une île de l'Océan, attaché comme Prométhée sur un rocher par la haine et la peur des rois, ce fils du pauvre gentilhomme corse a bien fait dans le monde la figure d'Alexandre, d'Annibal, de César, de Charlemagne ! Du génie, il en a autant que ceux d'entre eux qui en ont le plus ; du bruit, il en

a fait autant que ceux qui ont le plus ébranlé l'univers ; du sang, malheureusement il en a versé plus qu'aucun d'eux. Moralement il vaut moins que les meilleurs de ces grands hommes, mais mieux que les plus mauvais. Son ambition est moins vaine que celle d'Alexandre, moins perverse que celle de César, mais elle n'est pas respectable comme celle d'Annibal, qui s'épuise et meurt pour épargner à sa patrie le malheur d'être conquise. Son ambition est l'ambition ordinaire des conquérants, qui aspirent à dominer dans une patrie agrandie par eux. Pourtant il chérit la France, et jouit de sa grandeur autant que de la sienne même. Dans le gouvernement il aime le bien, le poursuit en despote, mais n'y apporte ni la suite, ni la religieuse application de Charlemagne. Sous le rapport de la diversité des talents il est moins complet que César, qui ayant été obligé de séduire ses concitoyens avant de les dominer, s'est appliqué à persuader comme à combattre, et sait tour à tour parler, écrire, agir, en restant toujours simple. Napoléon, au contraire, arrivé tout à coup à la domination par la guerre, n'a aucun besoin d'être orateur, et peut-être ne l'aurait jamais été quoique doué d'éloquence naturelle, parce que jamais il n'aurait pris la peine d'analyser patiemment sa pensée devant des hommes assemblés, mais il sait écrire néanmoins comme il sait penser, c'est-à-dire fortement, grandement, même avec soin, parfois est un peu déclamatoire comme la Révolution française, sa mère, discute avec plus de puissance que César, mais ne narre pas avec sa suprême simplicité, son naturel exquis. Inférieur au dictateur romain sous le rapport de l'ensemble des qualités, il lui est supérieur comme militaire, d'abord par plus de spécialité dans la profession, puis par l'audace, la profondeur, la fé-

condité inépuisable des combinaisons, n'a sous ce rapport qu'un égal ou un supérieur (on ne saurait le dire), Annibal, car il est aussi audacieux, aussi calculé, aussi rusé, aussi fécond, aussi terrible, aussi opiniâtre que le général carthaginois, ayant toutefois une supériorité sur lui, celle des siècles. Arrivé en effet après Annibal, César, les Nassau, Gustave-Adolphe, Condé, Turenne, Frédéric, il a pu pousser l'art à son dernier terme. Du reste, ce sont les balances de Dieu qu'il faudrait pour peser de tels hommes, et tout ce qu'on peut faire c'est de saisir quelques-uns des traits les plus saillants de leurs imposantes physionomies.

A. Thiers. *Histoire du Consulat et de l'Empire.*
Boivin, édit.



P.-L. COURIER

L'AVÈNEMENT DE L'EMPEREUR

[*Le Premier Consul a déjà mérité, par ses éclatants services, la plus belle des récompenses nationales : le consulat à vie, qui lui permet de mûrir les plus longs projets. Ayant amené entre ses mains cet immense pouvoir, il veut encore qu'il reste dans sa famille. A celui qui lui donne tant de gloire et de sécurité, la France reconnaissante ne veut pas marchander un titre de plus et elle lui offre l'Empire* (*18 mai 1804*).]

A Plaisance le... mai 1804.

Nous venons de faire un empereur et pour ma part, je n'y ai pas nui. Voici l'histoire. Ce matin, d'An-

thouard nous assemble et nous dit de quoi il s'agissait, mais bonnement, sans préambule ni péroraison. Un empereur ou la république, lequel est le plus de votre goût? Comme on dit, rôti ou bouilli, potage ou soupe, que voulez-vous? Sa harangue finie, nous voilà tous à nous regarder, assis en rond. Messieurs, qu'opinez-vous? Pas le mot; personne n'ouvre la bouche. Cela dura un quart d'heure ou plus, et devenait embarrassant pour d'Anthouard et pour tout le monde, quand Maire, un jeune homme, un lieutenant que tu as pu voir se lève et dit : « S'il veut être empereur, qu'il le soit; mais, pour en dire mon avis, je ne le trouve pas bon du tout. Expliquez-vous, dit le colonel. Voulez-vous? Ne voulez-vous pas? — Je ne le veux pas, répond Maire. A la bonne heure. » Nouveau silence. On recommence à s'observer les uns les autres, comme des gens qui se voient pour la première fois. Nous y serions encore, si je n'eusse pris la parole : « Messieurs, dis-je, il me semble, sauf correction, que ceci ne nous regarde pas. La nation veut un empereur, est-ce à nous d'en délibérer? » Ce raisonnement parut si fort, si lumineux, si *ad rem*... Que veux-tu? J'entraînai l'assemblée. Jamais orateur n'eut un succès si complet. On se lève, on signe, on va jouer au billard. Maire me disait : « Ma foi, commandant, vous parlez comme Cicéron; mais pourquoi voulez-vous donc tant qu'il soit empereur, je vous prie? — Pour en finir, et faire notre partie de billard. Fallait-il rester là tout le jour? Pourquoi, vous, ne le voulez-vous pas? — Je ne sais, me dit-il, mais je le croyais fait pour quelque chose de mieux. » Voilà le propos du lieutenant, que je ne trouve point tant sot. En effet, que signifie, dis-moi, ... un homme comme lui, Bonaparte, soldat, chef d'armée, le premier capitaine du monde, vouloir

qu'on l'appelle Majesté? Etre Bonaparte et se faire Sire! *Il aspire à descendre :* mais non, il croit monter en s'égalant aux rois. Il aime mieux un titre qu'un nom. Pauvre homme! ses idées sont au-dessous de sa fortune. Je m'en doutai quand je le vis donner sa petite sœur à Borghèse et croire que Borghèse lui faisait trop d'honneur...

Voilà nos nouvelles; mande-moi celles du pays où tu es et comment la farce s'est jouée chez vous. A peu près de même, sans doute.

« Chacun baise en tremblant la main qui nous enchaîne... »

Avec la permission du poète, cela est faux. On ne tremble point. On veut de l'argent et on ne baise que la main qui paye.

Ce César l'entendait bien mieux, et aussi c'était un autre homme. Il ne prit point de titres usés, mais il fit de son nom même un titre supérieur à celui de roi.

Adieu; nous t'attendons ici.

P. L. Courier. *Lettres d'Italie.*



EMERSON

L'HOMME REPRÉSENTATIF

[Napoléon, jusqu'au dernier jour, même au faîte de sa carrière, quand il affirmait une autorité sans exemple, se déclarait l'homme du peuple et de la Révolution. Il s'est fait lui-même et ne doit rien qu'à son génie. D'où ce jugement, en apparence paradoxal, que le puissant Empereur est le « démocrate incarné ».]

L'instinct des hommes actifs, braves, capables, d'un bout à l'autre de la classe moyenne, par tout pays, a désigné Napoléon comme le démocrate incarné... Chacun des millions de lecteurs d'anecdotes, ou mémoires ou vies de Napoléon, se délecte de la page, parce qu'il y étudie sa propre histoire. Napoléon est absolument moderne, et au plus haut point de sa fortune, il à l'esprit même des journaux. Ce n'est pas un saint — pour employer son propre mot « pas un capucin », et ce n'est pas un héros, dans le haut sens. L'homme de la rue trouve en lui les qualités et les puissances des autres hommes de la rue. Il le trouve, comme lui-même, un citoyen de naissance qui, par des mérites très intelligibles, est arrivé à une position si dominante qu'il a pu satisfaire tous les points que l'homme du commun possède, mais qu'il est obligé de cacher et de refouler : bonne société, bons livres, rapides voyages, toilette, dîners, serviteurs sans nombre, importance personnelle, l'exécution de ses idées, l'at-

titude de bienfaiteur vis-à-vis de toutes les personnes qui l'entourent, la jouissance raffinée des peintures, statues, musiques, palais et honneurs conventionnels — précisément ce qui est agréable au cœur de tout homme du XIX[e] siècle — cet homme puissant l'a possédé...

Napoléon renonça, une fois pour toutes, aux sentiments et aux affections, et voulut se servir de ses mains et de sa tête. Avec lui, point de merveille et point de magie. C'est un travailleur en cuivre, en fer, en bois, en terre, en routes, en constructions, en monnaie et en troupes et un très consistant et très sage maître-ouvrier. Il n'est jamais faible et littéraire, mais il agit avec la solidité et la précision des agents naturels. Il n'a pas perdu son sens natif et sa sympathie avec les choses. Les hommes cèdent devant un tel homme, comme devant les événements naturels...

La nature doit avoir de beaucoup la plus profonde part dans tout succès, et ainsi en est-il du sien. Un tel homme était nécessaire, et un tel homme est né, un homme de peine et de fer, capable de rester à cheval seize ou dix-sept heures, d'aller plusieurs jours de suite sans repos ni nourriture, si ce n'est de raccroc et avec la rapidité d'un tigre en action ; un homme qui ne s'embarrassait d'aucun scrupule ; compact, instant, égoïste, prudent et d'une perception qui ne se laissait duper ni égarer par aucun faux-semblant des autres, ou aucune superstition, ou aucune chaleur ou hâte de sa part...

Il avait une rectitude d'action qui n'avait jamais été combinée auparavant avec tant de compréhension. C'est un réaliste terrifique pour tous les bavards et les confus obscurcisseurs de vérité. Il voit le pivot de l'affaire, se jette sur le point précis de résistance et

dédaigne toutes les autres considérations. Il est fort de la bonne manière, à savoir par intuition. Il n'a jamais remporté de victoire à l'aveuglette, mais il gagnait ses batailles dans sa tête, avant de les gagner sur le terrain. Ses principaux moyens sont en lui-même.

... Il inspire confiance et vigueur par l'extraordinaire unité de son acte. Il est ferme, sûr, plein d'abnégation, toujours prêt à s'effacer, sacrifiant tout à son but, agent, troupes, généraux, et sa propre sûreté aussi, à son but ; jamais égaré, comme les aventuriers vulgaires, par la splendeur de ses propres moyens. Les incidents ne doivent pas gouverner la politique, disait-il, mais la politique, les incidents... Ses victoires n'étaient qu'autant de pertes ; et jamais, un seul moment, il ne perdit de vue sa voie en avant, dans l'éblouissement et le fracas de la circonstance présente. Il savait ce qu'il avait à faire et volait à son but. Il eût raccourci la ligne droite pour atteindre son objet. On peut, sans doute, tirer de son histoire un recueil d'horribles anecdotes, sur le prix dont il acheta ses succès. Mais il ne faut pas pour cela en faire un cruel, mais seulement un homme qui ne connaissait pas d'obstacle à sa volonté ; pas sanguinaire, pas cruel, — mais malheur à qui ou à quoi se trouverait sur son chemin ! Pas sanguinaire, mais pas ménager de sang — et sans pitié. Il ne voyait que l'objet : il fallait que l'obstacle livrât passage.

EMERSON. *Les Surhumains.*



COIGNET

LA LÉGION D'HONNEUR

[*En même temps qu'il donne à l'industrie et au commerce une impulsion nouvelle, tandis qu'il fait commencer de vastes travaux publics, et donne aux lettres et aux arts de précieux encouragements, Bonaparte fonde la Banque de France et discute le Code civil. Mais le glorieux soldat d'Arcole et de Rivoli élabore aussi le projet d'une grande institution nationale destinée à récompenser les services militaires et civils, la Légion d'honneur, dont la création donne lieu à des cérémonies grandioses.*]

On fit venir les sous-officiers et soldats marqués pour recevoir la croix, et nous nous trouvâmes dix-huit cents dans la garde. Le 14 juin 1804, la cérémonie eut lieu au dôme des Invalides. Voilà comme nous étions placés : à droite, en entrant, sur des gradins jusqu'en haut, était la garde ; les soldats de l'armée étaient à gauche sur des gradins pareils et les invalides étaient au fond jusqu'au plafond. Le corps des officiers occupait le parterre ; toute la chapelle était pleine.

Le Consul arrive à midi, monté sur un cheval couvert d'or, les étriers étaient massifs en or. Ce riche coursier était un cadeau du Grand Turc ; on fut obligé de mettre des gardes autour pour ne pas le laisser approcher (ce n'était que diamants sur la selle).

Il se présente ; le plus grand silence règne dans la chapelle, il traverse tout ce corps d'officiers et va se

placer à droite, dans le fond, sur le trône ; Joséphine était en face, dans une loge ; Eugène, au pied du trône, tenait une pelote garnie d'épingles, et Murat avait une nacelle remplie de croix. La cérémonie commence par les grands dignitaires qui furent appelés par leur rang d'ordre. Après que toutes les grandes croix furent distribuées, on fit porter une croix à Joséphine dans sa loge sur un plat que Murat et Eugène lui présentèrent.

Alors on appela : « Jean-Roch Coignet ! » J'étais sur le deuxième gradin, je passai devant mes camarades, j'arrivai au parterre et au pied du trône. Là, je fus arrêté par Beauharnais qui me dit : « Mais on ne passe pas. » Et Murat lui dit : « Mon prince, tous les légionnaires sont égaux, il est appelé, il peut passer. »

Je monte les degrés du trône. Je me présente droit comme un piquet devant le Consul, qui me dit que j'étais un brave défenseur de la patrie et que j'en avais donné des preuves. A ces mots : « Accepte la croix de ton Consul », je retire ma main droite qui était collée contre mon bonnet à poil, et je prends ma croix par le ruban. Ne sachant qu'en faire, je redescendis les degrés du trône en reculant, mais le Consul me fit remonter près de lui, prit ma croix, la passa dans la boutonnière de mon habit et l'attacha à ma boutonnière avec une épingle prise sur la pelote que Beauharnais tenait. Je descendis et traversant tout cet état-major qui occupait le parterre, je rencontrai mon colonel M. Lepreux et mon commandant Merle, qui attendaient leurs décorations. Ils m'embrassèrent tous les deux, au milieu de ce corps d'officiers, et je sortis du dôme.

Je ne pouvais avancer tant j'étais pressé par la foule

qui voulait voir ma croix. Les belles dames qui pouvaient m'approcher pour toucher à ma croix, me demandaient la permission de m'embrasser ; j'avais vu l'heure que j'allais servir de patène à toutes les dames et messieurs qui se trouvaient sur mon passage. J'arrivai au pont de la Révolution où je trouvai mon ancien régiment qui formait la haie sur le pont. Les compliments pleuvaient de tous côtés ; enfin, pressé de toutes parts, je finis par entrer dans le jardin des Tuileries, où j'eus bien du mal à pouvoir gagner ma caserne. En arrivant à la porte, le factionnaire porte les armes. Je me retourne pour voir s'il n'y avait pas d'officier près de moi, et j'étais tout seul. Je vais près du factionnaire, je lui dis : « C'est donc pour moi que vous portez les armes ? — Oui, me dit-il, nous avons la consigne de porter les armes aux légionnaires. »

Je lui pris la main, la serrai fortement et lui demandai son nom et sa compagnie. Lui mettant cinq francs dans la main, en le forçant de les prendre, je lui dis : « Je vous invite à déjeuner lors de la descente de votre garde. »

Cahiers du capitaine Coignet.
Hachette, édit.



BARON DE FRÉMILLY

LE SACRE

[Ayant donné à son nouveau trône l'éclat des vieilles monarchies et distribué autour de lui les titres d'une cour aux hiérarchies soigneusement réglées, Napoléon, habitué à frapper les esprits par de grands spectacles, veut étonner la France et le monde par une cérémonie imposante et il obtient du Pape qu'il vienne à Paris le sacrer (2 décembre 1804) : au milieu des fastes de Notre-Dame la France voit dans le souverain que couronne le chef de l'Eglise, une sorte de Dieu à qui elle voue toute son admiration. Seuls protestent quelques royalistes irréconciliables.]

Tout se préparait à Paris pour la solennité du sacre...

De cette pompe sempiternelle — car le peuple avait beau crier : « Commencez », rien ne commença qu'à dix ou onze heures, à cause, disait-on, de la toilette de la future Impératrice — de toute cette pompe, il ne reste devant mes yeux que la figure triste et mortifiée du Pape, seul dans sa voiture traînée par huit chevaux blancs et précédée de quatre hérauts d'armes, car il fallait constater qu'il était souverain. Je me rappelle aussi son abbé porte-croix coiffé d'un chapeau à trois cornes et monté sur une petite mule bai-brune. La foule riait de la mule puis s'agenouillait pour le Pape ; car la dévotion redevenait fort à la mode : c'était une manière de renier la Révolution.

Une heure après le cortège du pontife, parut celui de Bonaparte : force troupes, force chevaux, force plumets, force galons bien neufs et resplendissants au soleil ; pas une figure, pas un nom connu, si ce n'est dans les bicoques où ils avaient quitté l'un son tablier, l'autre son alène pour se masquer en grands seigneurs.

Et toute cette pompe n'était qu'une mascarade où chacun essayait son habit, où personne n'avait encore étudié son rôle depuis ce beau baladin de Murat monté du cabaret de son père au gouvernement de Paris d'où il devait monter sur un trône, depuis les trois sœurs impériales qui avaient quitté le savonnage de leurs chemises à Marseille pour venir empanachées et couvertes de diamants porter la queue de la vieille maîtresse de Barras, depuis cette valetaille de grands officiers installés depuis quinze jours, Montmorency, Cossé, La Trémoïlle etc., jusqu'à la petite culotte de peau du 13 vendémiaire qui figurait dans sa voiture de sacre en dalmatique et manteau blanc... Il partit Premier Consul par la rue Saint-Honoré et revint Empereur par les boulevards dont les allées étaient très agréablement illuminées en guirlande.

Baron de Frémilly. *Souvenirs.*



Mme DE REMUSAT

LE SACRE

Enfin, le 2 décembre, la cérémonie du couronnement eut lieu. Il serait assez difficile d'en décrire toute la pompe et d'entrer dans les détails de cette journée. Le temps était froid, mais sec et beau ; les rues de Paris pleines de monde ; le peuple plus curieux qu'empressé ; la garde sous les armes et parfaitement belle.

Le Pape précéda l'Empereur de plusieurs heures, et montra une patience admirable, en demeurant longtemps sur le trône, qui lui avait été préparé dans l'église, sans se plaindre du froid, ni de la longueur des heures qui se passèrent avant l'arrivée du cortège. L'église Notre-Dame était décorée avec goût et magnificence. Dans le fond de l'église, on avait élevé un trône pompeux pour l'Empereur, où il pouvait paraître entouré de toute sa Cour. Avant le départ pour Notre-Dame, nous fûmes introduites dans l'appartement de l'Impératrice. Nos toilettes étaient fort brillantes, mais leur éclat pâlissait devant celui de la famille impériale. L'Impératrice, surtout, resplendissante de diamants, coiffée de mille boucles comme au temps de Louis XIV, semblait n'avoir que vingt-cinq ans. Elle était vêtue d'une robe et d'un manteau de cour de satin blanc, brodés en or et en argent mélangés. Elle avait un bandeau de diamants, un collier, des boucles d'oreilles et une ceinture du plus grand prix, et tout cela était porté avec sa grâce ordinaire. Les belles-sœurs brillaient aussi d'un nombre infini de pierres précieuses et l'Empereur, nous examinant tou-

tes les unes après les autres, souriait à ce luxe, qui était, comme tout le reste, une création subite de sa volonté.

Lui-même aussi portait un costume brillant. Ne devant revêtir qu'à l'église ses habits impériaux, il avait un habit français de velours rouge brodé en or, une écharpe blanche, un manteau court semé d'abeilles, un chapeau retroussé par devant avec une agrafe de diamants et surmonté de plumes blanches, le collier de la Légion d'honneur en diamants. Toute cette toilette lui allait fort. La cour entière était en manteau de velours brodé d'argent. Nous nous faisions un peu spectacle les uns aux autres, il faut en convenir; mais ce spectacle était réellement beau.

L'Empereur monta dans une voiture à sept glaces toute dorée, avec sa femme et ses deux frères, Joseph et Louis. Chacun, ensuite, se rendit à la voiture qui lui était désignée et ce nombreux cortège alla, au pas, jusqu'à Notre-Dame. Les acclamations ne manquèrent pas sur notre passage. Elles n'avaient point cet élan d'enthousiasme qu'aurait pu désirer un souverain jaloux de recevoir les témoignages d'amour de ses sujets ; mais elles pouvaient satisfaire la vanité d'un maître orgueilleux et point sensible.

Arrivé à Notre-Dame, l'Empereur demeura quelque temps à l'archevêché pour y revêtir ses grands habits qui paraissaient l'écraser un peu. Sa petite taille se fondait sous cet énorme manteau d'hermine. Une simple couronne de laurier ceignait sa tête ; il ressemblait à une médaille antique. Mais il était d'une pâleur extrême, véritablement ému et l'expression de ses regards paraissait sévère et un peu troublée.

Toute la cérémonie fut très imposante et belle. Le moment où l'Impératrice fut couronnée excita un mou-

vement général d'admiration, non pour cet acte en lui-même, mais elle avait si bonne grâce, elle marcha si bien vers l'autel, elle s'agenouilla d'une manière si élégante et en même temps si simple qu'elle satisfit tous les regards. Quand il fallut marcher de l'autel au trône, elle eut un moment d'altercation avec ses belles-sœurs qui portaient son manteau avec tant de répugnance, que je vis l'instant où la nouvelle Impératrice ne pourrait point avancer. L'Empereur, qui s'en aperçut, adressa à ses sœurs quelques mots secs et fermes qui mirent tout le monde en mouvement.

Le Pape, durant toute cette cérémonie, eut toujours un peu l'air d'une victime résignée, mais résignée noblement par sa volonté et pour une grande utilité.

Vers deux ou trois heures, nous reprîmes en cortège le chemin des Tuileries, et nous n'y rentrâmes qu'à la nuit, qui vient de bonne heure au mois de décembre, éclairés par les illuminations et par un nombre infini de torches qui nous accompagnaient. Nous dînâmes au château, chez le grand maréchal et, après, l'Empereur voulut recevoir un moment les personnes de la Cour qui ne s'étaient point retirées. Il était gai et charmé de la cérémonie ; il nous trouvait toutes jolies, se récriait sur l'agrément que donne la parure aux femmes et nous disait en riant : « C'est à moi, mesdames, que vous devez d'être si charmantes. » Il n'avait point voulu que l'Impératrice ôtât sa couronne, quoiqu'elle eût dîné en tête à tête avec lui, et il la complimentait sur la manière dont elle portait le diadème ; enfin, il nous congédia.

Mme DE RÉMUSAT. *Mémoires.*



ALFRED DE VIGNY

LE PAPE ET L'EMPEREUR

[*Napoléon a d'abord ménagé le Pape en qui il salue une autorité morale dont il sent la valeur : il a voulu que le sacre se fît en sa présence, mais à mesure que son ambition se développe avec sa puissance, ses rapports avec le Saint-Siège se tendent jusqu'à la rupture. Le récit de Vigny paraît confondre les deux séjours que le Pape fit en France, l'un au moment du sacre, l'autre après l'invasion des Etats de l'Eglise et l'occupation de Rome en 1808. Le Pape lui-même, sera arrêté et tenu en captivité à Savone. En 1812, il sera emmené à Fontainebleau ; mais toutes les colères et les menaces de l'Empereur se briseront devant le calme de Pie VII.*]

Nous étions à Fontainebleau. Le Pape venait d'arriver. L'Empereur l'avait attendu impatiemment pour le sacre, et l'avait reçu en voiture, montant de chaque côté, au même instant, avec une étiquette en apparence négligée, mais profondément calculée de manière à ne prendre ni céder le pas : ruse italienne. Il revenait au château ; tout y était en rumeur ; j'avais laissé plusieurs officiers dans la chambre qui précédait celle de l'Empereur et j'étais resté seul dans la sienne. Je considérais une longue table qui portait au lieu de marbre des mosaïques romaines, et que surchargeait un amas énorme de placets. J'avais souvent

vu Bonaparte rentrer et leur faire subir une étrange épreuve. Il ne les prenait ni par ordre ni au hasard, mais quand leur nombre l'irritait, il passait sa main sur la table de gauche à droite et de droite à gauche, comme un faucheur et les dispersait, jusqu'à ce qu'il en eût réduit le nombre à cinq ou six qu'il ouvrait. Cette sorte de jeu dédaigneux m'avait ému singulièrement. Tous ces papiers de deuil et de détresse repoussés et jetés sur le parquet, enlevés comme par un vent de colère, ces implorations inutiles des veuves et des orphelins n'ayant pour chance de secours que la manière dont les feuilles volantes étaient balayées par le chapeau consulaire, toutes ces feuilles gémissantes, mouillées par des larmes de famille, traînant au hasard sous ses bottes et sur lesquelles il marchait comme sur ses morts du champ de bataille me représentaient la destinée présente de la France comme une loterie sinistre, et, toute grande qu'était la main indifférente et rude qui tirait les lots, je pensais qu'il n'était pas juste de livrer ainsi au caprice de ses coups de poing tant de fortunes obscures qui eussent été peut-être un jour aussi grandes que la sienne, si un point d'appui leur eût été donné. Je sentis mon cœur battre contre Bonaparte et se révolter, mais honteusement, mais en cœur d'esclave qu'il était. Je considérais ces lettres abandonnées ; des cris de douleur inentendus s'élevaient de leurs plis profanés ; et, les prenant ensuite pour les lire, les rejetant ensuite, moi-même je me faisais juge entre ces malheureux et le maître qu'ils s'étaient donné, et qui allait aujourd'hui s'asseoir plus solidement que jamais sur leurs têtes. Je tenais dans ma main l'une de ces pétitions méprisées, lorsque le bruit des tambours qui battaient *aux champs* m'apprit l'arrivée subite de l'Empereur.

Or, vous savez que de même qu'on voit la lumière du canon avant d'entendre sa détonation, on le voyait toujours en même temps qu'on était frappé du bruit de son approche, tant ses allures étaient promptes et tant il semblait pressé de vivre et de jeter ses actions les unes sur les autres ! Quand il entrait à cheval dans la cour d'un palais, ses guides avaient peine à le suivre, et le poste n'avait pas le temps de prendre les armes, qu'il était déjà descendu de cheval et montait l'escalier. Cette fois, il avait quitté la voiture du Pape, pour revenir seul, en avant, au galop. J'entendis ses talons résonner en même temps que le tambour. J'eus le temps à peine de me jeter dans l'alcôve d'un grand lit de parade qui ne servait à personne, fortifié d'une balustrade de prince et fermé heureusement, plus qu'à demi, par des rideaux semés d'abeilles.

L'Empereur était fort agité ; il marcha seul dans la chambre, comme quelqu'un qui attend avec impatience, et fit en un instant trois fois sa longueur, puis s'avança vers la fenêtre et se mit a y tambouriner une marche avec ses ongles. Une voiture roula dans la cour, il cessa de battre, frappa des pieds deux ou trois fois comme impatienté de la vue de quelque chose qui se faisait avec lenteur, puis alla brusquement à la porte et l'ouvrit au Pape.

Pie VII entra seul. Bonaparte se hâta de refermer la porte derrière lui, avec la promptitude d'un geôlier. Je sentis une grande terreur, je l'avoue, en me voyant en tiers avec de telles gens. Cependant je restai sans voix et sans mouvement, regardant et écoutant de toute la puissance de mon esprit.

Le Pape était d'une taille élevée, il avait un visage allongé, jaune souffrant, mais plein d'une noblesse sainte et d'une bonté sans bornes. Ses yeux noirs

étaient grands et beaux, sa bouche était entr'ouverte par un sourire bienveillant auquel son menton avancé donnait une expression de finesse très spirituelle et très vive, sourire qui n'avait rien de la sécheresse politique, mais tout de la bonté chrétienne. Une calotte blanche couvrait ses cheveux longs, noirs, mais sillonnés de larges mèches argentées. Il portait négligemment sur ses épaules courbées un long camail de velours rouge, et sa robe trainaît sur ses pieds. Il entra lentement avec la démarche calme et prudente d'une femme âgée. Il vint s'asseoir, les yeux baissés, sur un de ces grands fauteuils romains dorés et chargés d'aigles, et attendit ce que lui allait dire l'autre Italien.

Ah ! Monsieur ! quelle scène ! quelle scène ! je la vois encore. Ce ne fut pas le génie de l'homme qu'elle me montra, mais ce fut son caractère ; et si son vaste esprit ne s'y déroula pas, du moins son cœur y éclata. Bonaparte n'était pas alors ce que vous l'avez vu depuis ; il n'avait point ce ventre de financier, ce visage joufflu et malade, ces jambes de goutteux, tout cet infirme embonpoint que l'art a malheureusement saisi pour en faire un *type*, selon le langage actuel, et qui a laissé de lui, à la foule, je ne sais quelle forme populaire et grotesque qui le livre aux jouets d'enfants et le laissera peut-être un jour, fabuleux et impossible comme l'informe polichinelle. Il n'était point ainsi alors, monsieur, mais nerveux et souple, mais leste, vif et élancé, convulsif dans ses gestes, gracieux dans quelques moments, recherché dans ses manières ; la poitrine plate et rentrée entre les épaules et tel encore que je l'avais vu à Malte le visage mélancolique et effilé.

Il ne cessa point de marcher dans la chambre quand

le Pape fut entré ; il se mit à rôder autour du fauteuil comme un chasseur prudent et, s'arrêtant tout à coup en face de lui dans l'attitude roide et immobile d'un caporal, il reprit une suite de la conversation commencée dans la voiture, interrompue par l'arrivée, et qu'il lui tardait de poursuivre.

« Je vous le répète, Saint-Père, je ne suis point un esprit fort, moi, et je n'aime pas les raisonneurs et les idéologues. Je vous assure que, malgré mes vieux républicains, j'irai à la messe. »

Il jeta ces derniers mots brusquement au Pape comme un coup d'encensoir lancé au visage et s'arrêta pour en attendre l'effet, pensant que les circonstances tant soit peu impies qui avaient précédé l'entrevue devaient donner à cet aveu subit et net une valeur extraordinaire. Le Pape baissa les yeux et posa ses deux mains sur les têtes d'aigle qui formaient les bras de son fauteuil. Il parut par cette attitude de statue romaine, qu'il disait clairement : « Je me résigne d'avance à écouter toutes les choses profanes qu'il lui plaira de me faire entendre. »

Bonaparte fit le tour de la chambre et du fauteuil qui se trouvait au milieu, et je vis au regard qu'il jetait de côté sur le vieux pontife, qu'il n'était content ni de lui-même, ni de son adversaire, et qu'il se reprochait d'avoir trop lestement débuté dans cette reprise de conversation. Il se mit donc à parler avec plus de suite, en marchant circulairement et en jetant à la dérobée des regards perçants dans les glaces de l'appartement où se réfléchissait la figure grave du Saint-Père, et le regardant en profil quand il passait près de lui, mais jamais en face de peur de sembler trop inquiet de l'impression de ses paroles.

« Il y a quelque chose, dit-il, qui me reste sur le

cœur, Saint-Père, c'est que vous consentez au sacre de la même manière que l'autre fois au concordat, comme si vous y étiez forcé. Vous avez un air de martyr devant moi, vous êtes là comme résigné, comme offrant au Ciel vos douleurs. Mais, en vérité, ce n'est pas là votre situation, vous n'êtes pas prisonnier par Dieu! vous êtes libre comme l'air. »

Pie VII sourit avec tristesse et le regarda en face. Il sentait ce qu'il y avait de prodigieux dans les exigences de ce caractère despotique, à qui comme à tous les esprits de même nature il ne suffisait pas de se faire obéir, si en obéissant on ne semblait encore avoir désiré ardemment ce qu'il ordonnait.

« Oui, reprit Bonaparte avec plus de force, vous êtes parfaitement libre ; vous pouvez vous en retourner à Rome, la route vous est ouverte, personne ne vous retient. »

Le Pape soupira et leva sa main droite et ses yeux au ciel sans répondre; ensuite il laissa retomber très lentement son front ridé et se mit à considérer la croix d'or suspendue à son cou.

Bonaparte continua à parler en tournoyant plus lentement. Sa voix devint douce et son sourire plein de grâce.

« Saint-Père, si la gravité de votre caractère ne m'en empêchait, je dirais en vérité que vous êtes un peu ingrat. Vous ne paraissez pas vous souvenir assez des bons services que la France vous a rendus. Le conclave de Venise, qui vous a élu Pape, m'a un peu l'air d'avoir été inspiré par ma campagne d'Italie et par un mot que j'ai dit sur vous. L'Autriche ne vous traita pas bien alors, et j'en fus très affligé. Votre Sainteté fut, je crois, obligée de revenir par

mer à Rome, faute de pouvoir passer par les terres autrichiennes. »

Il s'interrompit pour attendre la réponse du silencieux hôte qu'il s'était donné, mais Pie VII ne fit qu'une inclination de tête presque imperceptible, et demeura comme plongé dans un abattement qui l'empêchait d'écouter.

Bonaparte alors poussa du pied une chaise près du grand fauteuil du Pape. — Je tressaillis parce qu'en venant chercher ce siège il avait effleuré de son épaulette le rideau de l'alcôve où j'étais caché. « Cè fut, en vérité, continua-t-il, comme catholique que cela m'affligea. Je n'ai jamais eu le temps d'étudier beaucoup la théologie, moi, mais j'ajoute encore une grande foi à la puissance de l'Eglise, elle a une vitalité prodigieuse, Saint-Père. Voltaire vous a bien un peu entamés ; mais je ne l'aime pas et je vais lâcher sur lui un vieil oratien défroqué. Vous serez content, allez. Tenez, nous pourrions si vous vouliez, faire bien des choses à l'avenir. » Il prit un air d'innocence et de jeunesse très caressant.

Moi, je ne sais pas, j'ai beau chercher, je ne vois pas bien, en vérité, pourquoi vous auriez de la répugnance à siéger à Paris pour toujours. Je vous laisserais, ma foi, les Tuileries si vous vouliez. Vous y trouveriez déjà votre chambre de Monte-Cavallo qui vous attend. Moi, je n'y séjourne guère. Ne voyez-vous pas bien, *Padre*, que c'est la vraie capitale du monde ? Moi, je ferais tout ce que vous voudriez ; d'abord je suis meilleur enfant qu'on ne croit. — Pourvu que la guerre et la politique fatigante me fussent laissées, vous arrangeriez l'Eglise comme il vous plairait. Je serais votre soldat tout à fait. Voyez, ce serait vraiment beau, nous aurions nos conciles

comme Constantin et Charlemagne, je les ouvrirais et les fermerais, je vous mettrais ensuite dans la main les vrais clefs du monde et comme Notre Seigneur a dit : « Je suis venu avec l'épée », je garderais l'épée, moi je vous la rapporterais seulement à bénir après chaque succès de nos armes. »

Il s'inclina légèrement en disant ces derniers mots.

Le Pape, qui jusque-là n'avait cessé de demeurer sans mouvement comme une statue égyptienne, releva lentement sa tête à demi baissée, sourit avec mélancolie, leva ses yeux en haut et dit avec un soupir paisible comme s'il avait confié sa pensée à son ange gardien invisible.

« Commediante ! »

Bonaparte sauta de sa chaise et bondit comme un léopard blessé. Une vraie colère le prit, une de ses colères jaunes. Il marcha d'abord sans parler, se mordant les lèvres jusqu'au sang. Il ne tournait plus en cercle autour de sa proie avec des regards fins et une marche cauteleuse ; mais il allait droit et ferme en long et en large, brusquement frappant du pied et faisant sonner ses talons éperonnés. La chambre tressaillit ; les rideaux frémirent comme les arbres à l'approche du tonnerre, il me semblait qu'il allait arriver quelque terrible et grande chose, mes cheveux me firent mal et j'y portai la main malgré moi. Je regardai le Pape, il ne remua pas ; seulement il serra de ses deux mains les têtes d'aigle des bras du fauteuil.

La bombe éclata tout à coup.

« Comédien ! Moi ! Ah ! je vous donnerai des comédies à vous faire tous pleurer comme des femmes et des enfants. — Comédien ! Ah ! vous n'y êtes pas si vous croyez qu'on puisse avec moi faire du sang-

froid insolent ! Mon théâtre, c'est le monde ; le rôle que j'y joue, c'est celui de maître et d'auteur ; pour comédiens, j'ai vous tous, Pape, rois, peuples ! et le fil par lequel je vous remue c'est la peur ! — Comédien ! Ah ! il faudrait être d'une autre taille que la vôtre pour m'oser applaudir ou siffler, *signor Chiaramouti !* — Savez-vous bien que vous ne seriez qu'un pauvre curé, si je le voulais ? Vous et votre tiare, la France vous rirait au nez, si je ne gardais mon air sérieux en vous saluant.

« Il y a quatre ans seulement, personne n'eût osé parler tout haut du Christ. Qui donc eût parlé du Pape, s'il vous plait ? — Comédien ! Ah ! messieurs, vous prenez vite pied chez nous ! Vous êtes de mauvaise humeur parce que je n'ai pas été assez sot pour signer, comme Louis XIV, la désapprobation des libertés gallicanes ! — Mais on ne me pipe pas ainsi. — C'est moi qui vous tiens dans mes doigts ; c'est moi qui vous porte du Midi au Nord comme des marionnettes ; c'est moi qui fais semblant de vous compter pour quelque chose parce que vous représentez une vieille idée que je veux ressusciter, et vous n'avez pas l'esprit de voir ça et de faire comme si vous ne vous en aperceviez pas. — Mais non ! il faut tout vous dire ! il faut vous mettre le nez sur les choses pour que vous les compreniez. Et vous croyez bonnement que l'on a besoin de vous, et vous relevez la tête et vous vous drapez dans vos robes de femmes ! — Mais sachez bien qu'elles ne m'en imposent nullement, et que si vous continuez, vous ! je traiterai la vôtre comme Charles XII celle du grand vizir : je la déchirerai d'un coup d'éperon. »

Il se tut. Je n'osai pas respirer. J'avançai la tête, n'entendant plus sa voix tonnante, pour voir si le

pauvre vieillard était mort d'effroi. Le même calme dans l'attitude, le même calme sur le visage. Il leva une seconde fois les yeux au ciel et après avoir encore jeté un profond soupir, il sourit avec amertume et dit :

« Tragediante ! »

Bonaparte en ce moment, était au bout de la chambre, appuyé sur la cheminée de marbre aussi haute que lui. Il partit comme un trait, courant sur le vieillard ; je crus qu'il l'allait tuer. Mais il s'arrêta court, prit, sur une table un vase en porcelaine de Sèvres où le château Saint-Ange et le Capitole étaient peints et, le jetant sur les chenêts et le marbre, le broya sous ses pieds. Puis tout à coup il s'assit et demeura dans un silence profond et une immobilité formidable.

Je fus soulagé, je sentis que la pensée réfléchie lui était revenue et que le cerveau avait repris l'empire sur les bouillonnements du sang. Il devint triste, sa voix fut sourde et mélancolique et, dès sa première parole, je compris qu'il était dans le vrai, et que ce Protée, dompté par deux mots, se montrait lui-même.

« Malheureuse vie ! » dit-il d'abord. — Puis il rêva, déchira le bord de son chapeau sans parler pendant une minute encore, et reprit, se parlant à lui seul, au réveil : « C'est vrai ! Tragédien ou Comédien. — Tout est rôle, tout est costume pour moi depuis longtemps et pour toujours. Quelle fatigue ! quelle petitesse ! Poser ! toujours poser ! de face pour ce parti, de profil pour celui-là, selon leur idée. Leur paraître ce qu'ils aiment que l'on soit, et deviner juste leurs rêves d'imbéciles. Les placer tous entre l'espérance et la crainte. — Les éblouir par des dates et des bulletins, par des prestiges de distance et des prestiges de nom.

Etre leur maître à tous et ne savoir qu'en faire. Voilà tout, ma foi ! — Et après ce tout, s'ennuyer autant que je fais, c'est trop fort. — Car en vérité, poursuivit-il en se croisant les jambes et en se couchant dans un fauteuil, je m'ennuie énormément. — Sitôt que je m'assieds, je crève d'ennui ! — Je ne chasserai pas trois jours à Fontainebleau sans périr de langueur. — Moi, il faut que j'aille et que je fasse aller. Si je sais où, je veux être pendu par exemple. Je vous parle à cœur ouvert. J'ai des plans pour la vie de quarante empereurs, j'en fais un tous les matins et un tous les soirs ; j'ai une imagination infatigable, mais je n'aurai pas le temps d'en remplir deux, que je serai usé corps et âme ; car notre pauvre lampe ne brûle pas longtemps. Et franchement, quand tous mes plans seraient exécutés, je ne jure pas que le monde s'en trouvât beaucoup plus heureux ; mais il serait plus beau et une unité majestueuse régnerait en lui. — Je ne suis pas un philosophe, moi, et je ne sais que notre secrétaire de Florence qui ait eu le sens commun. Je n'entends rien à certaines théories. La vie est trop courte pour s'arrêter. Sitôt que je pense, j'exécute. On trouvera assez d'explications de mes actions après moi pour m'agrandir si je réussis et me rapetisser si je tombe. Les paradoxes sont là tout prêts, ils abondent en France, je les fais taire de mon vivant, mais après il faudra voir. N'importe, mon affaire est de réussir, et je m'entends à cela. Je fais mon Iliade en actions, moi, et tous les jours. » Ici il se leva avec une promptitude gaie et quelque chose d'alerte et de vivant ; il était naturel et vrai dans ce moment-là, il ne songeait point à se dessiner comme il fit depuis dans ses dialogues de Sainte-Hélène, il ne songeait point à s'idéaliser, et ne composait point son personnage de

manière à réaliser les plus belles conceptions philosophiques ; il était lui, lui-même, mis au dehors. Il revint près du Saint-Père, qui n'avait pas fait un mouvement, marcha devant lui. Là s'enflammant, riant à moitié avec ironie, il débita ceci, à peu près, tout mêlé de trivialité et de grandiose, selon son usage, en parlant avec une volubilité inconcevable, expression rapide de ce génie facile et prompt qui devinait tout, à la fois, sans étude.

« La naissance est tout, dit-il ; ceux qui viennent au monde pauvres et nus sont toujours des désespérés. Cela tourne en action ou en suicide, selon le caractère des gens. Quand ils ont le courage, comme moi, de mettre la main à tout, ma foi ! ils font le diable. Que voulez-vous ? Il faut vivre. Il faut trouver sa place et faire son trou. Moi j'ai fait le mien comme un boulet de canon. Tant pis pour ceux qui étaient devant moi.— Les uns se contentent de peu, les autres n'ont jamais assez. — Qu'y faire ? Chacun mange selon son appétit, moi, j'avais grand'faim ! Tenez, Saint-Père, à Toulon, je n'avais pas de quoi acheter une paire d'épaulettes et, au lieu d'elles, j'avais une mère et je ne sais combien de frères sur les épaules. Tout cela est placé à présent, assez convenablement, j'espère. Joséphine m'avait épousé, comme par pitié, et nous allons la couronner à la barbe de Raguideau, son notaire, qui disait que je n'avais que la cape et l'épée. Il n'avait, ma foi ! pas tort. Manteau impérial, couronne, qu'est-ce que tout cela? Est-ce à moi? — Costume! costume d'acteur! Je vais l'endosser pour une heure, et j'en aurai assez. Ensuite je reprendrai mon petit habit d'officier, et je monterai à cheval. Toute la vie à cheval ! — Je ne serai pas assis un jour sans courir le risque d'être jeté à bas du fauteuil. Est-ce donc à envier ? Hein ?

« Je vous le dis, Saint-Père ; il n'y a au monde que deux classes d'hommes: ceux qui ont et ceux qui gagnent.

« Les premiers se couchent, les autres se remuent. Comme j'ai compris cela de bonne heure et à propos, j'irai loin, voilà tout. Il n'y en a que deux qui soient arrivés en commençant à quarante ans : Cromwell et Jean-Jacques ; si vous aviez donné à l'un une ferme et à l'autre douze cents francs et sa servante, ils n'auraient ni prêché, ni commandé, ni écrit. Il y a des ouvriers en bâtiments, en couleurs, en formes et en phrases ; moi, je suis ouvrier en batailles. C'est mon état. — A trente-cinq ans j'en ai fabriqué dix-huit qui s'appellent : Victoires. — Il faut bien qu'on me paye mon ouvrage. Et le payer d'un trône, ce n'est pas trop cher. — D'ailleurs je travaillerai toujours. Vous en verrez bien d'autres. Vous verrez toutes les dynasties dater de la mienne, tout parvenu que je suis, et élu. Elu, comme vous, Saint-Père, et tiré de la foule. Sur ce point nous pouvons nous donner la main. »

Et, s'approchant, il tendit sa main blanche et brusque, vers la main décharnée et timide du bon Pape, qui, peut-être attendri par le ton de bonhomie de ce dernier mouvement de l'Empereur, peut-être par un retour secret sur sa propre destinée, et une triste pensée sur l'avenir des sociétés chrétiennes lui donna doucement le bout de ses doigts, tremblants encore, de l'air d'une grand'mère qui se racommode avec un enfant qu'elle avait eu le chagrin de gronder trop fort. Cependant il secoua la tête avec tristesse, et je vis rouler de ses beaux yeux une larme qui glissa rapidement sur sa joue livide et desséchée. Elle me parut le dernier adieu du christianisme mourant qui abandonnait la terre à l'égoïsme et au hasard.

Bonaparte jeta un regard furtif sur cette larme arrachée à ce pauvre cœur, et je surpris même, d'un côté de sa bouche, un mouvement rapide qui ressemblait à un sourire de triomphe. En ce moment cette nature toute-puissante me parut moins élevée et moins exquise que celle de son saint adversaire ; cela me fit rougir, sous mes rideaux, de tous mes enthousiasmes passés ; je sentis une tristesse toute nouvelle en découvrant combien la plus haute grandeur politique pouvait devenir petite dans ses froides ruses de vanité, ses pièges misérables et ces noirceurs de roué. Je vis qu'il n'avait rien voulu de son prisonnier, et que c'était une joie tacite qu'il s'était donnée de n'avoir pas failli dans ce tête-à-tête et, s'étant laissé surprendre à l'émotion de la colère, de faire fléchir le captif sous l'émotion de la fatigue, de la crainte et de toutes les faiblesses qui amènent un attendrissement inexplicable sur la paupière d'un vieillard. — Il avait voulu avoir le dernier et sortit, sans ajouter un mot, aussi brusquement qu'il était entré. Je ne vis pas s'il avait salué le Pape. Je ne le crois pas.

ALFRED DE VIGNY. *Servitude et grandeurs militaires.*



F. MASSON

NAPOLÉON ET LES FEMMES

[Rude avec les femmes, ironique, et restant toujours le maître, il cachait peut-être des trésors de sensibilité sous cette apparente brusquerie. Il fut aimé, et sans doute ne chérissait-on pas seulement en lui l'Empereur tout-puissant, mais l'homme tout simplement. De son côté, il aima éperdument Joséphine et plus tard cette tête sans cervelle de Marie-Louise : ses amours passagères lui valurent les plus tendres fidélités, qui se manifestèrent jusque dans le malheur. A Sainte-Hélène même, il sut pour « flirter » avec Betzy Betcombe, abdiquer sa majesté et rester un charmeur.]

La formation sentimentale de Napoléon, c'est Rousseau qui l'a faite, Rousseau seul. Au témoignage de Joséphine elle-même, il a aimé trois femmes : elle, Mme *** et Mme Walewska. Qu'on reprenne ses lettres à Joséphine, c'est du Rousseau ; qu'on reprenne ses lettres à Mme Walewska, c'est du Rousseau. Et que dire des conversations ? N'y retrouve-t-on pas le ton des premiers écrits de jeunesse du lieutenant Buonaparte, et les mêmes mots, les mêmes phrases par lesquels, à Valence, il plaignait sa solitude et sa pauvreté ? N'est-ce pas de la même âme qu'elles coulent, ces pensées sur l'irréalisable et sur le néant de la vie? N'est-ce pas la même souffrance qui, à trois reprises, lui inspire les mêmes rêves? Elève de Rousseau, s'est-

il à ce point imprégné de la pensée du maître qu'il l'ait fait sienne et que lui, qui a tout tenté et tout obtenu, même l'impossible, dans l'ordre des faits, ne rencontre qu'impuissance, négociation et dégoût dans l'ordre des sentiments ? Ou bien, tout en voyant du Rousseau à la source de ses sentiments et dans la forme qu'il leur donne, faut-il penser que son tempérament moral s'est développé dans ce sens et que la littérature n'y est plus pour rien ? En cette recherche de la femme qui l'aime pour lui-même, qui ne soit qu'à lui, qui ne pense qu'à lui, qui entretienne avec lui un continuel échange de tendresses, il est certainement de bonne foi ; mais jusqu'à quel point obéit-il à ses souvenirs littéraires, jusqu'à quel point se contraint-il pour éprouver des sensations qu'il croit d'une espèce rare et nouvelle ?

Ce qui peut donner à penser qu'il force ici sa nature, c'est qu'il s'en lasse bientôt. Il n'en reçoit pas le plaisir qu'il en attendait ; il trouve la femme qu'il aimait ou qu'il croyait aimer inférieure à l'idéal qu'il s'est forgé. Un incident le met en soupçon et le fait cabrer. Tout casse. Le sentimental qu'il est d'éducation s'est retrouvé en face de l'homme pratique et positif qu'il est de nature ; mais dès qu'il peut, il court à une expérience nouvelle, il s'y empresse et s'y complaît, il s'y délasse et, cette fois, il en jouit pleinement.

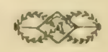
Pour un homme tel, ce qui est surprenant, c'est la fidélité non des sens, mais du cœur. Il trompe Joséphine, il a des maîtresses, des vraies, de celles qu'il aime sincèrement, profondément, avec qui il parcourt sans se lasser toute la gamme des enfantillages du sentiment, et, à côté, en un coin à part, il conserve pour celle qui a été la première en sa vie une ten-

dresse si grande, un tel désir, une si réelle affection qu'il oublie tout ce qu'elle a pensé, dit et fait contre lui, il ne le pardonne pas : il l'abolit.

Cette existence dont il n'a pu manquer d'être instruit, où il trouve ce qui devrait le révolter le plus, des amants, de la vénalité et des dettes, il n'en a gardé nul souvenir. Il sait seulement que cette femme qu'il a élevée à être la première de l'Europe, qu'il a appelée au trône, qu'il a fait sacrer par un pape, qu'il a associée aux plus inouïes des destinées, est la grâce même, l'élégance personnifiée : il lui prête des qualités et même des vertus ; il la pare de tous les dons qu'un amant passionné peut attribuer à sa maîtresse et, s'il lui reproche sa prodigalité, n'est-ce pas encore un moyen de montrer comme il l'a aimée, puisqu'il lui a donné les moyens d'y satisfaire?

Ce qu'est cette femme au naturel, cette femme sur laquelle il jette un manteau d'immortalité en accréditant sur elle une légende toute d'imagination, il l'ignore si profondément que, s'il trompe la postérité, c'est parce qu'il est trompé lui-même. Jusqu'à la fin, jusqu'à la mort, il persiste en son illusion et, à Sainte-Hélène, il a toujours devant ses yeux, dans son cœur, dans ses sens, la Joséphine qu'a vue pour la première fois le général *Vendémiaire* dans le petit hôtel de la rue Chantereine, la Joséphine de Milan et de Mombello, la femme qui, la première, la seule peut-on dire a déchaîné en lui l'orage des passions et lui a fait connaître et goûter l'amour.

F. Masson. *Napoléon et les femmes.*
Ollendorff, édit.



LA GLOIRE :

AUSTERLITZ, IÉNA, FRIEDLAND WAGRAM

COIGNET

LE SOLEIL D'AUSTERLITZ

[*L'Angleterre vient d'organiser la 3e coalition. Napoléon, dont le plan d'invasion de l'Angleterre vient d'échouer, se jette sur les Russes et les Autrichiens du général Mack qui capitule dans Ulm (19 octobre 1805). Il précipite sa marche sur Vienne maintenant découverte, y entre et court à la grande armée austro-russe de Moravie qui l'attend, rangée sur les hauteurs d'Austerlitz.*]

Le soir, l'Empereur sortit de sa tente, monta à cheval, pour visiter les avant-postes avec son escorte. C'était la brune et les grenadiers à cheval portaient quatre torches allumées. Cela donna le signal d'un spectacle charmant : toute la garde prit des poignées de paille après leurs baraques et les allumèrent. On se les allumait les uns aux autres, une de chaque main, et tout le monde de crier : « Vive l'Empereur ! » et de sauter. Ce fut le signal de tous les corps d'armée, je peux certifier deux cent mille torches allumées. La musique jouait et les tambours battaient au champ. Les Russes pouvaient voir de leurs hauteurs, à plus de cent pieds, sept corps d'armée, sept lignes de feux qui leur faisaient face.

Le lendemain, de bon matin, tous les musiciens eu-

rent l'ordre d'être à leur poste, sous peine d'être punis sévèrement.

Nous voici au 2 décembre ; l'Empereur partit de grand matin pour visiter ses avant-postes et voir la position de l'armée russe ; il revint sur un plateau au-dessus de celui où il avait passé la nuit ; il nous fait mettre en bataille derrière lui avec les grenadiers d'Oudinot. Tous ses maréchaux étaient près de lui ; il les fit partir à leur poste. L'armée montait ce mamelon pour redescendre dans les bas-fonds, franchir un ruisseau et arriver au pied de la montagne de Pratzen, où les Russes nous attendaient le plus tranquillement du monde. Lorsque les colonnes furent passées, l'Empereur nous fit suivre le mouvement. Nous étions vingt-cinq mille bonnets à poil, et des gaillards.

Nos bataillons montèrent cette côte l'arme au bras, et, arrivés à distance, ils souhaitèrent le bonjour à la première ligne, par des feux de bataillon, puis la baïonnette croisée sur la première ligne des Russes, en battant la charge. La musique se faisait entendre sur l'air :

On va leur percer le flanc

Les tambours répétaient

Rantanplan, tirelire en plan !
On va leur percer le flanc,
Que nous allons rire !

Du premier choc, nos soldats enfoncèrent la première ligne, et nous, derrière les soldats, la seconde ligne. On perça le centre de leur armée et nous fûmes maîtres du plateau de Pratzen, mais notre aile droite souffrit beaucoup. Nous les voyions qui ne pouvaient

monter cette montagne si rapide. Toute la garde de l'Empereur de Russie était en masse sur cette hauteur. Mais on nous fit appuyer fortement à droite. Leur cavalerie s'avança sur un bataillon du 4e qui couvrit de ses débris le champ de bataille. L'Empereur l'aperçoit et dit au général Rapp de charger. Rapp s'élance avec les chasseurs à cheval et les Mameluks, délivre le bataillon, mais est ramené par la garde russe. Le maréchal Bessières part au galop avec les grenadiers à cheval qui prennent la revanche. Il y eut une mêlée pendant plusieurs minutes, tout était pêle-mêle, on ne savait qui serait le maître, mais nos grenadiers furent vainqueurs et ils revinrent se placer derrière l'Empereur. Le général Rapp revint couvert de sang, amenant un prince avec lui. On nous avait fait avancer au pas de charge pour soutenir cette lutte ; l'infanterie russe était derrière cette masse et nous croyions notre tour arrivé, mais ils battirent en retraite dans la vallée des étangs.

Ne pouvant pas passer sur la chaussée qui était encombrée, il leur fallut passer sur l'étang de gauche en face de nous, et l'Empereur, qui s'aperçut de leur embarras, fait descendre son artillerie et le 2e régiment de grenadiers. Nos canonniers se mettent en batterie. Voilà boulets et obus qui tombent sur la glace, elle cède sous cette masse de Russes qui se voient forcés de prendre un bain le 2 décembre. Toutes les troupes tapaient des mains, et notre Napoléon se vengeait sur sa tabatière ; c'était la défaite totale. La journée se termine à poursuivre, et prendre des canons, des équipages et des prisonniers. Le soir, nous couchâmes sur la belle position que la garde russe occupait le matin et l'Empereur donna tous ses soins à faire ramasser les blessés. Il y avait deux lieues

du champ de bataille à parcourir pour les ramasser et tous les corps fournirent du monde pour cette pénible corvée.

Cahiers du capitaine Coignet.
Hachette, édit.



TOLSTOÏ

LE SOLEIL D'AUSTERLITZ

Il était neuf heures du matin. Le brouillard s'étendait en bas comme une mer compacte, mais au village Schlapanitz, à la hauteur où se tenait Napoléon entouré de ses maréchaux, il faisait tout à fait clair.

Au-dessus de lui s'étendait le ciel bleu, et l'énorme disque solaire comme un formidable claveau rouge-vif, se balançait à la surface de l'immensité lactée du brouillard.

Non seulement toutes les troupes françaises, mais Napoléon lui-même avec tout son état-major se trouvaient, non de l'autre côté de la rivière et des villages Sokolnitz et Schlapanitz derrière lesquels nous avions l'intention de prendre position, mais de ce côté, si près de nos troupes que Napoléon pouvait, à l'œil nu, distinguer dans notre armée, un cavalier d'un fantassin. Napoléon était un peu en avant de ses maréchaux, sur un petit cheval arabe gris, en capote bleu foncé, celle qu'il portait pendant la campagne d'Italie. Silencieux, il regardait les collines qui se profilaient dans la masse du brouillard et sur lesquelles, au loin, remuaient les

troupes russes, et il écoutait les sons de la fusillade dans les ravins. A ce moment, pas un seul muscle de son visage maigre ne tressaillait. Ses yeux brillants étaient fixes, immobiles sur un point. Ses prévisions étaient justes. Une partie des troupes russes descendait déjà dans la vallée, vers les étangs et les lacs, une autre partie quittait les hauteurs de Pratzen qu'il avait l'intention d'occuper et qu'il considérait comme la clef de la position. A travers le brouillard il voyait, dans la profondeur fermée par deux montagnes, que près du village Pratzen les colonnes russes avec leurs baïonnettes brillantes, s'avançaient toujours dans la même direction, vers les ravins, et l'une après l'autre disparaissaient dans l'immense brouillard. D'après les renseignements qu'il avait reçus le soir, au bruit des pas et des roues entendu la nuit aux avant-postes, au désordre du mouvement des colonnes russes, conformément à ses suppositions, il voyait clairement que les alliés le croyaient loin devant eux, que les colonnes en mouvement près de Pratzen formaient le centre de l'armée russe, et que le centre était déjà trop faible pour une attaque victorieuse. Mais il ne commençait pas encore l'affaire.

Ce jour était pour lui un jour solennel : l'anniversaire de son couronnement. Avant le lever du soleil il s'endormit pour quelques heures et bien portant, gai, reposé, dans cette disposition d'esprit où tout semble possible et assuré, il monta à cheval et partit dans le champ.

Il se tenait immobile, regardant les hauteurs qu'on apercevait à travers le brouillard, et sur son visage passait cette nuance de bonheur sûr et mérité qu'on rencontre sur le visage d'un garçon amoureux et heureux.

Les maréchaux se tenaient derrière lui et n'osaient le troubler. Il regardait tantôt les hauteurs de Pratzen, tantôt le soleil qui se montrait au-dessus du brouillard.

Quand le soleil sortit tout à fait du brouillard et avec une clarté aveuglante brilla sur les champs et sur le brouillard, Napoléon, comme s'il n'attendait que cela pour engager l'affaire, déganta sa main fine et blanche, fit signe aux maréchaux et donna l'ordre de commencer. Les maréchaux, accompagnés des aides de camp galopaient de divers côtés, et, quelques minutes après, les forces principales de l'armée française s'avançaient rapidement vers les hauteurs de Pratzen, abandonnées de plus en plus par les troupes russes qui descendaient à gauche dans les ravins.

TOLSTOÏ. *La Guerre et la Paix.*



Mme DE REMUSAT

JOSÉPHINE

[*Elle était créole, délicieusement. Sa grâce nonchalante, le charme infini qu'elle dégageait, son aisance vraiment souveraine avaient conquis et gardé le cœur farouche du général Bonaparte ; l'Empereur, par la suite, s'il tint à paraître impassible, si la raison d'Etat le poussa au divorce, conserva pour Joséphine une tendresse que rien ne put altérer. Certes, il s'indignait de sa prodigalité, fulminait contre ses gaspillages, mais Joséphine était de celles à qui l'on ne peut en vouloir, à qui il faut tout pardonner.*]

... Malgré la volonté de son mari, [l'Impératrice] ne put jamais se soumettre dans son intérieur à aucun ordre ni à aucune étiquette. Il eût voulu qu'aucun marchand n'arrivât jusqu'à elle, mais il fut obligé de céder sur cet article. Les petits appartements en étaient remplis, ainsi que d'artistes de toute espèce. Elle avait la manie de se faire peindre et donnait ses portraits à qui en voulait, parents, amis, femmes de chambre, marchands mêmes. On lui apportait sans cesse des diamants, des bijoux, des châles, des étoffes, des colifichets de toute espèce ; elle achetait tout, sans jamais demander le prix, et, la plupart du temps, oubliait ce qu'elle avait acheté. Dès le début, elle signifia à sa dame d'honneur et à sa dame d'atours qu'elles n'eurent point à se mêler de la garde-robe. Tout se passait entre elle et ses femmes de chambre. Elle en avait six ou huit, je crois. Elle se levait à neuf heures ; sa toilette était fort longue ; il y avait une

partie fort secrète et tout employée à nombre de recherches pour entretenir et même farder sa personne. Quand tout cela était fini, elle se faisait coiffer, enveloppée dans un long peignoir très élégant et garni de dentelles. Ses chemises, ses jupons étaient brodés, et aussi garnis. Elle changeait de chemise et de tout linge trois fois par jour et ne portait que des bas neufs. Tandis qu'elle se coiffait, si nous nous présentions à la porte, on nous faisait entrer. Quand elle était peignée, on lui apportait de grandes corbeilles qui contenaient plusieurs robes différentes, plusieurs chapeaux et plusieurs châles. C'étaient, en été, des robes de mousseline ou de percale très brodées et très ornées ; en hiver, des redingotes d'étoffe ou de velours. Elle choisissait la parure du jour, et, le matin, elle se coiffait toujours avec un chapeau garni de fleurs ou de plumes et de vêtements qui la couvraient beaucoup. Le nombre de ces châles allait de trois à quatre cents ; elle en faisait des robes, des couvertures pour son lit, des coussins pour son chien. Elle en avait constamment un toute la matinée, qu'elle drapait sur ses épaules, avec une grâce que je n'ai vue qu'à elle. Bonaparte, qui trouvait que les châles la couvraient trop, les arrachait et quelquefois les jetait au feu ; alors, elle en redemandait un autre. Elle achetait tous ceux qu'on lui apportait, de quelque prix qu'ils fussent ; je lui en ai vu de huit, dix et douze mille francs. Au reste, c'était un des grands luxes de cette Cour. On dédaignait d'y porter ceux qui n'auraient coûté que cinquante louis, et on se vantait du prix qu'on avait mis à ceux qu'on y montrait...

Elle n'ouvrait pas un livre, ne tenait jamais une plume, ne travaillait guère et ne paraissait jamais s'ennuyer. Elle n'aimait point le spectacle. L'Empereur ne

voulait point qu'elle y fût chercher, sans lui, des applaudissements ; elle ne se promenait que lorsqu'elle était à la Malmaison, demeure qu'elle a embelli sans cesse, et où elle a dépensé des sommes immenses. Bonaparte s'en irritait, querellait ; sa femme pleurait, promettait d'être plus rangée et vivait de la même manière ; en somme, il fallait bien finir par payer. La toilette du soir se passait comme le matin. Tout était toujours d'une extrême élégance ; rarement nous avons vu reparaître la même robe, les mêmes fleurs. Le soir, presque toujours, l'Impératrice était coiffée en cheveux, avec des fleurs, des perles ou des pierres précieuses. Alors, ses robes la découvraient beaucoup, et la toilette la plus recherchée était celle qui lui allait le mieux. La moindre petite assemblée, le moindre bal, lui étaient une occasion de commander une parure nouvelle en dépit des nombreux magasins de chiffons dont on gardait les provisions dans tous les palais, car elle avait la manie de ne se défaire de rien. Il me serait impossible de dire quelles sommes elle a consommées en vêtements de toute espèce. Chez tous les marchands de Paris, on voyait toujours quelque chose qui se faisait pour elle. Je lui ai vu plusieurs robes de dentelle, de quarante, cinquante et même cent mille francs. Il est presque incroyable que ce goût de parure, si complètement satisfait, ne se soit jamais blasé. Après le divorce, à la Malmaison, elle a conservé le même luxe, et elle se parait, même quand elle ne devait recevoir personne. Le jour de sa mort, elle voulut qu'on lui passât une robe de chambre fort élégante, parce qu'elle pensait que l'Empereur de Russie viendrait peut-être la voir. Elle a expiré toute couverte de rubans et de satin couleur de rose.

Mme de Rémusat. *Mémoires.*

NAPOLÉON

LE SOLDAT FRANÇAIS

[Napoléon est le soldat-type, le législateur et le dieu de la Guerre. Chef suprême, commandant à des armées immenses, dispersées dans l'Europe entière, il sait veiller à tout, s'abaisser au détail, surveiller le moral de ses troupes en même temps qu'il songe à leur bien-être matériel. Mieux qu'un autre, il a su juger le troupier français et faire de lui un éloge à quoi les années et les événements ont laissé toute sa vérité.]

... Le premier talent d'un général consiste à connaître l'esprit du soldat et à capter sa confiance. Et sous ces deux rapports, le soldat français est plus difficile à conduire qu'un autre. Ce n'est point une machine qu'il s'agit de faire mouvoir, c'est un être raisonnable qu'il faut diriger.

Le soldat français a une bravoure impatiente et un sentiment d'honneur qui le rend capable des plus grands efforts ; mais il a besoin d'une sévère discipline et il ne faut pas le laisser longtemps dans le repos.

Le soldat français est raisonneur, parce qu'il est intelligent. Il juge sévèrement le talent et la bravoure de ses officiers. Il discute un plan de campagne et toutes les manœuvres militaires. Il peut tout, lorsqu'il approuve les opérations et qu'il estime ses chefs ; mais enfin, dans le cas contraire, on ne peut pas compter sur des succès.

Le soldat français est le seul, en Europe, qui puisse se battre à jeun. Quelque longue que soit une bataille, il oublie de manger tant qu'il y a du péril. Il est plus exigeant que tout autre, lorsqu'il n'est plus devant l'ennemi.

Le soldat français est infatigable, lorsqu'il poursuit un ennemi en retraite. Il peut faire dix à douze lieues par jour, et se battre deux à trois heures le soir. J'ai souvent profité de cette disposition dans ma première campagne d'Italie.

Le soldat français s'intéresse plus au gain d'une bataille qu'un officier russe. Il attribue constamment au corps auquel il est attaché la première part à la victoire.

L'art des retraites est plus difficile avec des Français qu'avec des soldats du Nord. Une bataille perdue lui ôte ses forces et son courage, affaiblit sa confiance en ses chefs et le pousse à l'insubordination. Les soldats russes, prussiens, allemands, gardent leur poste par devoir ; le soldat français, par honneur. Les premiers sont presque indifférents à une défaite, le second est humilié.

Les privations, les mauvais chemins, la pluie, le vent, rien ne rebute le soldat français, lorsqu'il espère ou poursuit des succès.

Le seul mobile du soldat français est l'honneur : c'est dans ce mobile qu'il faut puiser les punitions et les récompenses. Si jamais les corrections qui sont en usage pour les troupes du Nord, s'établissaient parmi nous, on déplorerait l'armée, et elle cesserait bientôt d'exister comme puissance.

Un bon mot du soldat français sur son général, une chanson qui lui peint son état de misère, ont souvent fait oublier des privations de tout genre et surmonter les plus grands obstacles.

Le soldat français est généreux. Il pille pour dépenser, jamais pour s'enrichir. A ce sujet, j'ai entendu raconter au général Lariboisière qu'à un relais d'Allemagne, il trouva quatre grenadiers français dans une berline et que l'un d'eux, chargé de payer la poste, demanda au postillon ce que l'Empereur lui donnait de *guide*. Sur sa réponse qu'il lui donnait trois francs par poste, il lui mit six francs dans la main, en observant qu'il était bien aise de donner à son Empereur une leçon de générosité et qu'il ne manquât pas de le dire quand il repasserait.

Le soldat français se bat avec bravoure, dès qu'il a l'uniforme. Il fait un soldat instruit après deux mois de marche.

La conscription forme des armées de citoyens. Le recrutement volontaire forme des armées de vagabonds et de mauvais sujets. L'honneur conduit les premiers, la discipline seule commande aux seconds.

Il suffit d'être juste avec des Français. Il faut être sévère avec des étrangers.

NAPOLÉON, cité par CHAPTAL. *Mémoires*.



H. HOUSSAYE

LE LENDEMAIN D'IÉNA

[Le traité de Presbourg a clos la campagne d'Austerlitz et consacré l'Empire : mais à peine Napoléon a-t-il constitué la confédération du Rhin que la Prusse s'allie à la Russie, l'Empereur détruit cette quatrième coalition avec la même rapidité que la précédente. Le 26 septembre 1806, il part de Paris, met la grande armée en mouvement le 8 octobre et, le 14, remporte les deux victoires de Iéna et d'Auerstædt, puis se lance à la poursuite des Prussiens en désordre.]

[Napoléon] était alors en route pour Berlin : en passant le 18 [octobre 1806] sur le champ de bataille de Rosbach, il fit déboulonner le monument commémoratif de notre défaite. Il vengeait les fleurs de lys abaissées. Cependant, il affectait d'exalter la mémoire du grand Frédéric, pour en mieux écraser ses petits-neveux ; il faisait saluer par le général Lejeune en son nom la vieille duchesse de Brunswick, sœur du grand Roi ; lui-même, après s'être, à Potsdam, installé avec une émotion manifeste, dans les meubles de Frédéric, entendit faire à sa tombe un pèlerinage à la fois hautain et pieux ; devant le cénotaphe où reposait le vainqueur de Rosbach, il resta « près de dix minutes immobile, silencieux et comme absorbé dans une méditation profonde », mais il s'empara des reliques du grand homme, de son épée, de son ceinturon, de son cordon de l'Aigle Noir, pour les envoyer à l'Hôtel des Inva-

lides. « Les vieux invalides de l'armée de Hanovre, écrira-t-il, accueilleront avec un respect religieux tout ce qui a appartenu à un des premiers capitaines dont l'histoire conservera le souvenir. » Il revint à plusieurs reprises sur Frédéric II : « Son génie, son esprit et ses vœux étaient pour la nation qu'il a tant estimée et dont il disait que, s'il en était le roi, il ne se tirerait pas un coup de canon sans sa permission. » Avec une incroyable audace, il tournait contre les Hohenzollern dégénérés l'ombre du plus grand d'entre eux et presque s'incorporait Frédéric II, avant que de disloquer le trône de Frédéric-Guillaume et d'occuper sa capitale. Le 27, il allait, en effet, faire à Berlin, une entrée solennelle.

H. Houssaye. *Iéna et la campagne de 1806*, publ. par L. Madelin.

Perrin, édit.



COIGNET

L'ENTRÉE A BERLIN

[*Les armées prussiennes battues à Iéna et à Auerstædt sont talonnées par la cavalerie de Murat et rejointes à Prenslow et à Lübeck : toutes les places fortes de l'Elbe et de l'Oder sont occupées par nous : la monarchie prussienne s'est effondrée en moins d'un mois et Napoléon entre à Berlin (27 octobre 1806).*]

Le 25, nous arrivâmes à Potsdam, nous eûmes séjour le 26 et le 27 à Charlottenbourg, beau palais du roi de Prusse qui fait face à Berlin. Cet endroit est

boisé jusqu'à la porte d'entrée de cette belle capitale, on ne peut rien voir de plus joli. Cette porte est surmontée d'un beau char de triomphe et les rues sont tirées au cordeau. De la porte de Charlottenbourg pour arriver au palais, il y a une allée au milieu et des bancs pour les curieux.

L'Empereur fit son entrée, le 28, à la tête de 20.000 grenadiers et de nos cuirassiers et de toute notre belle garde à pied et à cheval. On peut dire que la tenue était aussi belle qu'aux Tuileries, l'Empereur était fier dans son modeste costume, avec son petit chapeau et sa cocarde d'un sou. Son état-major avait le grand uniforme et c'était curieux pour des étrangers de voir le plus mal habillé maître d'une si belle armée.

Le peuple était aux croisées comme les Parisiens, le jour de notre arrivée d'Austerlitz. C'était magnifique de voir un si beau peuple se porter en foule sur notre passage et nous suivre. On nous forma en bataille devant le palais qui est isolé devant et derrière par de belles places et un beau carré d'arbres où le grand Frédéric est sur un piédestal avec ses petites guêtres.

Nous fûmes logés chez les habitants et nourris à leurs frais, avec une bouteille de vin par jour. C'était terrible pour les bourgeois, car le vin valait trois francs la bouteille. Ils nous prièrent, ne pouvant pas se procurer de vin, de prendre de la bière en cruchons. A l'appel, tous les grenadiers en parlèrent à nos officiers, qui nous dirent de ne pas les contraindre à donner du vin, que la bière était excellente. Nous portâmes la consolation dans toute la ville, et la bière en cruchon ne fut pas épargnée (il n'est pas possible d'en boire de meilleure). La paix et la bonne harmonie régnaient partout ; il n'était pas possible d'être mieux et tous les bourgeois venaient avec leurs domestiques nous appor-

ter notre repas, et bien servi. La discipline était sévère ; le comte Hulin était gouverneur de Berlin ; le service était rigoureux.

L'Empereur passa la revue de sa garde devant le palais, du côté de la statue du grand Frédéric, auprès de beaux tilleuls ; derrière la statue sont trois rangées de bornes de cinq pieds de haut, avec barres de fer enclavées. Nous étions en bataille devant le palais ; l'Empereur arrive, fait porter les armes, croiser la baïonnette (notre colonel répétait le commandenent). Il commande : *Demi-tour !* (le colonel répète) puis : « En avant, pas accéléré, marche ! » Et nous voilà arrêtés contre les bornes de cinq pieds de haut.

L'Empereur nous voyant arrêtés, dit : « Pourquoi ne marches-tu pas ? » Le colonel répond : « On ne peut pas passer. — Comment t'appelles-tu ? — Frédéric. »

L'Empereur avec un ton sévère lui dit : « Pauvre Frédéric ! Commande : *En avant !* » Et nous voilà sautant par-dessus les bornes et les barres de fer ; il fallait nous voir escalader !

Cahiers du capitaine Coignet.
Hachette, édit.



A. CARREL

NAPOLÉON LÉGISLATEUR

[*Les victoires ne suffisent point à l'Empereur pour asseoir sa renommée. Il veut que l'effort de ses armées soit appuyé par celui, moins glorieux aux yeux du public, mais plus durable, de ses légistes. Le Code civil, dont il a surveillé la rédaction, qu'il a promulgué en 1804, règle les destinées de l'Empire. Cela même n'est point assez : l'activité qu'il déploie à présider le Conseil d'Etat, la part qu'il prend aux discussions, l'intérêt avec quoi il suit les débats du Corps législatif et du Sénat montrent la prodigieuse organisation de son esprit, l'ampleur de son génie, créateur et organisateur.*

(*En 1830, la Chambre des Députés avait repoussé par un ordre du jour des pétitions tendant au retour des cendres de l'Empereur à Paris. C'est à ce propos que Carrel écrivit dans le* National, *les pages fougueuses qu'on va lire.*)]

... Bonaparte nous est venu comme Cromwell aux Anglais, dans un moment où nous avions besoin que quelqu'un sût, non pas faire des lois, car les législateurs ne manquaient point, mais faire respecter les lois telles quelles. L'histoire, si déjà nous sommes assez ingrats pour l'oublier, l'histoire dira quel législateur ce fut que ce merveilleux et jeune soldat qui n'avait encore médité que sur les champs de bataille. Sans doute, il fit au pouvoir une large part, et il le fallait, puisque la France n'en murmura point et éprouva, de se voir

gouvernée, le même bonheur, le même bien qu'elle avait ressenti en goûtant pour la première fois de la liberté en 89. Tout autre soldat que lui eût pu comprendre qu'il fallait de la vigueur, qu'il y avait nécessité d'imposer silence, même aux vœux de liberté les plus justes en principe ; mais quel autre eût su, comme lui, concilier dans sa législation dictatoriale, avec cette première nécessité d'un pouvoir fort, l'esprit de la révolution et ordonner, suivant cet esprit, sinon le gouvernement, au moins la société ? Qu'on lise la discussion du Code civil, on y verra sa conscience d'ami de la révolution, d'homme passionné pour les progrès de la civilisation, par le travail, l'ordre, en même temps qu'on admirera cette vive et lumineuse intelligence, qui semble enseigner d'une façon plus pratique, plus simple, aux hommes vieillis dans l'étude des lois ce qu'elle saisit, ce qu'elle apprend d'eux au moment même. On ferait mieux aujourd'hui et, tous les jours, on améliore le travail de ce temps ; mais combien on pouvait plus mal faire, si près des souvenirs, des excès de la révolution, combien il était plus facile d'être dominé par le sentiment général qui voulait uniquement l'ordre et d'y perdre tout à fait de vue le sentiment non moins général qui avait produit la révolution de 89 et qui n'était plus qu'un souvenir décrié ! C'est là ce qu'il faut considérer. On doit mesurer un homme à son temps et aux circonstances dans lesquelles il a été placé. Et certes, l'homme le moins libéral de France, en 1802, du temps de ces immortelles conférences sur le Code civil, ce n'était pas le Premier Consul. La loi faite, il la fit respecter, et durement. A la longue, cela devint un mal : c'était la condition de lois transitoires et nécessairement violentes ; mais d'abord, et longtemps, ce fut un bien... Sans ces quinze années, passées par la France

dans la dure observation de lois qu'elle n'avait pas faites, mais de lois dictées en partie par l'esprit de la révolution et à une distance infinie au-dessus de celles de l'ancien régime, la France n'eût pas été en état de se préparer pendant quinze autres années à la lutte décisive qui a rangé enfin le pouvoir, comme le pays, dans la dépendance de la loi. Nous avons appris sous Bonaparte à aimer l'ordre, à obéir à la loi, c'est-à-dire à la faire à notre tour. Voilà ce que nous lui devons, et c'est le plus grand service peut-être qu'aucun homme nous ait jamais rendu...

Trompez-vous pour le caractère de la mission législative et despotique de Bonaparte, cela est permis encore, quand on a souffert de ce despotisme qui, comme tous les pouvoirs accomplis, voulait survivre à sa tâche accomplie ; mais reste encore le jeune et pur conquérant de l'Italie, l'imposant négociateur de Campo-Formio ; reste l'homme de tant de grandes choses, payées d'un sang versé pendant dix ans par nos soldats avec enthousiasme ; reste le créateur de tant d'utiles et hardis travaux qui font fleurir, parent et illustrent encore aujourd'hui la France ; reste le grand esprit dont les traditions ont inspiré le peu de bien qui s'est fait depuis quinze ans, l'écrivain incomparable, l'historien profond que les belles pages dictées à Sainte-Hélène nous ont montré l'égal de lui-même, le maître de tous, en quoi que ce soit qu'il ait entrepris ; reste enfin celui qui, malheureux avec nous et comme nous en 1814, non par sa faute, ni par la fortune, mais condamné par la marche des choses, n'a pas cessé d'avoir sur le cœur, jusqu'à son dernier soupir, les douleurs et l'humiliation de la France, de son bel empire ; et cela méritait un peu mieux qu'un ordre du jour, sec, ingrat, méprisant ; mais c'est encore là un point sur

lequel la Chambre nous paraît en dissentiment complet avec la France. Une Chambre telle que nous la voudrions n'eût pas méconnu à ce point ce qu'elle devait à la mémoire d'un grand et glorieux homme mort à quatre mille lieues de sa femme, de son pays et de son fils, implacablement et lentement supplicié par les rois de l'Europe, en haine de notre révolution, qui les avait, tant de fois, accablés par son bras.

A. Carrel. Article paru dans *le National*, du 4 octobre 1830.



A. VANDAL

FRIEDLAND

[D'Allemagne, où il vient de promulguer le fameux décret du blocus continental (21 novembre 1806), Napoléon se décide à faire un pas de plus et à marcher sur la Vistule pour fermer les côtes de la Russie au commerce anglais après lui avoir fermé celles de la Prusse. Après une dure campagne d'hiver qui est marquée par la sanglante bataille d'Eylau (3 février 1807), la grande armée fait une campagne d'été courte et décisive : et, le 14 juin, jour anniversaire de Marengo, elle inflige au général russe Benningsen la défaite de Friedland.]

Napoléon avait enfin rencontré l'occasion si longtemps attendue de ressaisir pleinement l'avantage. Les Russes l'avancèrent de quelques jours en tentant pour

la seconde fois un mouvement offensif. La belle contenance du maréchal Ney lui en imposa presque aussitôt et les fit reculer, mais l'Empereur avait eu le temps de concentrer ses forces : il fondit sur l'ennemi, le combattit à plusieurs reprises, cherchant toujours à le tourner et à l'envelopper ; il le surprit enfin le 14 juin à Friedland, entassé dans un ravin, acculé à l'Alle. Friedland, ce fut Eylau réussi, la victoire accablante que Napoléon poursuivait depuis trois mois et qui deux fois lui avait échappé. Aucune ombre ne ternit l'éclat de cette belle journée, date claire et lumineuse de notre histoire : la fortune de Napoléon se dégageait des nuages qui l'avaient un instant obscurcie et de nouveau resplendissait. Les résultats furent immenses : 30.000 Russes avaient été tués, blessés ou pris : une nombreuse artillerie tomba entre nos mains ; Kœnigsberg, la place d'armes de la coalition, ouvrit ses portes ; le roi de Prusse s'enfuit à Memel : de ses états, il ne lui restait qu'une ville. En même temps, l'Autriche était déjouée dans ses desseins hostiles, l'Allemagne contenue, le midi raffermi dans l'obéissance, la France rassurée ; l'Europe tout entière, après quelques doutes, recommençait de croire à la continuité fatale de ses succès et dans Napoléon reconnaissait l'invincible.

L'armée russe fuyait dans le plus grand désordre, emportée par le torrent de la défaite. Toutes les positions derrière lesquelles elle eût pu se reformer et reprendre pied lui échappèrent successivement ; après la ligne de l'Alle, celle de la Fregel, celle du Niémen. Près de Tilsit, situé au bord du Niémen et sur la rive gauche, le prince Murat et notre avant-garde eurent un singulier spectacle : une horde de barbares à la face asiatique, Kalmouks et Sibériens, sans fusils,

s'entourant d'un nuage de flèches, tourbillonnait dans la plaine et nous opposait un vain épouvantail : c'était l'armée de réserve annoncée par la Russie et amenée par le prince Lobanof. Une division de cuirassiers se déploya, chargea et l'avant-garde de l'Asie s'évanouit. Nos troupes entrèrent à Tilsit et l'armée ennemie disparut derrière le fleuve, se masquant d'un rideau de cavalerie légère.

A. VANDAL. *Napoléon et Alexandre.*
Plon, édit.



GÉNÉRAL GOURGAUD

L'EMPEREUR AUX ARMÉES

[Cette année de campagne (1806-1807) marque non seulement l'époque la plus brillante de l'Empire, mais aussi l'apogée de la gloire militaire de Napoléon : jamais conquérant n'en recueillit davantage ni en moins de temps. Si son épée moissonne sans arrêt des lauriers c'est parce qu'il déploie, en campagne, une activité prodigieuse et que ses triomphes ne sont qu'en proportion de ses efforts.]

La vie active qu'il menait dans les camps était subordonnée aux opérations militaires. Habituellement, il marchait à cheval avec l'armée quand elle était à la suite et près de l'ennemi. Lorsqu'elle était en grandes manœuvres et que les opérations avaient

lieu à fortes distances, il attendait que les corps qui étaient en marche fussent près d'être rendus dans les positions qu'il avait indiquées ; il restait alors à son quartier général. Là, il recevait les rapports qui lui étaient adressés directement, ou au major général, par les commandants des différents corps. Dans les intervalles, il donnait ses soins à l'administration intérieure de la France ; il répondait aux rapports qui lui étaient envoyés de Paris par les ministres, qui avaient l'habitude de lui écrire tous les jours, et à ceux des ministres réunis en conseil, qui lui étaient apportés chaque semaine par un auditeur du Conseil d'Etat, lequel était mis à la disposition de l'intendant général de l'armée, qui l'employait à différentes missions ; il gouvernait ainsi l'empire en même temps qu'il dirigeait l'armée. Econome de son temps, il calculait l'époque de son départ de manière à se trouver à la tête de ses corps au moment où sa présence y devenait nécessaire ; il s'y transportait alors rapidement en voiture ; mais, pendant ce trajet même, il ne restait pas oisif : il s'occupait à lire ses dépêches ; le plus souvent, il recevait les rapports de ses généraux et expédiait à l'instant les réponses. Des estafettes apportant des dépêches de Paris, renfermées dans un portefeuille fermant à clef, lui étaient quelquefois remises en même temps. Une lumière, disposée dans le fond de sa voiture, l'éclairait pendant les voyages de nuit et lui permettait de travailler comme s'il eût été dans son cabinet. Le major général voyageait habituellement avec lui. Aux portières marchaient toujours ses aides de camp et ses officiers d'ordonnance, et une brigade de ses chevaux de selle suivait avec l'escorte.

Telle était l'organisation privilégiée de cet homme

extraordinaire en tout, qu'il pouvait dormir une heure, être réveillé par un ordre à donner, se rendormir, être réveillé de nouveau, sans que son repos ni sa santé en souffrissent. Six heures de sommeil lui suffisaient, soit qu'il les prît de suite, soit qu'il dormît à divers intervalles durant vingt-quatre heures.

Les jours qui précédaient une grande bataille, il était constamment à cheval pour reconnaître la force et la position de l'ennemi, étudier son champ de bataille, parcourir les bivacs de son corps d'armée. La nuit même, il visitait la ligne pour s'assurer encore de la force de l'ennemi par le nombre de ses feux, et, en quelques heures, il fatiguait plusieurs chevaux. Le jour de la bataille, il se plaçait sur un point central d'où il pouvait voir tout ce qui se passait. Il avait près de lui ses aides de camp et ses officiers d'ordonnance; il les envoyait porter ses ordres sur tous les points. A quelque distance en arrière de lui, étaient quatre escadrons de la garde, un de chaque arme; mais, lorsqu'il quittait cette position, il ne prenait pour escorte qu'un peloton. Il indiquait ordinairement le lieu qu'il avait choisi à ses maréchaux, afin d'être facilement trouvé par les officiers qu'ils lui enverraient. Aussitôt que sa présence devenait nécessaire quelque part, il s'y portait au galop.

GOURGAUD. *Examen critique de l'ouvrage du comte de Ségur.*



L'APOGÉE

LE ROI DE ROME

TOLSTOÏ

L'ENTREVUE DE TILSITT

[*Tandis que l'Autriche, la Prusse et la Russie voient fondre leurs armées et perdent leurs provinces l'une après l'autre, leur alliée, l'Angleterre, qui les pousse et les soutient, fait sa fortune de leurs malheurs et elle ébranle ainsi leur fidélité : aussi la paix est-elle vite signée entre Napoléon et Alexandre lorsqu'ils se rencontrent sur le Niémen* (*juillet 1807*).]

Sur la place où était l'empereur se tenaient, face à face à droite, le bataillon des Préobrajensky, à gauche celui de la garde française en bonnet à poil.

Pendant que l'Empereur [Alexandre] s'approchait du flanc d'un bataillon qui présentait les armes, au flanc opposé accourait une foule à cheval et devant elle Rostov reconnut Napoléon. Ce ne pouvait être un autre. Il allait au galop, en petit chapeau, la décoration d'André en travers de l'épaule, en uniforme bleu ouvert sur un gilet blanc. Il montait un cheval arabe gris pommelé d'une race merveilleuse, sur une selle bleue brodée d'or. En s'approchant d'Alexandre il souleva son chapeau, et à ce mouvement l'œil exercé de Rostov ne put pas ne pas remarquer que Napoléon se tenait mal

et peu ferme sur le cheval. Le bataillon criait : « Hourra ! » et « Vive l'empereur ! » Napoléon dit quelque chose à Alexandre. Les deux empereurs descendirent de cheval et se prirent la main. Un sourire faux, désagréable, était sur le visage de Napoléon. Alexandre, avec une expression amicale, lui disait quelque chose.

Rostov, sans baisser les yeux, malgré les pas des chevaux des grenadiers français qui faisaient reculer la foule, suivait chaque mouvement de l'empereur Alexandre et de Bonaparte. Il était frappé de ce fait inattendu pour lui qu'Alexandre se tenait avec Bonaparte comme avec un égal, et que celui-ci se montrait très à son aise avec l'empereur russe, comme si cette proximité avec l'empereur lui eût été naturelle et familière.

Alexandre et Napoléon avec la longue file de leur suite, s'approchaient du flanc droit du bataillon de Préobrajensky, en marchant droit sur la foule qui se tenait là. Tout à fait par surprise la foule se tenait si près des empereurs que Rostov, qui était dans les rangs de devant, eut peur d'être reconnu.

— *Sire, je vous demande la permission de donner la légion d'honneur au plus brave de vos soldats...* dit la petite voix sèche, précise, qui accentuait chaque syllabe. Le petit Napoléon parlait ainsi en regardant droit dans les yeux d'Alexandre.

Alexandre écoutait attentivement ce qu'il disait et, inclinant la tête, sourit agréablement.

— *A celui qui s'est le plus vaillamment conduit pendant cette dernière guerre*, ajouta Napoléon en scandant chaque syllabe, et avec un calme et une assurance révoltants pour Rostov, en regardant les rangs des soldats russes qui se dressaient devant lui, pré-

sentant toujours les armes, et regardant immobiles le visage de leur empereur.

— *Votre Majesté me permettra-t-elle de demander l'avis du colonel ?* dit Alexandre, et il fit rapidement quelques pas vers le prince Kozlovski, commandant du bataillon.

Bonaparte déganta sa petite main blanche et déchirant le gant le jeta. L'aide de camp qui était derrière s'élança vivement et le ramassa.

— A qui donner ? demandait à voix basse, en russe, l'empereur Alexandre à Kozlovski.

— A qui ordonnez-vous, Votre Majesté ?

L'empereur, mécontent, fronça les sourcils, se détourna et dit :

— Il faut pourtant lui répondre quelque chose.

Kozlovsky, d'un air résolu, regarda les rangs et dans ce regard il embrassa Rostov. « Peut-être moi ! » pensa Rostov.

— Lazarev ! appela le colonel en fronçant les sourcils. Le soldat Lazarev qui se trouvait le premier du rang s'avança bravement.

— Où vas-tu? Attends ici !... chuchotait-on à Lazarev qui ne savait où aller. Lazarev s'arrêta, regardant effaré le colonel, et son visage tremblait comme il arrive aux soldats appelés devant le front.

Napoléon tourna à peine la tête, fit un mouvement de sa petite main potelée, comme s'il voulait prendre quelque chose. Les personnes de sa suite devinèrent sur-le-champ de quoi il s'agissait, elle se remuèrent, chuchotèrent en se passant quelque chose, et le page, celui-même que Rostov avait vu hier chez Boris, courut en avant, s'inclina respectueusement sur la main tendue, et, sans la faire attendre, y remit la décoration au ruban rouge. Napoléon, sans regarder, serra les

doigts. La décoration était entre eux. Napoléon s'approcha de Lazarev qui roulait des yeux et continuait à regarder obstinément son empereur, et il se tourna vers l'empereur Alexandre, en montrant par là que ce qu'il faisait maintenant était fait pour son allié. La petite main blanche qui tenait la décoration touchait la boutonnière du soldat Lazarev. Napoléon semblait croire qu'il suffisait pour que ce soldat fût heureux pour toujours, pour qu'il fût récompensé et distingué de tous les autres hommes, que la main de Napoléon daignât toucher la poitrine de ce soldat. Napoléon appuya seulement la croix sur la poitrine de Lazarev et retirant sa main il s'adressa à Alexandre, comme s'il savait que la croix devait s'attacher à la poitrine de Lazarev. En effet, elle s'y attachait.

Des mains secourables russes et françaises saisissant vivement la croix l'attachaient à l'uniforme. Lazarev regardait sombrement ce petit homme aux mains blanches qui lui avait fait quelque chose et continuait, immobile, à présenter les armes, puis de nouveau il regardait dans les yeux d'Alexandre ; il semblait lui demander : « Faut-il que je reste toujours debout, ne va-t-on pas m'ordonner de m'éloigner ou de faire quelque autre chose ? » Mais on ne lui ordonna rien, et il resta longtemps immobile dans la même position.

TOLSTOÏ. *La Guerre et la Paix.*



COIGNET

L'ENTREVUE DE TILSITT

Enfin, le 19 juin, un envoyé de l'empereur de Russie passa le fleuve pour parlementer, il fut présenté au prince Murat, et aussitôt à Napoléon qui répondit de suite, car il donna l'ordre de nous tenir prêts en grande tenue pour le lendemain. Le lendemain, arrive un prince de Russie, et les ordres furent donnés partout de prendre les armes pour recevoir l'empereur de Russie devant toutes les troupes en grande tenue. On dit qu'on allait faire un radeau sur le fleuve et que les deux empereurs allaient se voir pour faire la paix. Dieu, quelle joie pour nous tous ! Tout le monde était fou.

Les officiers étaient parmi nous pour que rien ne manque à notre belle tenue : les queues bien faites et bien poudrées, les buffleteries bien blanches ; défense de s'éloigner. Lorsque tout fut prêt, nous eûmes l'ordre de prendre les armes à onze heures pour nous porter sur le fleuve. Là, nous attendait le plus beau spectacle que jamais homme verra sur le Niémen. Sur le milieu du fleuve se trouvait un radeau magnifique, garni de belles tentures très larges, et sur le côté à gauche, une tente. Sur les deux rives une belle barque richement décorée et montée par les marins de la garde. L'Empereur arrive à une heure et se place dans sa barque avec son état-major. Les empereurs partirent au même signal, ils avaient chacun les mêmes degrés à monter et le même trajet à parcourir, mais le nôtre arriva le premier sur le radeau.

On voit ces deux grands hommes s'embrasser comme deux frères revenant de l'exil. Ah ! quels cris de : « Vive l'Empereur ! » des deux côtés !

Cette entrevue fut longue, et ils se retirèrent chacun de leur côté... Le lendemain nous recommençâmes la même manœuvre, c'était pour recevoir le roi de Prusse ; heureusement que le grand Alexandre était là pour prendre sa défense, il avait l'air d'une victime. Dieu, qu'il était maigre, le vilain souverain ! mais, aussi, il avait une bien belle reine.

Cette entrevue entre les trois souverains fut courte, et il fut convenu que notre Empereur leur donnerait dans la ville le logement et la table, c'était glorieux après les avoir bien rossés, mais pas de rancunes ! La ville fut donc partagée par moitié, et le lendemain toute la garde sous les armes dans la belle rue de Tilsitt sur trois rangs de chaque côté. Notre Empereur fut au-devant de l'empereur de Russie au bord du fleuve avec des chevaux de selle pour faire monter l'empereur et les princes, mais le roi de Prusse n'y était pas ce jour-là. Quel beau coup d'œil que ces souverains, princes et maréchaux, avec le fier Murat qui ne cédait en rien en beauté à l'empereur de Russie, tous dans le plus beau costume ! L'empereur de Russie vint devant nous et dit au colonel Frédéric : « Vous avez une belle garde, colonel. — Et bonne, Sire », dit-il à l'Empereur qui répondit : « Je le sais. »

Le lendemain il les régala d'une belle revue de sa garde et du troisième corps commandé par le maréchal Davoust, dans une plaine à une lieue de Tilsitt. Ce fut un beau jour, la garde était brillante comme à Paris, et le corps du maréchal ne laissait rien à désirer (toute sa troupe en pantalons blancs). Après la revue de ces trois souverains, on nous fit défiler par

division ; on commença par le troisième corps, puis les grognards (c'était un rempart mouvant). L'empereur de Russie, le roi de Prusse et tous leurs généraux saluèrent la garde à chaque division qui passait.

Cahiers du capitaine Coignet.
Hachette, édit.



GŒTHE

GŒTHE ET NAPOLÉON

[*L'Empereur vient d'écraser la Prusse ; il a conclu avec le tzar Alexandre une entente qui lui permet d'entrevoir, sinon la paix, du moins la maîtrise sur l'Autriche. Son Empire s'étend sur la moitié de cette Europe dont il est l'arbitre ; il trouve encore le temps de s'intéresser à la poésie, de confondre un Gœthe par l'ouverture de son esprit, la rectitude de ses jugements littéraires ; dans ce domaine, comme dans tous les autres, il s'affirme supérieur.*]

Le 1er [octobre 1808], lever chez l'empereur Napoléon. Palais du gouverneur. Escalier. Vestibule et salle. Grand bruit. Local bien connu, personnel nouveau. Mélange. Vieilles et nouvelles connaissances. Le 2, je suis mandé pour 11 heures du matin chez l'Empereur. Un gros chambellan, M. Pole, me dit d'attendre. La foule s'éloigne. On me présente à Savary et à Talleyrand. Je suis appelé dans le cabinet de l'Empereur. Dans ce moment, Daru se fait annoncer. Il est intro-

duit aussitôt. Cela me fait hésiter. Je suis appelé une seconde fois. J'entre. L'Empereur est assis à une grande table ronde. Il déjeune. A sa droite, à quelque distance de la table, est Talleyrand, à sa gauche, Daru, avec qui il parle de contributions. L'Empereur me fait signe d'approcher. Je reste debout devant lui à une distance convenable. Après m'avoir considéré un moment, il me dit : « Vous êtes un homme. » Je m'incline. Il me dit : « Quel âge avez vous? — Soixante ans. — Vous êtes bien conservé. Vous avez écrit des tragédies? » Je réponds le plus nécessaire... L'Empereur... porta ensuite la conversation sur *Werther* qu'il devait avoir étudié à fond. Après plusieurs observations tout à fait justes, il me signala un certain endroit et me dit : « Pourquoi avez-vous fait cela ? ce n'est pas naturel... » Et il développa sa thèse longuement et avec une parfaite justesse.

L'Empereur... fit des réflexions d'un grand sens, en homme qui avait observé avec beaucoup d'attention, comme un juge criminel, la scène tragique, et qui avait profondément senti que le théâtre français s'était éloigné de la nature et de la vérité.

Il en vint aux pièces fatalistes et les désapprouva. Elles avaient appartenu à un temps de ténèbres. « Que nous veut-on aujourd'hui avec le destin? disait-il. Le destin, c'est la politique. »

Il se tourna de nouveau vers Daru et lui parla de contributions. Je reculai de quelques pas...

On annonce le maréchal Soult.

Entre un personnage de haute taille à l'abondante chevelure. L'Empereur le questionne d'un ton badin sur quelques événements désagréables de Pologne et j'ai le temps de jeter les yeux autour de moi dans la salle et de songer au passé...

L'Empereur se leva, il vint droit à moi, et par une sorte de manœuvre, il me sépara des autres manœuvres qui formaient la file où je me trouvais. Il tournait le dos à ces personnes et me parla en modérant sa voix. Il me demanda si j'étais marié, si j'avais des enfants, et d'autres choses relatives à ma personne...

Dans toute notre conversation, j'avais admiré chez lui la variété des formes approbatives, car il écoutait rarement en restant immobile, ou bien il faisait un signe de tête méditatif et disait : « Oui » ou « c'est bien » ou quelque chose de pareil ; ou, s'il avait énoncé quelque idée, il ajoutait le plus souvent : « Qu'en dit M. Gœt ? »

Je saisis l'occasion de demander par geste au chambellan si je pouvais me retirer, et, sur sa réponse affirmative, je pris congé aussitôt.

GŒTHE. *Annales de 1784 à 1822.*



WAGRAM

[*Profitant de l'affaiblissement produit par les pertes de nos armées en Espagne et de l'impopularité que nous vaut cette campagne, l'Angleterre suscite contre Napoléon la 5e coalition dans laquelle l'Autriche prend la principale part : n'ayant plus pour alliée que la lointaine Russie, l'Empereur se tourne contre l'archiduc Charles : à Abensberg, à Eckmühl, à Essling, il remporte sur les Autrichiens des succès incontestés mais chèrement acquis. Puis, débouchant de l'île Lobau, il les force à se replier sur les hauteurs de Wagram et, le 6 juillet 1809, leur inflige une défaite qui eût été un immense désastre s'il avait eu ses soldats d'Austerlitz. Mais, au milieu de ses succès, l'Empereur n'oublie jamais ses grognards.*]

G. D'ESPARBÈS

Un matin de 1809, l'Empereur se promenait, suivi de Berthier, qu'il venait de nommer prince de Wagram. Ils finissaient une conversation sur César.

— Puisque vous croyez, Sire, à la justice infaillible du proconsul, laissez-moi vous citer une anecdote. On raconte qu'un sous-officier d'alors, nommé Sextius, dizenier dans une cohorte de la cinquième légion, avait à se plaindre de César. Il paraît que ce soldat était au service depuis dix ans et qu'il avait fait maintes actions d'éclat dont jamais il n'avait été récompensé. Le peuple, par l'organe d'un avocat, porta les récla-

mations du soldat romain au Sénat rassemblé qui blâma César.

— Et que devint Sextius ?

— César le laissa dans l'ombre, lui maintint son grade, ne voulant pas se plier aux ordres du Sénat.

— Injustice, en vérité, dit l'Empereur pensif.

En marchant, ils venaient d'arriver près d'une troupe qui faisait la manœuvre. Apercevant l'Empereur, le colonel fit battre les tambours et ranger ses hommes en bataille.

Suivi du maréchal, Napoléon entra dans les rangs.

Immobilité émouvante. Au milieu de cette foule, l'Empereur avait l'air de marcher en pleine solitude, entre des uniformes plutôt qu'entre des rangées de soldats, le long de palissades humaines serrées, enfoncées en terre, inébranlables. De temps à autre, s'arrêtant, les mains derrière le dos, près d'une de ces têtes sans souffle, sans regard, sans pensée, il la contemplait.

Ensuite, lentement, il continuait sa promenade, s'arrêtait encore plus loin, une seconde, parfois une minute, devant un autre soldat. Puis, muet comme lui, César passait.

Il dévisageait surtout les anciens. Soucieux, il semblait chercher sur ces vieilles têtes une réclamation, une plainte ou un mot étouffés peut-être par la discipline.

Puis, craintivement presque, il allait aux figures imberbes, il observait les poitrines sans croix, les manches sans galons ; les conscrits qui n'avaient pas encore atteint à la gloire, qui ne lui avaient pas donné assez de temps, assez de sang : les jeunes, aussi hauts, aussi droits et fiers dans le rang que les vieux, mais plus rouges, empourprés d'une émotion d'âme qui

dilatait leurs yeux par-dessus ce petit empereur et y mettait, à défaut de regard, des lumières.

Déridé, cette fois, Napoléon s'éloignait enfin du régiment quand tout à coup, à droite de la compagnie de grenadiers du 1er bataillon, près du troisième rang, il s'arrêta devant le guide de droite, un sergent.

L'Empereur immobile, les mains toujours derrière son dos, regardait cet homme profondément.

Il savait par cœur tous les soldats de son armée. Mais, dans sa mémoire impériale, il ne retrouvait pas celui-là.

Pourtant, cette tête parlait et pensait. Si les cheveux étaient rudes, secs, sauvages, si des mousses de poils d'ours, poussés sur les mains et les oreilles, donnaient à cet homme un air de force brutale, ses joues creuses, d'un jaune gris, indiquaient aussi l'habitude de réflexions nobles et puissantes. Juxtaposées fortement, les lèvres étaient d'un chef, non d'un inférieur. Le menton était énergique, l'os maxillaire d'en bas énorme, et la raideur de la colonne vertébrale accusait un esprit hautain et inflexible.

L'Empereur se tourna du côté de Berthier :

— Ton soldat romain, Sextius..., lui dit-il tout bas.

Il hésitait à interroger, à entrer lui-même dans cette âme, violemment, comme il en avait l'habitude. Il tourna le dos et alla parler au colonel :

— Comment s'appelle ce sergent ? Suivez mon doigt, le guide...

— Noël, Sire.

— *Dites-moi* cet homme, brièvement. Quelles campagnes ?

— Depuis la Vendée, toutes : Armées du Rhin, de l'Italie, de l'Ouest. Il s'est battu à Mantoue, à Rivoli, à la Favorite, à Zurich. Absent à Maëstricht pour

cause de blessure. Mais aussitôt après il était à Ulm, puis à Austerlitz, Iéna, Eylau et Friedland. C'est un homme exemplaire, simple, un peu froid, mais estimé de ses camarades. A la garnison, il les instruit ; sur le champ de bataille, il les entraîne. Voilà dix ans qu'il est sous mes ordres ; je l'ai porté maintes fois pour la croix, les bureaux l'ont toujours oublié. Ce serait une grande joie pour moi que Votre Majesté, enfin...

— Assez ! interrompit l'Empereur ; faites-le venir.

Le vieil officier leva son épée :

— Sergent Noël !

L'homme se détacha de sa compagnie de grenadiers, traversa l'intervalle des bataillons d'un pas de parade, automatique, et s'arrêta devant l'Empereur, l'arme à la saignée.

— L'épaulette, dit Napoléon.

Nul éclat dans la voix de César ; l'air du bonhomme qui paye la journée de son travailleur, le soir venu.

Le colonel fit un signe.

Le tambour-major se tint prêt, la canne haute.

Un grand silence pesait sur les deux mille hommes. On eût dit un carré de morts, un régiment frappé debout et resté debout.

— Tambours, ouvrez le ban !

Les tambours grondèrent.

— Sergents, caporaux, grenadiers et tambours, vous reconnaîtrez désormais pour sous-lieutenant le sergent Noël, et vous lui obéirez en tout ce qui concerne le bien du service et l'exécution des règlements militaires.

— Tambours, fermez le ban !

Les tambours grondèrent.

Voûté sous sa capote, penché comme s'il méditait,

paraissant plus petit, avec sa petite taille, dans le vide laissé entre les deux bataillons, l'Empereur, presque insensiblement, releva la main...

A ce léger signe, qu'il devina, le colonel reprit, d'un bondissement de voix que l'enthousiasme secouait :

— Tambours, ouvrez le ban !

Les tambours grondèrent.

— Officiers, sous-officiers, caporaux, grenadiers et tambours, vous reconnaîtrez désormais pour lieutenant le sous-lieutenant Noël, et vous lui obéirez en tout ce qui concerne le bien du service et l'exécution des règlements militaires.

— Tambours, fermez le ban !

Les tambours grondèrent.

Dans l'effrayant silence, un silence qui faisait lui-même le silence, d'un geste aussi calme, la main de l'Empereur se releva. Rien ne se vit de la tempête qui saccageait l'âme du régiment, que la convulsion de l'épée dans la main du colonel et une pâleur, de plus en plus pâle, sur la bouche de l'homme immobile.

— Tambours, ouvrez le ban !

Les tambours grondèrent.

— Officiers, sous-officiers, caporaux, grenadiers et tambours, vous reconnaîtrez désormais pour capitaine le lieutenant Noël, et vous lui obéirez en tout ce qui concerne le bien du service et l'exécution des règlements militaires.

— Tambours, fermez le ban !

Les tambours grondèrent.

Alors, comme la main de l'Empereur ne bougeait plus, le vieux colonel, avec sa manche, essuya la sueur qui mouillait ses joues. C'en fut assez. Un pareil aveu d'émotion dégonfla les cœurs, pleins à éclater. Le colonel devina ses hommes et fit rompre les

rangs. Aussitôt deux mille rugissements s'arrachèrent des bataillons, et une avalanche de têtes rouges et hurlantes, enveloppa l'Empereur, toujours penché, toujours immobile, toujours méditatif...

Car il n'avait pas fait assez, il le sentait. Sa justice était incomplète.

Du même pas calme, il vint à l'homme effondré, honteux, assis sur le sac d'un camarade, son fusil entre ses jambes, le menton sur son coude, tête basse.

Cette fois non plus, Napoléon n'osa lui parler.

Mais détachant sa croix, se penchant, il l'épingla sur l'habit du capitaine, sans dire un mot.

Les yeux du capitaine ne se levèrent pas. Pourtant, lorsque l'Empereur retira ses mains, elles étaient chaudes de larmes.

Alors, seulement, César comprit qu'il avait payé la dette de César.

G. D'ESPARBÈS. *La Grogne.* (*La dette de César.*)
« *La Renaissance du Livre* ».



EDMOND ROSTAND

LE DUC

C'est Wagram, cette plaine !
(Il lui crie tout bas.)

Wagram !

FLAMBEAU, rouvrant des yeux vagues.

Wagram !...

LE DUC, d'une voix pressante,
essayant de ramener dans le passé cette âme qui vacille

Vois-tu Wagram ?... Reconnais-tu
La plaine, la colline et le clocher pointu ?

FLAMBEAU

Oui....

LE DUC

Sens-tu, sous ton corps, la terre qui tressaille !
C'est le champ de bataille ! Entends-tu la bataille ?

FLAMBEAU, dont les yeux se réveillent.

La bataille !...

LE DUC

Entends-tu ces confuses rumeurs ?

FLAMBEAU, se cramponnant à cette belle illusion.

Oui... oui... c'est à Wagram, n'est-ce pas, que je meurs ?

LE DUC

Vois-tu passer, traînant son cavalier par terre
Ce cheval schabraqué d'une peau de panthère ?

(Il se lève et, debout maintenant, il raconte à Flambeau couché dans l'herbe.)

Nous sommes à Wagram. L'instant est solennel.
Davoust s'est élancé pour tourner Neusiedel.
L'Empereur a levé sa petite lunette.
On vient de te blesser d'un coup de baïonnette.
Je t'ai transporté là sur ce talus, et j'ai...

FLAMBEAU

Est-ce que les chasseurs à cheval ont chargé ?

LE DUC, montrant du doigt de lointains brouillards.

Tout ce bleu qui du blanc des baudriers se raye,
Ce sont les tirailleurs, là-bas !

FLAMBEAU, avec un faible sourire.

Général Reille.

LE DUC, ayant l'air de suivre la bataille.

Mais l'Empereur devrait envoyer Oudinot !
Mais il laisse enfoncer sa gauche !

FLAMBEAU, clignant de l'œil.

Ah ! le finaud !

LE DUC

On se bat ! on se bat ! Macdonald se dépêche,
Et Masséna blessé passe dans sa calèche !

FLAMBEAU

Si l'archiduc s'étend sur sa droite, il se perd !

LE DUC, criant.

Tout va bien !

FLAMBEAU, vivement.

On se bat ?

LE DUC, avec une fièvre croissante.

Le prince d'Auersperg
Est pris par les lanciers polonais de la Garde !

FLAMBEAU, essayant de se soulever.

Et l'Empereur ? que fait l'Empereur ?

LE DUC

Il regarde !

FLAMBEAU, soulevé sur ses poignets.

L'archiduc se prend-il au piège du Petit ?

LE DUC

Tu vois, cette poussière, au loin, c'est Nansouty !

FLAMBEAU, avidement.

L'archiduc étend-il l'aile de son armée ?

LE DUC

Tu vois, c'est Lauriston, là-bas, cette fumée !

FLAMBEAU, haletant.

Et l'archiduc ?... que fait l'archiduc ?... le vois-tu ?

LE DUC

L'archiduc élargit son aile !

FLAMBEAU

Il est foutu !

(Il retombe.)

LE DUC, avec ivresse.

Cent canons au galop !

FLAMBEAU, se débattant sur le sol.

Je meurs !... J'étouffe !... A boire !
Et... que fait... l'Empereur ?

LE DUC

Un geste.

FLAMBEAU, fermant doucement les yeux.

La victoire.
(Silence).

LE DUC

Flambeau !...

(Silence. Puis le râle de Flambeau s'élève. Le duc regarde autour de lui avec effroi. Il se voit seul dans cette immense plaine avec ce mourant. Il frissonne, il recule un peu.)

Mais ce soldat couché là, maintenant,
Me fait peur! — Eh bien ! quoi ! ça n'a rien d'étonnant
Qu'un grenadier français dans cette herbe s'endorme,
— Et cette herbe connaît déjà cette uniforme !

(Il se penche sur Flambeau en lui criant :)

Oui, la victoire ! Au bout des fusils, les shakos !

FLAMBEAU, dans son râle.

A boire !

DES VOIX, dans le vent.

A boire !... A boire !...

LE DUC, tressaillant.

Oh ! Quels sont donc ces échos ?

UNE VOIX, très loin.

A boire !

LE DUC, esssuyant une sueur à son front.

Dieu !

FLAMBEAU, d'une voix rauque.

Je meurs.

UNE VOIX, se perdant.

Je meurs...

LE DUC

... sous le ciel pâle !...
— Ah ! je comprends... Le cri de cet homme qui meurt
Fut pour ce val qui sait tous les râles par cœur,
Comme le premier vers d'une chanson connue,
Et quand l'homme se tait, la plaine continue !

LA PLAINE, au loin.

Ah !... Ah !...

LE DUC

Ah ! je comprends !... plainte, râle, sanglot,
C'est Wagram, maintenant, qui se souvient tout haut !

LA PLAINE, longuement.

Ah !...

LE DUC, regardant Flambeau qui s'est raidi dans l'herbe.

Il ne bouge plus !...

(Avec terreur.)

Il faut que je m'en aille !
Il a vraiment trop l'air tué dans la bataille !...

(Sans le quitter des yeux, il s'éloigne, à reculons, en murmurant.)

Ce devrait être tout à fait comme cela !
— Cet habit bleu... ce sang...

(Et tout d'un coup il prend la fuite. Mais il s'arrête, comme si le soldat mort était encore devant lui.)

Un autre...

(Il veut s'enfuir d'un autre côté, mais il recule encore en criant.)

Un autre là !...

(Une troisième fois il est arrêté.)

Là...

(Il regarde autour de lui.)

Partout, s'allongeant, les mêmes formes bleues...
Il en meurt.

(Reculant toujours comme devant un flot qui monte, il s'est réfugié au sommet du tertre d'où il découvre toute la plaine.)

Il en meurt ainsi pendant des lieues !...

TOUTE LA PLAINE

Je meurs... Je meurs... Je meurs...

LE DUC

Ah ! nous nous figurions
Que la vague immobile et lourde des sillons
Ne laissait rien flotter ! Mais les plaines racontent,
Et la terre, ce soir, a des morts qui remontent !

LA TERRE, sourdement.

Ah...!

(Un murmure de voix indistinctes grossit, se rapproche dans les herbes mystérieusement agitées.)

LE DUC, grelottant la fièvre.

Et que disent-ils, dans cette ombre en rampant ?

UNE VOIX, dans les hautes herbes.

Mon front saigne !

UNE AUTRE

Ma jambe est morte !

UNE AUTRE

Mon bras pend !

UNE AUTRE, plus oppressée.

J'étouffe sous le tas !

LE DUC, avec horreur.

C'est le champ de bataille !
Je l'ai voulu, — c'est lui !

(Les voix montent et se précisent. On entend un grouillement sinistre; des plaintes, des râles, des imprécations.)

UNE VOIX

De l'eau sur mon entaille !

UNE AUTRE

Regarde, et dis-moi ce que j'ai de cassé !

UNE AUTRE

Ne me laissez donc pas crever dans le fossé.

LE DUC

Ah ! des buissons de bras se crispent sur la plaine !

(Il veut marcher.)

Tel je foule un gazon d'épaulettes de laine !

UN CRI, à droite.

A moi !

LE DUC, chancelant.

J'ai glissé sur un baudrier de cuir !...

(Il va vers la gauche, faisant à chaque instant le mouvement d'enjamber.)

UNE VOIX, à gauche.

Dragon ! tends-moi les mains !

UNE AUTRE, répondant froidement.

Je n'en ai plus.

LE DUC, éperdu.

Où fuir ?

UNE VOIX MOURANTE, tout près.

A boire !...

CRI AU LOIN

Les corbeaux !

LE DUC

Oh ! c'est épouvantable !
Oh ! les soldats de bois alignés sur ma table !

L'OMBRE, LE VENT, LES BROUSSAILLES

Oh !...

LE DUC, avec désespoir.

Spectres chamarrés de blessures, vos yeux
M'épouvantent ! — Du moins, vous êtes glorieux !
Vous portez de ces noms dont la patrie est fière !

(A l'un de ceux qu'il croit voir.)

Comment t'appelles-tu ?

UNE VOIX

Jean.

LE DUC, à un autre.

Toi ?

UNE VOIX

Paul.

LE DUC

Et toi ?

UNE VOIX

Pierre.

LE DUC, fiévreusement, à d'autres.

Et toi ?

UNE VOIX

Jean.

LE DUC

Et toi?

UNE VOIX

Paul.

LE DUC

Et toi, dont les pieds nus.
Saignent sans cesse ?

UNE VOIX

Pierre.

LE DUC, pleurant.

O noms, noms inconnus !
O pauvres noms obscurs des ouvriers de gloire !

UNE PLAINTE, derrière lui.

Soulève-moi avec mon sac !

UNE VOIX MOURANTE

A boire !

LE CHAMP DE BATAILLE, dans un râle fait de milliers de râles

Ah !.....

TUMULTE DE VOIX

Les chevaux m'ont piétiné sous leurs sabots !
— Je meurs ! — Je vais mourir ! — Au secours !

CRI AU LOIN

Les corbeaux !

UNE VOIX, râlante et gouailleuse.

Ah! bon Dieu de bon Dieu! mon compte, tu le règles!

CRIS AU LOIN

Les corbeaux !... Les corbeaux !...

LE DUC

Hélas ! où sont les aigles !

DIALOGUE DANS LE VENT

De l'eau! — Mais c'est du sang, le ruisseau ! — Donne-m'en ! J'ai soif !

CRIS DE TOUS LES CÔTÉS

J'ai mal! — Je meurs! — Aï!

UNE VIEILLE VOIX ENROUÉE

Sacrénom!

UNE JEUNE VOIX

Maman !

LE DUC, immobile, glacé,
deux filets de sang lui coulant des lèvres.

Ah !...

UN GÉMISSEMENT SUR LA ROUTE

Par pitié! Le coup de grâce, dans l'oreille !

LE DUC

Ah ! je comprends pourquoi la nuit je me réveille !...

UN RALE DANS L'HERBE

Mais ces chevau-légers sont d'ignobles tueurs !

LE DUC

Pourquoi d'horribles toux me mettent en sueurs !...

UN CRI DANS UN BUISSON

Oh ! ma jambe est trop lourde ! il faut qu'on me l'arrache !

LE DUC

Et je sais ce que c'est que le sang que je crache !

TOUTE LA PLAINE, hurlant de douleur.

Ah !... ah !...

(Dans les ombres blêmissantes qui précèdent l'aube, au grondement d'un orage lointain, sous des nuages bas et noirs qui courent, tout prend une forme effrayante ; des panaches ondulent dans les blés, les talus se hérissent de colbacks fantastiques, un grand coup de vent fait faire aux buissons des gestes inquiétants.)

Et tous ces bras ! tous ces bras que je vois !
Tous ces poignets sans mains, toutes ces mains sans [doigts !
Monstrueuse moisson qu'un large vent qui passe
Semble coucher vers moi pour me maudire !...

(Et défaillant, jetant en avant des mains suppliantes.)

Grâce !
Grâce, vieux cuirassier qui tends en gémissant
D'atroces gants crispins aux manchettes de sang !
Grâce, pauvre petit voltigeur de la Garde,
Qui lèves lentement cette face hagarde ?

— Ne me regardez pas avec ces yeux ! — Pourquoi
Rampez-vous, tout d'un coup, en silence, vers moi ?
Dieu ! vous voulez crier quelque chose, il me semble !...
Pourquoi reprenez-vous haleine tous ensemble !...
Pourquoi vous ouvrez-vous, bouches pleines d'horreur ?

(Et courbé par l'épouvante, voulant fuir, ne pas entendre...)

Quoi ? Qu'allez-vous crier ? Quoi ?

TOUTES LES VOIX

Vive l'Empereur !

LE DUC, tombant à genoux.

Ah ! oui ! c'est le pardon à cause de la gloire !

(Il dit doucement et tristement à la plaine :)

Merci.

(Et se relevant.)

Moi j'ai compris. Je suis expiatoire.
Tout n'était pas payé. Je complète le prix.
Oui, je devais venir dans ce champ. J'ai compris.
Il fallait qu'au-dessus de ces morts je devinsse
Cette longue blancheur, toujours, toujours plus mince,
Qui renonçant, priant, demandant à souffrir,
S'allonge pour se tendre, et mincit pour s'offrir !
Et lorsque entre le ciel et le champ de bataille,
Là, de toute mon âme et de toute ma taille,
Je me dresse, je sens que je monte, je sens
Qu'exhalant ses brouillards comme un énorme encens
Toute la plaine monte afin de mieux me tendre
Au grand ciel apaisé qui commence à descendre,
Et je sens qu'il est juste et providentiel.
Que le champ de bataille ainsi me tende au ciel,

Et m'offre, pour pouvoir, après cet Offertoire,
Porter plus purement son titre de victoire !

(Il se dresse en haut du tertre, tout petit dans l'immense plaine, et se détachant les bras en croix, sur le ciel.)

Prends-moi ! prends-moi, Wagram ! et rançon de jadis,
Fils qui s'offre en échange, hélas, de tant de fils,
Au-dessus de la brume effrayante où tu bouges,
Elève-moi, tout blanc, Wagram, dans tes mains rouges !
Il le faut, je le sais, je le sens, je le veux,
Puisqu'un souffle a passé ce soir dans mes cheveux,
Puisque par des frissons mon âme est avertie,
Et puisque mon costume est blanc comme une hostie !

(Il murmure comme si *quelqu'un* seulement devait l'entendre.)

Père ! à tant de malheur que peut-on reprocher ?
Chut !... J'ajoute tout bas Schœnbrunn à ton rocher !...

(Il reste un moment les yeux fermés, et dit :)

...C'est fait !...

(L'aube commence à poindre... Il reprend d'une voix forte :)

Mais à l'instant où l'aiglon se résigne
A la mort innocente et ployante d'un cygne,
Comme cloué dans l'ombre à quelque haut portail,
Il devient le sublime et doux épouvantail
Qui chasse les corbeaux et ramène les aigles !
Vous n'avez plus le droit de crier, champs de seigles !
Plus d'affreux rampements sous ces bas arbrisseaux :
J'ai nettoyé le vent et lavé les ruisseaux !
Il ne doit plus rester, plaine, dans tes rafales,
Que les bruits de la Gloire et les voix triomphales !

(Tout se dore. Le vent chante.)

Oui ! j'ai bien mérité d'entendre maintenant
Ce qui fut gémissant devenir clairouvant !

(De vagues trompettes sonnent. Une rumeur fière s'élève. Les Voix qui gémissaient tout à l'heure, lancent maintenant des appels, des ordres ardents.)

De voir ce qui traînait de triste au ras des chaumes
S'enlever tout d'un coup en galops de fantômes!...

(Des brumes qui s'envolent semblent galoper. On entend un bruit de chevauchée.)

LES VOIX, au loin.

En avant!

LE DUC

Maintenant le côté glorieux!
La poudre que la charge, en passant, jette aux yeux!...

LES VOIX

Chargez!

(D'invisibles tambours battent des charges.)

LE DUC

Les rires fous des grands hussards farouches!

LES VOIX, poussant des rires épiques.

Ha! Ha!

LE DUC

Et maintenant, ô Déesse aux cent bouches,
Victoire à qui je viens d'arracher tes bâillons,
Chante dans le lointain!...

LES VOIX, au loin, dans une *Marseillaise* de rêve.

... Formez vos bataillons!...

LE DUC

La Gloire!...

(Le soleil va paraître. Les nuages sont pleins de pourpres et d'éclairs. Le ciel a l'air d'une grande armée.)

Oh Dieu! me battre en ce flot qui miroite!...

LES VOIX

Feu! Colonne en demi-distance sur la droite!

LE DUC

... Me battre en ce tumulte auquel tu commandas,
O mon père!...

(Dans le bruit de bataille qui s'éloigne, on entend très loin, entre deux batteries de tambours, une voix métallique et hautaine.)

LA VOIX

Officiers... Sous-officiers... Soldats...

EDMOND ROSTAND. *L'Aiglon.*
Fasquelle, édit.



Mme DE BOIGNE

LA COUR DES TUILERIES

[*De temps à autre, au milieu de ses campagnes, l'Empereur rentre soudainement dans la capitale : on illumine les phares et les maisons, on chante un Te Deum à Notre-Dame, la voix des cloches se mêle au bruit des tambours et les Tuileries s'ouvrent pour des fêtes où accourt tout Paris.*]

J'ai souvent vu l'empereur Napoléon au spectacle et passer en voiture, mais seulement deux fois dans un appartement.

La ville de Paris donna un bal à l'occasion du mariage de la princesse de Bade. L'Empereur voulut le rendre, et des billets pour un bal aux Tuileries furent adressés à beaucoup de personnes non présentées. Nous fûmes quelques jeunes femmes à en recevoir, sans avoir assisté à celui de l'Hôtel de Ville. Conseil tenu, nous convînmes devoir nous y rendre.

On dansait dans la galerie de Diane et dans la salle des Maréchaux. Le public y était parqué suivant la couleur des billets; le mien me fixa dans la galerie de Diane. On ne circulait pas, la Cour se transporta successivement d'une pièce dans l'autre. L'Impératrice, les princesses, leurs dames, leurs chambellans, tout cela très paré, entra à la suite de l'Empereur et vint se placer sur une estrade préparée d'avance. Après avoir regardé danser une espèce de ballet, l'Empereur en descendit seul et fit la tournée de la salle, s'adressant exclusivement aux femmes. Il portait son costume impérial (auquel il a promptement renoncé) la veste, la culotte en satin blanc, les souliers blancs à rosettes d'or, un habit de velours rouge fait droit à la François Ier et brodé en or sur toutes les coutures, le glaive, éclatant de diamants par-dessus l'habit. Des ordres, des plaques aussi en diamants, et une toque avec des plumes tout autour relevées par une ganse en diamants. Ce costume pouvait être beau dessiné, mais pour lui, qui était petit, gros et emprunté dans ses mouvements, il était disgracieux. Peut-être y avait-il prévention, l'Empereur me parut affreux, il avait l'air du roi de carreau...

Après avoir fait sa tournée, l'Empereur se rapprocha de l'Impératrice et toute la troupe dorée s'en alla sans se mêler le moins du monde à la plèbe. A neuf heures du soir, tout était fini, les invités pouvaient res-

ter et danser, mais la Cour était retirée. Je suivis son exemple, singulièrement frappée des manières impériales. J'avais vu d'autres monarques, mais aucun traitant aussi cavalièrement le public.

Plusieurs années après, j'assistai comme bayeuse à un bal donné à l'occasion du baptême du roi de Rome. Je crois que c'est la dernière fête impériale. Elle avait lieu aux Tuileries, dans la salle du spectacle, la Cour y assistait seule ; les personnes non présentées obtenaient des billets pour les loges.

Nous y étions allées, une douzaine de femmes de l'opposition et nous étions forcées de convenir que le coup d'œil était magnifique. C'est la seule fois que j'aie vu une fête où les hommes fussent en habits à la française. Les uniformes étaient proscrits ; nos vieux militaires avaient l'air emprunté, mais les jeunes et surtout M. de Flahaut rivalisaient de bonne grâce avec Archambault de Périgord. Les femmes étaient élégamment et magnifiquement parées.

L'Empereur suivi de son cortège, traversa la salle en arrivant, pour se rendre à l'estrade qui occupait le fond. Il marchait le premier, et tellement vite, que tout le monde, sans excepter l'Impératrice était obligé de courir presque pour le suivre. Cela nuisait à la dignité et à la grâce, mais ce frou-frou, ce pas de course avaient quelque chose de conquérant qui lui seyait. Cela avait grande façon dans un autre genre.

Il paraissait bien le maître de toutes ces magnificences. Il n'était plus affublé de son costume impérial, un simple uniforme, que lui seul portait, au milieu des habits habillés, le rendait encore plus remarquable, et parlait plus à l'imagination que ne l'auraient pu faire toutes les broderies du monde. Il voulut être gracieux et obligeant, et ne parut infiniment mieux qu'à

l'autre bal. L'impératrice Marie-Louise était un beau brin de femme, assez fraîche, mais un peu trop rouge. Malgré sa parure et ses pierreries, elle avait l'air très commune et était dénuée de toute physionomie. On exécuta un quadrille dansé par les princesses et les dames de la Cour, dont plusieurs étaient de nos amies. Je vis là la princesse Borghèse qui me parut la plus ravissante beauté que j'eusse jamais envisagée ; à toutes ses perfections, elle joignait l'aspect aussi candide, l'air aussi virginal qu'on puisse le désirer à la jeune fille la plus pure. Si on en croit la chronique, personne n'en eut jamais moins le droit.

L'Empereur aimait assez que les femmes qu'il voulait attirer à sa Cour eussent occasion d'en voir les pompes. Il jetait des coups d'œil obligeants sur les loges, il resta longtemps sous la nôtre, évidemment avec intention. Au reste, il avait déjà trop de notre monde pour devoir se soucier beaucoup de ce qui restait en dehors.

M[me] de Boigne. *Récits.*
Plon, édit.



BAUSSET

LA JOURNÉE DE L'EMPEREUR AUX TUILERIES

[*Quand Napoléon, entre deux campagnes, vient passer quelque temps à Paris, il y mène une existence de travail rigoureusement réglée à travers le décorum et l'étiquette minutieuse de la cour.*]

Tous les matins à neuf heures, l'Empereur sortait de ses appartements, habillé comme il devait l'être toute la journée. Les officiers de service étaient les premiers admis ; Napoléon donnait ses ordres pour la journée. Immédiatement après, les *grandes entrées* étaient introduites. Elles se composaient des personnages du plus haut rang qui y avaient droit par leurs charges ou par une faveur spéciale. Les officiers de la maison impériale qui n'étaient point de service avaient également l'avantage d'y être admis. Napoléon s'adressait successivement à chaque personne et écoutait avec bienveillance ce qu'on désirait lui dire. Sa tournée finie, il saluait et chacun se retirait. Souvent quelques personnes, voulant l'entretenir en particulier, attendaient que tout le monde fût sorti et, se rapprochant de l'Empereur, restaient seules avec lui et en obtenaient le moment d'audience qui leur était nécessaire.

A neuf heures et demie, le déjeuner de Napoléon était servi. Le préfet du palais allait le prévenir, le

précédait dans le salon où il devait déjeuner et y assistait seul avec le maître d'hôtel qui remplissait tous les services de détail. Napoléon déjeunait sur un petit guéridon en bois d'acajou recouvert d'une serviette. Le préfet du palais se tenait, son chapeau sous le bras, debout auprès de cette petite table. Souvent, le déjeuner ne durait pas huit minutes ; quelquefois, il recevait pendant son repas des savants et des artistes de grand talent, avec lesquels il s'entretenait. Il passait ensuite dans son cabinet, où il donnait audience aux ministres et aux directeurs généraux qui arrivaient avec leurs portefeuilles. Ces différents travaux duraient jusqu'à six heures du soir et n'étaient jamais interrompus que les jours de conseil des ministres, ou de conseil d'Etat ; le dîner était régulièrement servi à six heures. Aux Tuileries et à Saint-Cloud, Leurs Majestés dînaient seuls, excepté le dimanche, où toute la famille impériale était admise à la table du souverain.

L'Empereur, l'Impératrice et Madame Mère étaient assis sur des fauteuils, et les autres rois, reines, princes, princesses, n'avaient que des chaises meublantes. Il n'y avait qu'un seul service, relevé par le dessert ; les mets les plus simples étaient ceux que Napoléon préférait. Il ne buvait que du chambertin et le buvait rarement pur. Le service était fait par les pages, secondés par les valets de chambre, les maîtres d'hôtel, les écuyers tranchants, et jamais par la livrée ; le dîner durait ordinairement quinze à vingt minutes.

Rentré dans le salon, un page présentait à l'Empereur un plateau de vermeil sur lequel étaient une tasse et un sucrier ; le chef d'office versait le café, l'Impératrice prenait la tasse de l'Empereur ; le page et le chef d'office se retiraient. Le préfet du palais

attendait que l'Impératrice eût versé le café dans la soucoupe et l'eût présenté à Napoléon puis il s'éloignait. Alors l'Empereur et l'Impératrice restaient seuls, jusqu'à l'heure du coucher, à moins qu'il n'y eût réception après le dîner.

BAUSSET. *Mémoires anecdotiques.*



MÉNEVAL

UNE ANECDOTE DE LA GUERRE D'ESPAGNE

[*L'aventure d'Espagne est le premier faux-pas où trébuche la fortune de Napoléon. L'Espagne est aux mains de Charles IV de Bourbon qui, pas plus que son fils Ferdinand, n'est à la hauteur de sa tâche. L'Empereur rêve dans la péninsule un royaume vassal. Il obtient en mai 1808, à Bayonne, l'abdication des souverains espagnols, et fait acclamer roi son frère Joseph. Reste le royaume à conquérir, car Madrid où Napoléon est venu en personne ne suffit pas. Le pays entier se soulève, appuyé par les Anglais. Nos troupes ont à subir la terrible « guerilla ».*

Malgré la valeur de nos armées, l'expédition d'Espagne n'aboutit à aucun résultat positif, et faisant voir que l'Empereur peut être tenu en échec, rend confiance à nos ennemis.]

Pendant la courte campagne que fit l'Empereur en Espagne, en 1808, il passa deux jours à Tordesillas, dans un bâtiment dépendant du monastère de

Sainte-Claire, qui était réservé pour l'habitation de l'évêque, lorsqu'il venait visiter le couvent.

... Voici ce que m'a raconté à ce sujet M. le comte d'Hédouville, frère du général, qui faisait les fonctions d'officier d'ordonnance de l'Empereur en Espagne et lui servait d'interprète.

L'Empereur étant à dîner, chargea cet officier de lui amener la Supérieure du couvent. Cette religieuse, née en Espagne, était entrée en religion à l'âge de six ans. Elle refusa d'abord de suivre M. d'Hédouville, alléguant qu'il ne lui était pas permis de violer sa clôture et de franchir les grilles du cloître. Elle se rendit à l'observation que l'ordre d'un souverain lui servait de dispense. Elle prit avec hésitation le bras de son conducteur. Arrivée à la grille, elle fut saisie d'un tremblement qui ne lui permit pas d'avancer. Il fallut que M. d'Hédouville la soutînt. Elle lui dit qu'il y avait plus de soixante ans qu'elle était entrée au couvent par cette grille et que depuis elle ne l'avait pas repassée. Introduite auprès de l'Empereur, son premier mouvement fut de s'agenouiller devant lui. Sur un signe qu'il fit, elle fut retenue par M. d'Hédouville. Ce qui frappait le plus la pauvre et simple religieuse, c'était la plaque et les décorations de l'Empereur, vers lesquelles elle ne pouvait s'empêcher d'étendre la main. M. d'Hédouville la retenait, en lui faisant remarquer l'indiscrétion de ce mouvement de curiosité. L'Empereur lui fit plusieurs questions. Il commença par lui demander si elle était l'abbesse du couvent. Elle répondit qu'elle n'y occupait que la seconde place, et ajouta : « Heureusement pour moi ! » L'Empereur voulant savoir pourquoi, elle dit qu'elle aimait mieux obéir que commander, que c'était plus méritoire, et que sa conscience était

plus en repos. L'Empereur ne put s'empêcher de sourire de l'ingénuité de cette réponse. Il lui demanda ensuite si Jeanne la Folle, mère de Charles-Quint, morte à Tordesillas, était enterrée dans le couvent. Elle resta un moment pensive, et finit par répondre qu'il y avait des reines et des princes enterrés dans des caveaux, mais qu'elle ignorait leurs noms. Interrogée si elle n'avait pas quelque connaissance de l'histoire d'Espagne, elle dit qu'elle ne connaissait que ses livres de liturgie, et les passages de la Bible, dont son confesseur lui permettait la lecture. L'Empereur lui trouvant l'œil vif, malgré son âge, voulut savoir si elle avait été jolie. Elle répondit naïvement qu'elle e croyait, mais qu'elle n'avait point eu de miroir et que personne ne le lui avait dit. La conversation se soutint pendant quelque temps sur ce ton ; et les réponses de la nonne annonçaient de l'esprit habituel. L'Empereur, satisfait de son innocence et de son ingénuité, dit qu'il voulait lui accorder une grâce et qu'elle pouvait demander ce qu'elle désirait. Avant de répondre, la religieuse voulut savoir si on lui accorderait tout ce qu'elle demanderait ; on lui dit que 'Empereur ne promettait pas en vain ; alors elle demanda la grâce du directeur du couvent qui avait été pris, marchant à la tête de bandes armées, un crucifix à la main. L'Empereur l'accorda, puisqu'il l'avait promis ; ajoutant que ce moine devait éviter de retomber dans la même faute, parce qu'il n'aurait plus e pouvoir de lui pardonner. La nonne promit qu'elle urait soin qu'il ne quittât pas le couvent, et répondit le lui. L'Empereur dit ensuite qu'il avait, à sa considération, accordé une grâce à quelqu'un qui était tranger à sa famille, mais que c'était pour elle personnellement qu'il voulait faire quelque chose. Comme

elle hésitait à répondre, il lui fit demander si elle avait des parents. Elle répondit qu'elle avait un frère dans les ordres. « Veut-elle que je le fasse évêque ? » dit l'Empereur. Elle se mit à genoux pour le remercier de cette faveur inespérée ; mais la bonne volonté de Napoléon ne put être remplie ; ce religieux était enfermé dans Saragosse. Avant que la prieuse rentrât dans son cloître, l'Empereur lui fit offrir du café. Elle ne le trouva pas bon : elle n'en avait jamais goûté et ne connaissait que le chocolat. La pauvre religieuse, après avoir remercié de nouveau l'Empereur à genoux de la bienveillance avec laquelle il l'avait accueillie, et lui avoir baisé la main, fut reconduite par M. d'Hédouville dans son cloître, émue et reconnaissante.

Baron de Méneval.

Souvenirs historiques sur l'empereur Napoléon.



Général LEJEUNE

NAPOLÉON FIANCÉ

[*Le mariage de Napoléon avec Joséphine est resté stérile et l'Empereur trouve, dans la prétendue nécessité de laisser des successeurs issus de son sang, les raisons suffisantes pour rompre les liens qui l'unissent à elle, depuis quatorze ans. Il croit alors enchaîner l'Autriche à sa fortune par un mariage et contracte une nouvelle union avec l'archiduchesse Marie-Louise (1er avril 1810).*]

... Le 8 mars, il y eut grande réunion à la cour pour la cérémonie de la demande en mariage. L'empereur [François Ier], entouré de tous ses hauts dignitaires, reçut l'ambassadeur extraordinaire qui lui adressa cette demande. Elle se terminait par ces mots: « Cette princesse, appelée sur un grand trône, y fera le bonheur d'un grand peuple et celui d'un grand homme. » L'empereur répondit des mots affectueux, et termina par ceux-ci: « J'accorde la main de ma fille à l'empereur des Français. »

L'impératrice arriva ensuite, amenant la jeune archiduchesse, à laquelle l'ambassadeur adressa des paroles gracieuses, en y ajoutant ces mots : « Des considérations politiques peuvent avoir influé sur la détermination des deux souverains ; mais c'est surtout de votre cœur, Madame, que l'empereur Napoléon veut vous obtenir. » L'archiduchesse répondit : « La volonté de mon père a été constamment la

mienne. Je consens, avec la permission de mon père, à mon union avec l'empereur Napoléon. »

... Nous arrivâmes à Compiègne, où l'Empereur attendait sa nouvelle épouse. L'Empereur m'emmena dans son cabinet.

Là, il perdit son air majestueux, et se livrant à la gaieté la plus vive, il me fit raconter toutes les fêtes de Vienne, de Munich, de Stuttgart. Il se fit apporter le portrait de l'Impératrice et me questionna sur toutes les parties de la ressemblance. Je lui montrai alors le profil que j'avais dessiné et, de suite, il s'écria : « Ah ! c'est bien la lèvre autrichienne des Habsbourg », dont il me montra les médailles ; puis, il me fit placer à côté de lui, et se penchant sur la table où était la lampe, il se prit à examiner ce portrait dont il paraissait être amoureux. Il me demanda si je le trouvais ressemblant, s'il n'était pas flatté ? « Et les yeux sont-ils comme cela ?... de quel bleu ?... le nez n'est-il pas plus petit ? » Il répéta : « C'est bien la lèvre autrichienne, n'est-ce pas ? » en avançant lui-même un peu les lèvres. « Plaît-elle au premier abord, son sourire est-il spirituel ? est-elle bien grande comme cela ? » en portant la main à sa hauteur ;... a-t-elle de cela ? et de cela ? dites, dites, dites tout... — Mais oui, Sire », etc., etc. Alors, après s'être frotté les mains, comme un homme heureux... « Comment étaient les fêtes de Vienne ? J'espère que celles que nous lui donnerons lui plairont davantage... Ce sera neuf pour elle. Nous avons de quoi la surprendre. Ah ! il n'y a que la France pour le bon goût... Et le roi de Wurtemberg a donc fait de belles choses ? Il est grand dans ses manières ; il fait le petit Louis XIV. Il se ruinera. Le mariage paraît donc leur faire grand plaisir en Allemagne ? » Sa Majesté était d'une humeur charmante

et se plaisait à me faire beaucoup d'autres questions, qui annonçaient son impatience de voir l'Impératrice...

Quelques jours après les vœux de l'Empereur furent comblés ;... il fit plusieurs lieues à cheval, sans escorte, pour aller au devant d'elle. D'aussi loin qu'il aperçut les voitures, il prit le galop et, sautant à la portière du carrosse, il se la fit ouvrir, et se précipita dans les bras de son épouse, ce qui causa à la princesse la singulière surprise d'être tendrement caressée, avant qu'on eût pu lui dire quel était le téméraire qui l'embrassait ainsi...

GÉNÉRAL LEJEUNE, *Souvenirs.*



PRINCE DE CLARY

MARIE-LOUISE, IMPÉRATRICE DES FRANÇAIS

[*Marie-Louise, cerveau d'oiseau, élevée dans le cadre étroit et familial de la cour de Vienne, n'est point faite pour sa tâche. Elle s'efforce de plaire à son redoutable époux, devant qui elle tremble; peut-être même l'aime-t-elle, mais quand les mauvais jours viendront, sa tendresse cèdera devant l'adversité.*]

Deux avril. — Avant-hier, il avait plu jusqu'à l'heure des illuminations de Saint-Cloud, aujourd'hui il pleut à verse et hier, le grand jour, il faisait le plus

beau temps du monde : le printemps tout à fait. Le soleil parut à l'instant où un coup de canon annonça le départ de Saint-Cloud. Jamais, ce qui est connu sous le nom de temps de l'Empereur ne fut aussi marqué. Tout Paris était en mouvement. A dix heures, assemblée du corps diplomatique chez le prince de Schwarzenberg, déjeuner très somptueux. Départ pour les Tuileries, foule, file, équipages, train, assez d'ordre cependant, et nous voilà dans la chapelle [1]. Coup d'œil magnifique. Imaginez une salle carrée, éclairée par en haut et servant ordinairement de salle d'exposition de tableaux ; deux rangs de galeries drapées, brodées, bordées, criblées d'abeilles ; dans ces galeries, de jolies femmes bien parées ; en bas, un espace, vide d'abord, que la cour vint remplir. C'était vraiment la chose la plus frappante qu'il fût possible de voir, mais sans rien de religieux, rien qui ressemblât en rien à une chapelle, à tel point qu'on se trouvait tout étonné lorsque, par hasard, il entrait en bas quelque cardinal ou évêque, de lui voir faire le signe de la croix. Les draperies, bleues et rouges, ne semblaient d'ailleurs pas de bon goût. L'autel et les chandeliers étaient en vermeil, ciselés par Odiot et superbes comme travail et comme goût : l'Empereur les destine à Saint-Denis. Mais au-dessus de cet autel où, en étendant la main, on aurait pu mettre ce que la peinture offre de plus beau, *La Transfiguration* par exemple, se trouvait du taffetas blanc parsemé d'étoiles d'or. Quelle différence entre ce clinquant et la pompe des Augustins, où seule la pyramide de papier doré placée sur l'autel a déplu !

Le cher oncle Fesch officiait.

1. Le salon carré du Louvre, transformé en chapelle pour la cérémonie.

La cérémonie et la musique furent aussi longues que belles ; les costumes magnifiques ; l'Impératrice fort en beauté et de très bonne contenance, son manteau d'un fier velours pourpre et d'une fière broderie, sa couronne en diamants et son collier les plus belles choses du monde et du meilleur goût.

. . . .

Pendant la messe, l'Empereur et l'Impératrice étaient assis au beau milieu de la chapelle, et lorsqu'ils allaient à l'autel, ce qui est arrivé trois ou quatre fois, le manteau de l'Impératrice était porté par les reines et les princesses [1]. Chacune de ces « portemanteau » avait une traîne de six aulnes portée par son chevalier d'honneur. Représentez-vous cette machine se mettant en mouvement. L'Empereur avait l'air d'une humeur de chien pendant tout le temps de la cérémonie. C'est que, le matin encore, il y avait eu des scènes incroyables dans l'intérieur. Reines et princesses, dit-on, avaient fait le diable pour ne pas porter le manteau : larmes, prières, évanouissements, refus absolu, on prétend qu'elles essayèrent en vain de tout cela. Le maître furieux les traita de Turc à Maure, et un bel et bon « je veux » termina l'affaire. Celle qui avait le plus fait la revèche était la dinde de Westphalie, qui est d'une fierté inouïe. Aussi, rien n'était plus comique que de voir la manière dont elles s'acquittaient de leur corvée : l'une faisait la moue, l'autre, son flacon sous le nez, menaçait de se trouver mal, la troisième laissait tomber le manteau et c'était bien pire car il fallait le ramasser. Les deux sœurs, dont l'une

1. C'est-à-dire les reines d'Espagne, de Hollande et de Westphalie, belles-sœurs de Napoléon, et ses sœurs, Elisa, grande-duchesse de Toscane, et Pauline mariée au général Bacciochi, princesse Borghèse.

est grosse [1] et l'autre d'une santé vraiment affreuse [2], avaient beau jeu. La seule qui fit bonne mine à mauvais jeu et y mit de la dignité, était la reine de Hollande, parce qu'elle a de l'esprit et du tact ; et puis « ma cousine Julie [3] » a aussi fort bien porté le manteau, mais elle est si souillon que je lui aurais conseillé de faire autrement. Enfin, je n'aurais pas donné ce spectacle pour beaucoup. On prétend que l'une des porteuses ayant laissé tomber sa part de traîne ou n'étant pas à son poste, l'Impératrice lui jeta un regard très impératif qui disait : « Eh bien ! » — Je ne l'ai pas vu.

. . . .

Il y avait dans les rues la plus grande tranquillité, le plus grand ordre, mais aussi pas l'ombre de joie ou d'enthousiasme. Même le matin, à l'entrée de l'Empereur et de l'Impératrice, il n'y avait eu que des acclamations de commande, avec beaucoup de lacunes de silence. Ce mariage semble aussi indifférent au peuple que celui du Grand Mogol, quoi qu'en disent les gazettes, mais il est vraiment curieux de voir tout ce qu'on nous fait croire à nous autres Parisiens. Le laquais de je ne sais plus qui, auquel on demandait comment il avait trouvé l'Impératrice, répondit tranquillement :

« Oh ! c'est une belle princesse, bien belle ! Et puis, c'était si touchant de la voir en voiture avec sa vieille gouvernante ! »

1. La princesse Elisa.

2. La princesse Pauline.

3. Julie Clary, femme de Joseph Bonaparte, frère de Napoléon Ier et roi d'Espagne. Les Clary français n'avaient aucune parenté avec les Clary autrichiens ; c'est donc en plaisantant que le prince de Clary appelle la reine d'Espagne « ma cousine Julie ».

Le teint jaune de l'Empereur, sa toque, ses plumes avaient induit en erreur le naïf laquais : et ceci n'est pas un conte, au moins !

PRINCE DE CLARY. *Trois mois à Paris.*



COIGNET

LE ROI DE ROME

[Au 26e coup de canon annonçant que le Roi de France vient de naître (20 mars 1811), Paris montre sa joie avec des transports de délire : il n'a de pensées et de regards que pour l'Empereur et pour cet héritier qui soutiendra la renommée de la dynastie et de l'Empire et l'étendra encore. Et, en le contemplant dans son berceau, Napoléon se reprend à croire à l'éternité de son Empire.]

Le Roi de Rome fut baptisé le 9 juin, on nous donna des fêtes et des feux d'artifices. Cet enfant chéri était toujours accompagné du gouverneur du palais, lorsqu'il sortait pour se promener avec sa belle nourrice et une dame qui le portait. Me trouvant un jour dans le château de Saint-Cloud, le maréchal Duroc qui m'accompagnait, me fit signe de m'approcher, et ce cher enfant tendait ses petites mains pour prendre mon plumet, je me penche et le voilà qui déchire mes plumes. Le maréchal me dit : « Laissez-le faire. » L'enfant éclatait de joie, mais le plumet fut sacrifié. Je de-

meurai un peu sot. Le maréchal me dit : « Donnez-le lui, je vous le ferai remplacer. » La dame d'honneur et la nourrice se firent une pinte de bon sang.

Le maréchal dit à la dame : « Donnez le prince à ce sergent, qu'il le porte sur ses bras ! » Dieux ! j'allonge les bras pour recevoir le précieux fardeau. Tout le monde vient autour de moi : « Eh bien ! me dit Duroc, est-il lourd ? — Oui, mon général — Allons, marchez avec, vous êtes assez fort pour le porter. »

Je fis un petit tour sur la terrasse ; l'enfant arrachait mes plumes et ne faisait pas attention à moi. Ses draperies tombaient très bas et j'avais peur de tomber, mais j'étais heureux de porter un tel enfant. Je le remis à la dame qui me remercia et le maréchal me dit : « Vous viendrez chez moi dans une heure. »

Je parais donc devant le maréchal qui me donne un bon pour aller choisir un beau plumet chez le fabricant : « Vous n'avez que celui-là ? » dit-il. — Oui, général. — Je vais vous faire un bon pour deux. — Je vous remercie, général. — Allez, mon brave, vous en aurez un pour les dimanches. »

Arrivé près de mes chefs, ils me dirent : « Mais vous n'avez plus de plumet. — C'est le roi de Rome qui me l'a pris. — C'est plaisant ce que vous dites là. — Voyez ce bon du maréchal Duroc. Au lieu d'un plumet, je vais en avoir deux, et j'ai porté le Roi de Rome sur mes bras près d'un quart d'heure ; il a déchiré mon plumet. — Mortel heureux, me dirent-ils, de pareils souvenirs ne s'oublient jamais. »

Les Cahiers du capitaine Coignet.
Hachette édit.



Mme DE BOIGNE

NAPOLÉON ET SON FILS

[*Ce fils, pour qui il caresse les plus beaux rêves, il veut la vie la plus éclatante, à qui il construit déjà des palais orgueilleux, ce fils est un petit bout d'homme, qui joue avec « Maman Quiou » et sait seul le moyen de dérider celui sur qui reposent les destinées du monde.*]

...Le jour où le vingt-sixième coup de canon annonça que l'Impératrice était accouchée d'un garçon, il y eut dans toute la ville un long cri de joie qui partit comme par un mouvement électrique. Tout le monde s'était mis aux fenêtres, ou sur les portes. Pour compter les vingt-cinq premiers, le silence était grand, le vingt-sixième amena une explosion. C'était le complément du bonheur de l'Empereur et on aime toujours ce qui est complet. Je ne voudrais pas répondre que les plus opposants n'aient pas ressenti à ce moment un peu d'émotion.

...L'Empereur aimait passionément [son fils] et dès que le petit roi put distinguer quelqu'un, il préféra son père à tout. Peut-être, l'amour paternel l'aurait porté à être plus avare du sang des autres.

J'ai entendu raconter à M. de Fontanes qu'un jour où il assistait au déjeuner de l'Empereur, le roi de Rome jouait autour de la table; son père le suivait des yeux avec une vive tendresse; l'enfant fit une chute, se blessa légèrement, il y eut grand émoi. Le

calme se rétablit, l'Empereur tomba dans une sombre rêverie, puis l'exprimant tout haut, sans s'adresser directement à personne : « J'ai vu, dit-il, le même boulet de canon en emporter vingt d'une file. »

Et il reprit avec M. de Fontanes l'affaire dont sa pensée venait d'être distraite par des pensées dont on suit facilement le cours.

Mme DE BOIGNE. *Récits.*
Plon, édit.



BALZAC

LE GÉNIE DE NAPOLÉON

[La diversité prodigieuse du génie napoléonien nous déconcerte encore. Combien un homme comme Balzac de qui le temps touchait à celui de l'épopée, qui avait connu bien des acteurs du grand drame, qui se plaisait à étudier les cas les plus curieux de la psychologie humaine, devait se plaire à sonder celle-ci !]

Qui pourra jamaïs expliquer, peindre ou comprendre Napoléon ? Un homme qu'on représente les bras croisés et qui a tout fait ! qui a été le plus beau pouvoir connu, le pouvoir le plus concentré, le plus mordant, le plus acide de tous les pouvoirs ; singulier génie qui a promené partout la civilisation armée sans la fixer nulle part ; un homme qui pouvait tout faire parce qu'il voulait tout ; prodigieux, plein même de vo-

lonté, domptant une maladie par une bataille et qui cependant devait mourir de maladie dans son lit, après avoir vécu au milieu des balles et des boulets ; un homme qui avait dans la tête un code et une épée, la parole et l'action ; esprit perspicace qui a tout deviné, excepté sa chute ; politique bizarre qui jouait les hommes à poignées par économie et qui respecta trois têtes, celle de Talleyrand, de Pozzo di Borgo et de Metternich, diplomates dont la mort eût sauvé l'empire français et qui lui paraissaient peser plus que des milliers de soldats, homme auquel, par un rare privilège, la nature avait laissé un cœur dans son corps de bronze, homme rieur et bon à minuit entre des femmes, et, le matin, maniant l'Europe comme une jeune fille qui s'amuserait à fouetter l'eau de son bain ! Hypocrite et généreux, aimant le clinquant et simple, sans goût et protégeant les arts ; malgré ces anthithèses grand en tout par instinct ou par organisation ; César à vingt-cinq ans, Cromwell à trente ; puis comme un épicier du Père La Chaise, bon père et bon époux. Enfin, il a improvisé des monuments, des empires, des rois, des codes, des vers, un roman et le tout avec plus de portée que de justesse. N'a-t-il pas voulu faire de l'Europe la France ? Et, après nous avoir fait peser sur la terre de manière à changer les lois de gravitation, il nous a laissés plus pauvres que le jour où il avait mis la main sur nous. Et lui,qui avait pris un empire avec son nom, perdit son nom aù bord de son empire, dans une mer de sang et de soldats. Homme qui, tout pensée et tout action, comprenait Desaix et Fouché !

BALZAC. *Autre Etude de femme.*

A. VANDAL

L'EMPEREUR

[*Napoléon est le maître de l'Europe. A Dresde, il a offert à Talma « un parterre de rois ». Tous les souverains d'Europe — ou presque — sont ses alliés ou ses créatures. Et cependant l'heure est proche où de ce puissant Empire, rien ne subsistera qu'un souvenir de gloire. La funeste campagne de Russie va commencer.*]

« Le soir, les souverains se retrouvaient pour le dîner qui avait lieu de fondation chez l'Empereur des Français. On se réunissait à l'avance dans ses appartements. Là, s'il faut en croire une tradition, dans sa manière d'opérer et de se faire annoncer, Napoléon affectait une simplicité grandiose qui l'isolait de toutes les puissances accourues à sa voix et l'élevait au-dessus d'elles. Ses invités étaient annoncés par leurs titres et qualités. C'étaient d'abord des Excellences et des Altesses sans nombre, Altesses de tout parage et de toute provenance, anciennes ou récentes, royales ou sérénissimes, puis les Majestés : Leurs Majestés le Roi et la Reine de Saxe, Leurs Majestés Impériales et Royales Apostoliques, Sa Majesté l'Impératrice des Français, Reine d'Italie. Lorsque toutes ces appellations sonores avaient retenti à travers les salons, l'auguste assemblée se trouvait au complet et le Maître pouvait venir. Alors, après un léger intervalle de temps, la porte s'ouvrait de nouveau à deux battants et l'huissier disait simplement : L'EMPEREUR ! A. VANDAL. *Napoléon et Alexandre.*

Plon, édit.

LE DÉCLIN :

LA RUSSIE

Général DE SÉGUR

LE PASSAGE DU NIÉMEN

[L'année 1811 ne s'est pas écoulée que Napoléon commence les préparatifs de la plus téméraire de ses entreprises, l'expédition de Russie, qui était destinée dans sa pensée, en étendant le blocus continental jusqu'à Saint-Pétersbourg, à précipiter la fin de l'Angleterre. Se lançant sur la route de Moscou que couvre le prince Bagration, il arrive le 24 juin 1812 à Kowno, aux bords du Niémen.]

Entre ces deux ailes, la grande armée marchait au Niémen en trois masses séparées. Le roi de Westphalie avec 80.000 hommes se dirigeait sur Grodno ; le vice-roi d'Italie, avec 75.000 hommes sur Pilony ; Napoléon, avec 220.000 hommes sur Nogaraïski, ferme située à trois lieues au-dessus de Kowno. Le 23 juin avant le jour, la colonne impériale atteignit le Niémen, mais sans le voir. La lisière de la grande forêt prussienne de Pilwisky et les collines qui bordent la pleine, cachaient cette grande armée prête à le franchir.

Napoléon, qu'une voiture avait transporté jusque-là, monta à cheval à deux heures du matin. Il reconnut le fleuve russe, sans se déguiser, comme on l'a

dit faussement, mais en se couvrant de la nuit pour franchir cette frontière, que cinq mois après, il ne put repasser qu'à la faveur d'une même obscurité. Comme il paraissait devant cette rive, son cheval s'abattit tout à coup et le précipita sur le sable. Une voix s'écria : « Ceci est d'un mauvais présage; un Romain reculerait ! » On ignore si ce fut lui ou quelqu'un de sa suite qui prononça ces mots.

Sa reconnaissance faite, il ordonna qu'à la chute du jour suivant, trois ponts furent jetés sur le fleuve près du village de Poniemen; puis il se retira dans son quartier, où il passa toute cette journée, tantôt dans sa tente, tantôt dans une maison polonaise, étendu sans force dans un air immobile, au milieu d'une chaleur lourde et cherchant en vain le repos.

Dès que la nuit fut revenue, il se rapprocha du fleuve. Ce furent quelques sapeurs, dans une nacelle, qui le traversèrent d'abord. Etonnés, ils abordent et descendent sans obstacle, sur la terre russe. Là, ils trouvent la paix ; c'est de leur côté qu'est la guerre : tout est calme sur cette terre étrangère qu'on leur a dépeinte si menaçante. Cependant, un simple officier de cosaks, commandant une patrouille, se présente bientôt à eux. Il est seul, il semble se croire en pleine paix et ignorer que l'Europe entière en armes est devant lui. Il demande à ces étrangers qui ils sont.

— Français, lui répondirent-ils. — Que voulez-vous, reprit cet officier, et pourquoi venez-vous en Russie ? » Un sapeur lui répliqua brusquement : « Vous faire la guerre ! prendre Vilna ! délivrer la Pologne ! » Et le cosak se retire ; il disparaît dans les bois, sur lesquels trois de nos soldats, emportés d'ardeur, et pour sonder la forêt, déchargent leurs armes.

Ainsi, le faible bruit de trois coups de feu, aux-

quels on ne répondit pas, nous apprit qu'une nouvelle campagne s'ouvrait et qu'une grande invasion était commencée.

Ce premier signal de guerre irrita violemment l'Empereur, soit prudence ou pressentiment. Trois cents voltigeurs passèrent aussitôt le fleuve, pour protéger l'établissement des ponts.

Alors sortirent des vallons et de la forêt toutes les colonnes françaises. Elles s'avancèrent silencieusement jusqu'au fleuve, à la faveur d'une profonde obscurité. Il fallait les toucher pour les reconnaître. On défendit les feux et jusqu'aux étincelles. On se reposa les armes à la main, comme en présence de l'ennemi. Les seigles verts et mouillés d'une abondante rosée, servaient de lit aux hommes et de nourriture aux chevaux.

La nuit, sa fraîcheur qui interrompait le sommeil, son obscurité qui allonge les heures et augmente les besoins, enfin, les dangers du lendemain, tout rendait grave cette position. Mais l'attente d'une grande journée soutenait. La proclamation de Napoléon venait d'être lue ; on s'en répétait à voix basse les passages les plus remarquables et le génie des conquêtes enflamait notre imagination.

Devant nous était la frontière russe. Déjà, à travers les ombres, nos regards avides cherchaient à envahir cette terre promise à notre gloire. Il nous semblait entendre les cris de joie des Lithuaniens à l'approche de leurs libérateurs. Nous nous figurions ce fleuve bordé de leurs mains suppliantes. Ici, tout nous manquait, là, tout nous serait prodigué ! Ils s'empresseraient de pourvoir à nos besoins : nous allions être entourés d'amour et de reconnaissance. Qu'importe une mauvaise nuit, le jour allait bientôt renaître et

avec lui, sa chaleur et toutes ses illusions! Le jour parut! il ne nous montra qu'un sable aride, désert et de mornes et sombres forêts. Nos yeux alors se tournèrent tristement sur nous-mêmes, et nous nous sentîmes ressaisis d'orgueil et d'espoir par le spectacle de notre armée réunie.

A trois cents pas du fleuve, sur la hauteur la plus élevée, on apercevait la tente de l'Empereur. Autour d'elle, toutes les collines, leurs pentes, les vallées étaient couvertes d'hommes et de chevanx. Dès que la terre eût présenté au soleil toutes ces masses mobiles, revêtues d'armes étincelantes, le signal fut donné, et aussitôt cette multitude commença à s'écouler en trois colonnes, vers les trois ponts. On les voyait serpenter en descendant la courte plaine qui les séparait du Niémen, s'en approcher, gagner les trois passages, s'allonger et se rétrécir pour les traverser et atteindre enfin ce sol étranger, qu'ils allaient dévaster et qu'ils devaient bientôt couvrir de leurs vastes débris.

L'ardeur était si grande que deux divisions d'avant-garde se disputant l'honneur de passer les premières, furent près d'en venir aux mains; on eut quelque peine à les calmer. Napoléon se hâta de poser le pied sur les terres russes. Il fit sans hésiter ce premier pas vers sa perte. Il se tint d'abord près du pont, encourageant les soldats de ses regards. Tous le saluèrent de leur cri accoutumé. Ils parurent plus animés que lui, soit qu'il se sentît peser sur le cœur une si grande agression, soit que son corps affaibli ne pût supporter le poids d'une chaleur excessive, ou que déjà, il fût étonné de ne rien trouver à vaincre.

L'impatience enfin le saisit. Tout à coup il s'enfonça à travers le pays, dans la forêt qui bordait le fleuve. Il courait de toute la vitesse de son cheval; dans son

empressement, il semblait qu'il voulût tout seul atteindre l'ennemi. Il fit plus d'une lieue dans cette direction, toujours dans la même solitude, après quoi il fallut bien revenir près des ponts, d'où il redescendit avec le fleuve et sa garde vers Kowno.

On croyait entendre gronder le canon. Nous écoutions en marchant de quel côté le combat s'engageait. Mais, à l'exception de quelques troupes de cosaks, ce jour-là comme les suivants, le ciel seul se montra notre ennemi. En effet, à peine l'Empereur avait-il passé le fleuve qu'un bruit sourd avait agité l'air. Bientôt, le jour s'obscurcit, le vent s'éleva et nous apporta les sinistres roulements du tonnerre. Ce ciel menaçant, cette terre sans abri nous attrista. Quelques-uns même, naguère enthousiastes, en furent effrayés comme d'un funeste présage. Ils crurent que ces nuées enflammées s'amoncelaient sur nos têtes et s'abaissaient sur cette terre pour nous en défendre l'entrée.

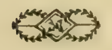
Il est vrai que cet orage fut grand comme l'entreprise. Pendant plusieurs heures, les lourds et noirs nuages s'épaissirent et pesèrent sur toute l'armée ; de la droite à la gauche et sur cinquante lieues d'espace, elle fut tout entière menacée de ses feux, et accablée de ses torrents : les routes et les champs furent inondés ; la chaleur insupportable de l'atmosphère fut changée subitement en un froid désagréable. Dix mille chevaux périrent dans la marche et surtout dans les bivacs qui suivirent. Une grande quantité d'équipages resta dans les sables ; beaucoup d'hommes succombèrent ensuite.

... Ce jour-là même, un malheur particulier vint se joindre à ce désastre général. Au delà de Kowno, Napoléon s'irrite contre la Vilia, dont les cosaks ont rompu le pont et qui s'oppose au passage d'Oudinot.

Il affecte de la mépriser, comme tout ce qui lui faisait obstacle et il ordonne à un escadron de Polonais de sa garde, de se jeter dans cette rivière. Ces hommes d'élite s'y précipitèrent sans hésiter.

D'abord, ils marchèrent en ordre, et quand le fond leur manqua, ils rédoublèrent d'efforts. Bientôt, ils atteignirent à la nage le milieu des flots. Mais ce fut là que le courant plus rapide les désunit. Alors, leurs chevaux s'effrayent, ils dérivent, et sont emportés par la violence des eaux. Ils ne nagent plus, ils flottent dispersés. Leurs cavaliers luttent et se débattent vainement, la force les abandonne ; enfin ils se résignent. Leur perte est certaine, mais c'est à leur patrie, c'est devant elle, c'est pour leur libérateur qu'ils se sont dévoués ; et près d'être engloutis, suspendant leurs efforts, ils tournent la tête vers Napoléon et s'écrient : *Vive l'Empereur !* On en remarqua trois surtout qui ayant encore la bouche hors de l'eau, répétèrent ce cri et périrent aussitôt. L'armée était saisie d'horreur et d'admiration.

SÉGUR. *La Campagne de Russie.*



TOLSTOÏ

AU SEUIL DE LA RUSSIE

[*La Russie mystérieuse, aux étendues insondables, s'ouvre devant nous. D'ennemi, point, ou en si petit nombre qu'on s'use contre lui, sans résultat. Cet état-major russe, dont, en deux campagnes déjà, Napoléon a déjoué les plans, prépare ce système du recul stratégique qui, en entraînant l'armée française, loin de ses bases, précipitera sa ruine. Cependant, l'Empereur est sûr de la victoire : il ne le cache point à l'envoyé d'Alexandre.*]

Le luxe et la magnificence déployés autour de l'Empereur des Français surprirent Balachow, bien qu'il fut habitué à la pompe des Cours.

Le comte de Turenne l'amena dans une grande salle de réception où étaient réunis une foule de généraux, de chambellans, de magnats polonais, dont il avait vu déjà la plupart faire leur cour à l'empereur de Russie ! Duroc vint lui dire qu'il serait reçu avant la promenade de Sa Majesté.

Quelques instants plus tard le chambellan de service, le saluant avec courtoisie, l'engagea à le suivre dans un petit salon contigu au cabinet où il avait reçu les derniers ordres de l'empereur Alexandre ; il y attendit quelques secondes ; des pas vifs et fermes se rapprochèrent de la porte, dont les deux battants s'ouvrirent à la fois... Napoléon était devant lui ! Prêt à monter à cheval, en uniforme gros-bleu, ouvert sur

un long gilet blanc qui dessinait la rotondité de son ventre, en bottes à l'écuyère et en culotte de peau de daim tendue sur les gros mollets de ses jambes courtes, il avait les cheveux ras, et une longue et unique mèche s'en détachait pour aller retomber jusqu'au milieu de son large front. Son cou blanc et gros tranchait nettement sur le collet noir de son uniforme, d'où s'échappait une forte odeur d'eau de Cologne. Sur sa figure encore jeune et pleine, se lisait l'expression digne et bienveillante d'un accueil impérial.

La tête rejetée en arrière, il marchait d'un pas rapide, marqué chaque fois par un soubresaut nerveux. Toute sa personne forte et écourtée, aux épaules larges et carrées, au ventre proéminent, à la poitrine bombée, au menton fortement accusé, avait cet air de maturité et de dignité affaissées, qui envahit les hommes de quarante ans dont la vie s'est écoulée au milieu de leurs aises ; son humeur semblait être excellente.

Il inclina vivement la tête en réponse au salut profond et respectueux de Balachow, avec lequel il se mit tout de suite à parler, en homme qui connaît le prix du temps, et qui ne daigne pas préparer ses discours, convaincu d'avance que ce qu'il dira sera toujours juste et bien dit :

« Bonjour, général, j'ai reçu la lettre dont vous avait chargé l'empereur Alexandre, et je suis charmé de vous voir ! »

Ses grands yeux le dévisagèrent un instant, et se portèrent aussitôt d'un autre côté, car Balachow par lui-même, ne l'intéressait guère ; tout son intérêt était concentré comme toujours, sur les pensées qui s'agitaient dans son esprit, et il n'accordait généralement au monde extérieur, dépendant, comme il le croyait

de sa seule volonté, qu'une très mince importance : « Je n'ai pas désiré et je ne désire pas la guerre, dit-il, mais on m'y a forcé. Je suis prêt, même à présent (et il appuya sur ce mot), à accepter toutes les explications que vous me donnerez... » Et il lui exposa en quelques paroles brèves et nettes, le mécontentement que lui causait la conduite du gouvernement russe... Napoléon huma une nouvelle prise de tabac, et frappa du pied sur le plancher. C'était un signal, car à l'instant les portes s'ouvrirent et un chambellan offrit à l'Empereur son chapeau et ses gants, en s'inclinant avec respect devant lui, tandis qu'un autre lui tendait son mouchoir de poche. Il n'eut pas l'air de les voir.

« Assurez en mon nom votre empereur, continua-t-il, que je lui suis dévoué comme par le passé ; je le connais et j'apprécie hautement ses grandes qualités. Je ne vous retiens plus, général ; vous recevrez ma réponse à l'empereur... » Et saisissant son chapeau, il marcha rapidement vers la sortie ; sa suite se précipita aussitôt sur l'escalier pour le précéder et l'attendre au bas du perron.

Tolstoï. *La guerre et la paix.*



Général DE SEGUR

DEVANT MOSCOU

[*Wilna, Ostrowo, Witebsk, Smolensk, Borodino, viennent d'être premières étapes de la campagne de Russie, les théâtres d'une lutte furieuse qui a laissé des champs de bataille à l'armée française victorieuse, mais ne lui a pas permis de détruire les troupes russes. Dix jours après la mêlée sanglante de la Moskowa, Napoléon arrive devant Moscou (14 septembre 1812).*]

Ce jour même (le 14 septembre), Napoléon, enfin persuadé que Kutusof ne s'était pas jeté sur son flanc droit rejoignit son avant-garde. Il monta à cheval à quelques lieues de Moscou. Il marchait lentement, avec précaution, faisant sonder devant lui les bois et les ravins, et gagner le sommet de toutes les hauteurs pour découvrir l'armée ennemie. On s'attendait à une bataille ; le terrain s'y prêtait, des ouvrages étaient ébauchés, mais tout avait été abandonné et l'on n'éprouvait pas la moindre résistance.

Enfin, une dernière hauteur reste à passer ; elle touche à Moscou qu'elle domine, c'est le *Mont du Salut*. Il s'appelle ainsi parce que de son sommet, à l'aspect de leur ville sainte, les habitants se découvrent et se prosternent. Nos éclaireurs l'eurent bientôt couronné. Il était deux heures ; le soleil faisait étinceler les mille couleurs de cette grande cité. A ce spectacle, frappés d'étonnement, ils s'arrêtent, ils crient : « Moscou ! Moscou ! » Chacun alors presse sa marche ; on accourt en désordre, et l'armée entière battant des

mains, répète avec transport : « Moscou ! Moscou ! » comme les marins crient : « Terre ! Terre ! » à la fin d'une longue et pénible navigation. A la vue de cette ville dorée, de ce nœud brillant de l'Asie et de l'Europe, de ce majestueux rendez-vous où s'unissaient le luxe, les usages et les arts des deux plus belles parties du monde, nous nous arrêtâmes, saisis d'une orgueilleuse contemplation. Quel jour de gloire était arrivé ! Comme il allait devenir le plus grand, le plus éclatant souvenir de notre vie entière ! Nous sentions qu'en ce moment toutes nos actions devaient fixer les yeux de l'univers surpris, et que chacun de nos moindres mouvements serait historique...

...Napoléon lui-même était accouru. Il s'arrêta transporté ; une exclamation de bonheur lui échappa. Depuis la grande bataille, les maréchaux mécontents s'étaient éloignés de lui ; mais à la vue de Moscou prisonnière, à la nouvelle de l'arrivée d'un parlementaire, frappés d'un si grand résultat, enivrés de tout l'enthousiasme de la gloire, ils oublièrent leurs griefs. On les vit tous se presser autour de l'Empereur, rendant hommage à sa fortune et déjà tentés d'attribuer à la prévoyance de son génie le peu de soin qu'il s'était donné le 7, pour compléter sa victoire. Mais chez Napoléon les premiers mouvements étaient courts. Il avait trop à penser pour se livrer longtemps à ses sensations. Son premier cri avait été : « La voilà donc enfin, cette ville fameuse ! » Et le second fut : « Il était temps ! »

Déjà ses yeux fixés sur cette capitale n'exprimaient plus que de l'impatience : en elle, il croyait voir tout l'empire russe. Ces murs renfermaient tout son espoir : la paix, les frais de la guerre, une gloire immortelle ; aussi ses avides regards s'attachaient-ils sur toutes

les issues. Quand donc ses portes s'ouvriront-elles ; quand on verra-t-il sortir cette députation qui lui soumettra ses richesses, sa population, son sénat et la principale noblesse russe ? Dès lors cette entreprise où il s'était si témérairement engagé, terminée heureusement et à force d'audace, sera le fruit d'une haute combinaison, son imprudence sera sa grandeur ; dès lors sa victoire de la Moskowa si incomplète, deviendra son plus beau fait d'armes. Ainsi, tout ce qui pourrait tourner à sa perte tournerait à sa gloire ; cette journée allait commencer à décider s'il était le plus grand homme du monde ou le plus téméraire ; enfin s'il s'était élevé un autel ou creusé un tombeau.

SÉGUR. *Campagne de Russie.*

SERGENT BOURGOGNE

L'HIVER

[*Les Russes ont consenti le plus cruel sacrifice : ils ont brûlé Moscou, leur ville sainte et ainsi nous ont amenés à la retraite. Un autre ennemi, plus terrible que la mitraille, s'abat sur les Français en marche vers la Bérésina. C'est le froid qui descend subitement jusqu'à 18 degrés. Cette retraite qui n'est qu'un long combat, devient affreusement rude par l'intempérie du climat et plus encore par le manque de vivres.*]

C'était le 25 novembre : il pouvait être sept heures du matin ; il ne faisait pas encore grand jour. J'étais dans mes réflexions, lorsque j'aperçus la tête de la co-

lonne. Je la fis remarquer à Picart. Les premiers que nous vîmes paraître étaient des généraux, dont quelques-uns étaient encore à cheval, mais la plus grande partie à pied, ainsi que beaucoup d'autres officiers supérieurs débris de l'Escadron et du Bataillon sacrés, que l'on avait formé le 22 et qui, au bout de trois jours, n'existaient, pour ainsi dire plus. Ceux qui étaient à pied se traînaient péniblement ayant, presque tous, les pieds gelés et enveloppés de chiffons ou de morceaux de peaux de moutons, et mourant de faim. L'on voyait, après, quelques débris de la cavalerie de la Garde. L'Empereur venait ensuite, à pied et un bâton à la main. Il était enveloppé d'une grande capote doublée de fourrure, ayant sur la tête un bonnet de velours couleur amarante, avec un tour de peau de renard noir. A sa droite, marchait, également à pied, le roi Murat, à sa gauche, le prince Eugène, vice-roi d'Italie, ensuite les maréchaux Berthier, prince de Neuchâtel, Ney, Mortier, Lefebvre, ainsi que d'autres maréchaux et généraux dont les corps étaient en partie anéantis.

A peine l'Empereur nous avait-il dépassés, qu'il monta à cheval, ainsi qu'une partie de ceux qui l'accompagnaient, les trois quarts des généraux n'avaient plus de chevaux. Tout cela était suivi de sept à huit cents officiers, sous-officiers, marchant en ordre et portant dans le plus grand silence, les aigles des régiments auquels ils avaient appartenus et qui les avaient tant de fois conduits à la victoire. C'étaient les débris de plus de soixante mille hommes. Venait ensuite la Garde Impériale à pied, marchant toujours en ordre. Les premiers étaient les chasseurs à pied. Mon pauvre Picart qui n'avait pas vu l'armée depuis un mois regardait tout cela sans rien dire, mais ses mouve-

ments convulsifs ne faisaient que trop voir ce qu'il éprouvait. Plusieurs fois, il frappa la crosse de son fusil contre la terre et de son poing sa poitrine et son front. Je voyais de grosses larmes couler sur ses joues et retomber sur ses moustaches où pendaient des glaçons. Alors se tournant de mon côté : « En vérité, mon pays, je ne sais pas si je dors ou si je veille. Je pleure d'avoir vu notre Empereur marcher à pied, un bâton à la main, lui si grand, lui qui nous fait si fiers ! » En disant ces mots Picart releva la tête et frappa sur son fusil. Il semblait vouloir par ce mouvement donner plus d'expression à ses paroles.

Il continua : « Avez-vous remarqué comme il nous a regardés ? » Effectivement, en passant, l'Empereur avait tourné la tête de notre côté. Il nous avait regardés comme il regardait toujours les soldats de sa Garde, lorsqu'il les rencontrait marchant isolément, et surtout dans ce moment de malheur, où il semblait, par son regard, vous inspirer de la confiance et du courage.

Mémoires du sergent Bourgogne.
Hachette, édit.



V. HUGO

L'EXPIATION

[*Moscou n'est plus qu'un squelette brûlé : les légions de la grande armée, mal vêtues, mal nourries, sous le vent du nord glacial et mortel, s'enlisent dans les neiges...*

Napoléon qui vient d'apprendre la conspiration de Mallet s'aperçoit qu'on n'a adoré en lui que le soldat heureux et il entrevoit le spectre menaçant de l'avenir.]

Il neigeait. On était vaincu par sa conquête.
Pour la première fois l'aigle baissait la tête.
Sombres jours ! l'Empereur revenait lentement,
Laissant derrière lui brûler Moscou fumant.
Il neigeait. L'âpre hiver fondait en avalanche.
Après la pleine blanche une autre plaine blanche.
On ne connaissait plus les chefs ni le drapeau.
Hier la grande armée et maintenant troupeau.
On ne distinguait plus les ailes ni le centre :
Il neigeait. Les blessés s'abritaient dans le ventre
Des chevaux morts ; au seuil des bivouacs désolés
On voyait des clairons à leur poste gelés
Restés debout, en selle et muets, blancs de givre,
Collant leur bouche en pierre aux trompettes de cuivre.
Boulets, mitraille, obus, mêlés aux flocons blancs,
Pleuvaient ; les grenadiers, surpris d'être tremblants,
Marchaient pensifs, la glace à leur moustache grise.
Il neigeait, il neigeait toujours ! La froide bise
Sifflait ; sur le verglas, dans des lieux inconnus,
On n'avait pas de pain et l'on allait pieds nus.
Ce n'était plus des cœurs vivants, des gens de guerre,
C'était un rêve errant dans la brume, un mystère,

Une procession d'ombres sur le ciel noir.
La solitude vaste, épouvantable à voir,
Partout apparaissait, muette vengeresse.
Le ciel faisait sans bruit avec la neige épaisse
Pour cette immense armée un immense linceul ;
Et chacun se sentant mourir, on était seul.
Sortira-t-on jamais de ce funeste empire?
Deux ennemis ! Le Czar, le Nord. Le Nord est pire.
On jetait les canons pour brûler les affûts.
Qui se couchait mourait. Groupe morne et confus,
Ils fuyaient ; le désert dévorait le cortège.
On pouvait, à des plis qui soulevaient la neige,
Voir que des régiments s'étaient endormis là.
O chutes d'Annibal ! Lendemains d'Attila !
Fuyards, blessés, mourants, caissons, brancards, civières.
On s'écrasait aux ponts pour passer les rivières.
On s'endormait dix mille, on se réveillait cent.
Ney, qui suivait naguère une armée, à présent
S'évadait, disputait sa montre à trois cosaques.
Toutes les nuits, qui vive ! alerte ! assauts ! attaques !
Ces fantômes prenaient leurs fusils, et sur eux
Ils voyaient se ruer, effrayants, ténébreux,
Avec des cris pareils aux voix des vautours chauves,
D'horribles escadrons, tourbillons d'hommes fauves.
Toute une armée ainsi dans la nuit se perdait.
L'Empereur était là, debout, qui regardait.
Il était comme un arbre en proie à la cognée.
Sur ce géant, grandeur jusqu'alors épargnée,
Le malheur, bûcheron sinistre, était monté ;
Et lui, chêne vivant, par la hache insulté,
Tressaillant sous le spectre aux lugubres revanches,
Il regardait tomber autour de lui ses branches.
Chefs, soldats, tous mouraient. Chacun avait son tour.
Tandis qu'environnant sa tente avec amour,
Voyant son ombre aller et venir sur la toile,
Ceux qui restaient croyant toujours à son étoile,
Accusaient le destin de lèse-majesté,

Lui se sentit soudain dans l'âme épouvanté.
Stupéfait du désastre et ne sachant que croire,
L'Empereur se tourna vers Dieu ; l'homme de gloire
Trembla ; Napoléon comprit qu'il expiait
Quelque chose peut-être, et, livide, inquiet,
Devant ses légions sur la neige semées :
« Est-ce le châtiment, dit-il, Dieu des armées ? »
Alors il s'entendit appeler par son nom,
Et quelqu'un qui parlait dans l'ombre lui dit : « Non ».

V. Hugo. *Les Châtiments.*



Baron FAIN

NAPOLÉON EN CAMPAGNE

[*Napoléon a créé la notion moderne de l'Etat-Major. Il a en Berthier le collaborateur le plus fidèle, le dépositaire constant de sa pensée dont il transmet l'expression à tous les exécutants. L'Empereur travaille aux armées d'une façon continue : il conçoit la bataille, en règle les phases par avance et n'a plus ensuite qu'à monter à cheval pour en voir le développement. Qu'un incident survienne, inattendu, qui vient à l'encontre de son plan : nul mieux que lui n'a su s'adapter aux circonstances imprévues, pour pouvoir réaliser sa formule de victoire : « Etre le plus fort, sur un point, à un moment donné. »*]

A l'armée, l'Empereur avait trois équipages différents : sa voiture de poste, sa calèche du service léger et ses brigades de chevaux de selle.

La voiture de poste était un coupé jaune très sim-

ple qui servait pour les traites de longue haleine. Napoléon pouvait s'y renfermer comme dans une berline ; il y trouvait, au besoin, un matelas pour dormir ; du papier, des plumes, de l'encre ; une petite bibliothèque de voyage et un nécessaire de toilette ; de nombreux tiroirs offraient toutes les ressources d'une maison roulante. Comme la caisse était assez lourde, on a prétendu qu'elle était doublée d'une lame de fer à l'épreuve de la balle. Quant l'Empereur quittait cette voiture pour marcher avec ses troupes, on la laissait à l'arrière-garde avec les fourgons de la *maison :* c'était ce qu'on appelait les *gros équipages.* Ce service, commandé par un écuyer, suivait à deux ou trois journées de distance, sous l'escorte d'un détachement de la gendarmerie d'élite de la garde.

La calèche, attelée par des relais de la maison, servait à l'Empereur pour se transporter d'un corps d'armée à un autre ou pour faire en quelques heures le chemin que la troupe mettait la journée à parcourir. Cette manière de s'avancer par bonds lui procurait, tout en suivant la marche, les intervalles de repos et de séjour dont il avait besoin pour l'expédition des affaires du cabinet et de l'état-major.

La calèche ou le coupé n'offraient que deux places. L'Empereur avait habituellement auprès de lui le prince de Neuchâtel, major général ; j'y ai vu quelquefois le roi de Naples, Murat, quand il était à l'armée ; en l'absence du prince de Neuchâtel, c'était le grand maréchal ou le grand écuyer qui prenait sa place.

Roustan, le Mameluk, continuait d'occuper son poste sur le siège de devant.

Quelques pas en avant de la calèche, couraient en éclaireurs deux chasseurs à cheval de la garde et deux officiers d'ordonnance.

Près de la portière droite était à cheval l'écuyer de service : dans les dernières campagnes, c'étaient plus habituellement les barons de Saluces, de Montaran ou de Mesgrigny. A la portière de gauche, se tenait le général de la garde qui commandait l'escorte. Ceux qu'on voyait le plus souvent faire ce service étaient les généraux Guyot et Lion, des chasseurs à cheval de la garde. Autour de la voiture et en arrière se pressait le groupe des aides de camp de l'Empereur, des officiers d'ordonnance et des pages.

... L'Empereur, ainsi entouré, n'avait qu'un signe à faire pour être à cheval à la tête de sa maison. On tenait toujours près de la calèche un cheval de main pour l'Empereur et un autre pour le prince de Neuchâtel.

Le page de service portait la lunette dans un étui suspendu en bandoulière. Près de l'aide de camp de service était le chasseur du portefeuille; c'était un chasseur de l'escorte portant en bandoulière sur le dos un sac de cuir contenant la carte, l'écritoire et le compas dont l'aide de camp de service devait toujours être muni. « La carte ! » L'Empereur demandait ainsi tout court la carte du pays où il se trouvait.

Venait ensuite le piquet d'escorte qui se composait d'environ vingt-quatre chasseurs de la garde. Une seconde calèche suivait quelquefois celle de l'Empereur pour le grand maréchal, le grand écuyer et l'aide de camp de service... Les chevaux que l'Empereur montait d'habitude étaient de l'espèce arabe, petits de taille, poil gris blanc, dociles, doux au galop et trottant l'amble.

La maison où le maréchal des logis marquait le *quartier* de l'Empereur s'appelait imperturbablement le *Palais*. C'était presque toujours une chaumière. Nulle

délicatesse dans le choix des logements. La nourriture était la même pour lui que pour les autres et, partout où il s'arrêtait, les objets de consommation étaient payés comptant.

Quand on pouvait donner trois pièces à l'Empereur, c'était assez. L'appartement se composait alors d'un salon de service, d'un cabinet de travail et d'une chambre à coucher. Le logement de l'Empereur fait, s'il en restait d'autres dans la maison, c'était pour le prince de Neuchâtel; ensuite pour le grand maréchal et le grand écuyer; on trouvait toujours bien quelques coins pour loger les secrétaires et avec eux le chirurgien ordinaire Yvan. Suivant la disposition du local, on prenait quelques aises ou l'on s'entassait les uns sur les autres.

Quand il n'y avait pas de cabinet, le secrétaire s'établissait dans la chambre à coucher.

L'aide de camp de service, l'écuyer, deux officiers d'ordonnance, l'aide de camp du général aide de camp et deux pages couchaient dans la pièce qui précédait le cabinet ou la chambre à coucher : je veux dire qu'ils dormaient tout habillés sur la paille, sur les chaises, sur les coussins des voitures ou sur les matelas que le logement pouvait fournir.

Quand cette troisième pièce manquait, on s'établissait sur l'escalier ou dans le vestibule ; la livrée reculait d'autant et allait se blottir sous les hangars de la cour...

Maintenant, si l'on se figure tout ce monde dans un simple village, on va s'imaginer le chaos et l'on se trompera. Certes, dans une foule pareille, le bourdonnement était grand et des désordres partiels inévitables ; mais la présence du maître, la ponctualité et la réserve avec laquelle devant lui chacun se tenait

à sa place, l'habitude d'une situation qui se retrouvait tous les jours et l'union de chaque service en famille suppléaient admirablement ici à tout ce que l'ordre ne pouvait pas faire dans un tel encombrement.

On se pelotonnait par instinct, chacun autour de son chef et l'on se trouvait tous casés la nuit sous les divers abris du village, comme les troupeaux de divers bergers la veille d'un grand jour de foire. Dans la belle saison la meilleure place était indubitablement au bivouac auprès des soldats qui se baraquaient dans les vergers du dehors... Au surplus, nous venons de nous arrêter dans un pauvre village, mais tous les séjours ne se ressemblaient pas ; après les villages venaient les petites villes ; ensuite les grandes villes et les capitales avaient aussi leur tour !...

En mer, l'équipage qui n'a d'autre chambre à coucher que le pont du navire, est bientôt debout quand le sifflet du pilote se fait entendre. Pour nous, que le quartier impérial fût une ville ou un village, nous n'en étions pas moins comme l'équipage endormi sur le pont, et quand, dans le silence de la nuit, l'Empereur, arrivant au dernier mot de la dictée, disait du fond de son cabinet : *à cheval !* on était bientôt prêt... A cheval ! à cheval ! les mots avaient l'effet de la machine électrique ; un écho de voix humaine les répétait jusqu'au dernier logis, et l'Empereur toujours à cheval le premier avait fait à peine quelques pas que déjà personne ne manquait plus à sa suite !

Tout semblait se faire instantanément et comme à l'improviste ; mais tout se réglait par une pendule qui ne marquait l'heure que pour Napoléon. L'arrivée des rapports d'avant-garde, des officiers, des estafettes et des courriers était le véritable régulateur d'après le-

quel on distribuait son temps. Les moments de repos inattendus, les départs inopinés ; ces retards ou ces avances dans les heures fixées ; ces brusques changements dans la route à suivre ou dans les séjours projetés, qui faisaient l'étonnement et presque le murmure des subalternes n'avaient jamais d'autres causes ; mais souvent, l'Empereur ne les révélait pas même au prince de Neuchâtel. Il trouvait ailleurs que la fatigue de cette apparente versatilité se compensait par deux grands avantages : celui de maintenir constamment tout son monde en haleine et de semer pour les plus malins de prudentes incertitudes sur le vrai but qu'ils poursuivaient.

L'Empereur montait à cheval très hardiment et en casse-cou ; il laissait son dos se voûter sur la selle, tenant négligemment les rênes de la main droite, tandis que le bras gauche allait pendant, et toute l'habitude du corps se balançant à l'allure du cheval.

Il s'abandonnait ainsi sans réserve à l'adresse de sa monture qui, au surplus, était accoutumée à suivre les deux chasseurs et les deux officiers d'ordonnance dont on était toujours précédé.

Tantôt l'Empereur laissait aller son cheval au pas ou au trot, se contentant d'être porté dans ses réflexions ; tantôt le mettant au galop, il ne craignait pas de s'engager dans des sentiers difficiles, dans des bas-fonds marécageux ou sur la pente des rochers et des ravins.

Le Mameluk devenait alors valet de chambre à cheval ; on le voyait suivant de près son maître, ayant toujours en croupe un petit porte-manteau garni des effets de rechange qui pouvaient être les plus nécessaires et tenant en réserve la fameuse redingote grise

que l'Empereur passait par-dessus l'habit dans les mauvais temps.

Une dépêche qui atteignait l'Empereur en chemin, le mettait souvent dans le cas de s'arrêter pour donner de suite réponse ou donner un ordre qui devenait pressé. Il s'établissait alors sur le revers d'un fossé ; c'était au grand écuyer (Caulaincourt) qu'il dictait de préférence, quand il se trouvait là, ou bien à l'aide de camp de service. Dans les dernières campagnes, les officiers d'ordonnance... ont eu souvent cet office à remplir. On avait grand soin, à l'arrivée ou au retour, de rapporter au cabinet la minute de la dictée et les papiers de la route.

Quand l'Empereur faisait halte pour attendre quelque renseignement ou laisser son monde reprendre haleine, il n'était pas rare qu'il pensât lui-même à la cantine. On faisait approcher le mulet ; la nappe de cuir qui recouvrait les paniers était étendue à terre ; on plaçait dessus les provisions et Napoléon, assis au pied de l'arbre voisin, ayant le prince de Neuchâtel à ses côtés, voyait le cercle de la famille militaire se former autour de lui. Toutes les figures étaient gaies ; car chacun, depuis le page jusqu'au grand officier, trouvait là ce qui lui était nécessaire.

Dans des temps froids ou brumeux, quand l'Empereur s'arrêtait en plein air, les chasseurs de l'escorte lui dressaient aussitôt un grand feu auprès duquel il venait se placer ; l'aide de camp de service se tenait à quelques pas pour recevoir ses ordres et appeler les personnes que l'Empereur demandait, sa suite se tenait à distance. Un second feu ne tardait pas à s'allumer pour les grands officiers, un troisième pour les petits, un quatrième pour les serviteurs, etc... Ces feux donnaient le signal du ralliement. *Le bivouac*

de l'Empereur est là. On s'arrêtait autour, et si le soldat passait son chemin, ce n'était pas du moins sans jeter un regard de bonne amitié sur la *redingote grise.*

Avant d'avoir adopté ce surtout gris, l'Empereur se couvrait dans les froids du bivouac d'un manteau bleu clair dont le collet avait une légère broderie d'or à moitié effacée. C'était un ancien meuble du général en chef de l'armée d'Italie : Napoléon l'a toujours gardé et maintenant le vieux manteau lui rend le dernier service. Napoléon dort dedans à Sainte-Hélène...

Sur le champ de bataille, on dressait les tentes de l'Empereur au milieu du carré de la garde impériale... Il y avait trois tentes principales pour le quartier impérial : celle de l'Empereur, celle des officiers de la maison et celle du major général. Les tentes étaient d'une toile de coutil rayé blanc et bleu, bordée d'une frange de laine rouge. Le logement personnel de l'Empereur employait deux toiles formant deux pièces qui donnaient l'une dans l'autre.

La première pièce était le *cabinet ;* elle était meublée d'une petite table à écrire, d'un fauteuil de maroquin rouge pour l'Empereur et de deux tabourets pour le secrétaire et l'aide de camp de service ; la table et les sièges étaient tous pliants. La seconde pièce servait de chambre à coucher : on y dressait le petit lit de fer à fond sanglé ; des rideaux de soie d'un gros vert l'enveloppaient comme une grande barcelonnette. Le tapis de pied de la calèche servait de descente de lit, et le nécessaire de voyage complétait l'ameublement.

L'enveloppe de l'édifice était double, je veux dire que la tente se composait d'une toile extérieure qui se tendait sur des piquets et d'une seconde en dessous

qui formait la cloison intérieure. L'intervalle entre ces deux toiles devenait une espèce de corridor de service et de magasin où se tenaient habituellement le valet de chambre et le mameluk, et où l'on retirait pendant le jour les porte-manteaux, les matelas et les enveloppes de l'équipage des tentes.

La nuit, quand l'Empereur s'était jeté sur son lit, on entrait deux coussins dans la première pièce ; l'aide de camp et le secrétaire appelaient cela leur lit.

Les toiles, les petits meubles, le lit de fer, les matelas, tout se repliait, s'enveloppait dans des rouleaux de cuir et, porté à dos de mulet, suivait les mouvements du premier service. Il y avait un équipage semblable au second service et, je crois, un troisième en réserve avec les gros bagages. Il y avait un mulet à part pour le transport du lit.

La membrure du petit lit de fer était d'environ six pieds de long sur trois de large et quatre de haut ; elle se composait de baguettes d'acier très légeres qui s'ajustaient l'une sur l'autre avec une grande précision et qu'on démontait avec beaucoup de facilité. On les glissait dans deux fourreaux de cuir qui s'allongeaient de chaque côté du mulet et sur le bât, on plaçait les deux matelas et les rideaux bien roulés dans un sac de cuir. Tel était l'équipage du *mulet de lit*.

Les valets de pied de la Maison faisaient le service de la tente avec une grande dextérité ; ils la dressaient en moins d'une demi-heure, quoique ce fût presque toujours à la nuit close ; car l'Empereur indiquait souvent très tard le lieu où il se décidait à camper. On ne déblayait pas alors le terrain comme on eût pu le faire en plein jour ; j'ai eu plus d'une occasion de m'en apercevoir et je n'oublierai jamais celle-ci. C'était le soir d'une grande bataille ; la tente s'était longtemps

fait attendre ; elle était à peine dressée que je m'étais déjà glissé sous les toiles et dans l'accablement du sommeil qui me poursuivait, j'avais cru m'endormir sur quelque porte-manteau d'équipage : qu'on juge de mon réveil ! L'oreiller de la nuit n'était qu'un mort frais de la veille ! *Horresco referens !* J'en frémis encore en le racontant.

Baron FAIN. *Souvenirs.*



MÉNEVAL

NAPOLÉON AU TRAVAIL

[Il travaille à l'armée ; il travaille aux Tuileries, il travaille en voyage, il travaille partout — et avec une méthode qui ne se dément point, malgré les brusques sautes d'humeur. Doué d'une énergie physique inlassable, il exige de ses collaborateurs une assiduité, un zèle de tous les instants.]

Napoléon ne dictait qu'en marchant. Il commençait quelquefois étant assis : mais à la première phrase, il se levait. Il se mettait à marcher dans la pièce où il se trouvait et la parcourait dans sa longueur. Cette promenade durait pendant tout le temps de sa dictée. A mesure qu'il entrait dans son sujet, il éprouvait une espèce de tic qui consistait dans un mouvement du bras droit qu'il tordait, en tirant avec la main le parement de la manche de son habit. Du reste, son débit

n'était pas précipité par ce mouvement ; sa marche était également lente et mesurée.

Les expressions se présentaient sans effort pour rendre sa pensée. Si elles étaient quelquefois incorrectes, ces incorrections mêmes ajoutaient à leur énergie et peignaient toujours merveilleusement à l'esprit ce qu'il voulait dire. Ces imperfections n'étaient cependant pas inhérentes à sa manière d'écrire ; elles échappaient plutôt à la chaleur de l'improvisation. Elles étaient rares et ne subsistaient que quand la nécessité d'expédier sur-le-champ la dépêche, ne permettait pas de les faire disparaître dans la copie. Dans ses discours au Sénat ou au corps législatif, dans ses proclamations, dans ses lettres aux souverains, dans les notes diplomatiques qu'il chargeait ses ambassadeurs de présenter, le style était soigné et approprié au sujet.

Napoléon écrivait rarement lui-même. Ecrire était pour lui une fatigue ; sa main ne pouvait suivre la rapidité de sa conception. Il ne prenait la plume que quand, par hasard, il se trouvait seul et qu'il avait besoin de confier au papier le premier jet d'une idée ; mais après quelques lignes, il s'arrêtait et jetait la plume. Il sortait alors pour faire appeler son secrétaire ordinaire, ou à son défaut le second secrétaire, ou le secrétaire d'Etat, ou le général Duroc, quelquefois l'aide de camp de service, selon la spécialité du travail dont il s'occupait. Il accueillait le premier qui se rendait à son appel, sans humeur, mais plutôt avec une satisfaction visible d'être tiré d'embarras.

Son écriture était un assemblage de caractères sans liaison et indéchiffrable. La moitié des lettres manquait aux mots. Il ne pouvait se relire ou il ne voulait pas en prendre la peine. Si une explication lui

était demandée, il reprenait son brouillon qu'il déchirait ou jetait au feu, et dictait sur nouveaux frais ; c'étaient les mêmes idées, mais avec des expressions et une rédaction différentes.

L'orthographe de son écriture était incorrecte, quoiqu'il sût bien en reprendre les fautes dans l'écriture des autres. C'était une négligence passée en habitude : il ne voulait pas que l'attention qu'il aurait donnée à l'orthographe, pût brouiller ou rompre le fil de ses idées. Dans les chiffres, dont l'exactitude est absolue et positive, Napoléon commettait aussi des erreurs. Il aurait pu résoudre les problèmes de mathématiques les plus compliqués, et il a fait rarement une addition juste. Il est vrai de dire que ces erreurs n'étaient pas toujours commises sans dessein. Par exemple, dans le calcul du nombre d'hommes qui devaient composer ses bataillons, ses régiments ou ses divisions, il enflait toujours le résumé total. On ne peut pas croire qu'il voulût se faire illusion à lui-même ; mais il jugeait souvent nécessaire de donner le change sur la force de ses corps. Quelques représentations qu'on lui fît, il repoussait l'évidence et persistait opiniâtrement dans son erreur volontaire de calcul. Son écriture était illisible, et il détestait les écritures difficiles à lire. Ses billets ou le peu de lignes qu'il lui arrivait d'écrire, et qui n'exigeaient pas de contention d'esprit, étaient en général exempts de fautes d'orthographe, excepté dans certains mots où ces fautes se représentaient invariablement. Il écrivait par exemple cabinet, Caffarelli, *gabinet*, *Gaffarelli*, afin que, *enfin que*, infanterie, *enfanterie*. Les premiers mots sont évidemment des réminiscences de sa langue maternelle, les seules qui lui soient restées de sa première enfance ; les autres, *enfin que*, *enfanterie*, n'ont pas d'analogie

avec la langue italienne. Il parlait mal cette langue, et évitait les occasions de la parler. Il ne s'y résignait qu'avec des Italiens qui ne parlaient pas le français, ou qui éprouvaient de la difficulté à s'exprimer en français. Je l'ai entendu causer quelquefois avec des Italiens, son langage était un français italianisé, avec des terminaisons en i, en o, en a.

BARON DE MÉNEVAL. *Souvenirs historiques sur l'empereur Napoléon.*



BALZAC

UNE REVUE EN 1813

[*Les pompes militaires se succèdent : revues, rentrées solennelles de troupes, remises de drapeaux conquis. Le peuple parisien, féru de panache et amoureux de la gloire, s'y presse. Mais l'émotion emplit les cœurs en cette année 1813. Tant et de si braves gens sont restés aux champs de Russie ! L'Empereur exige des hommes nouveaux et de nouveaux sacrifices. La France est saignée et commence à demander grâce.*]

Ce dimanche était le treizième de l'année 1813. Le surlendemain, Napoléon partait pour cette fatale campagne pendant laquelle il allait perdre successivement Bessières et Duroc, gagner les mémorables campagnes de Lutzen et Bautzen, se voir trahi par l'Autriche, la Saxe, la Bavière, par Bernadotte et disputer la

terrible bataille de Leipsick. La magnifique parade commandée par l'Empereur devait être la dernière de celles qui excitèrent si longtemps l'admiration des Parisiens et des étrangers. La vieille garde allait exécuter pour la dernière fois les savantes manœuvres dont la pompe et la précision étonnèrent quelquefois jusqu'à ce géant lui-même, qui s'apprêtait alors à son duel avec l'Europe. Un sentiment triste animait aux Tuileries une brillante et curieuse population. Chacun semblait deviner l'avenir et pressentait peut-être que plus d'une fois l'imagination aurait à retracer le tableau de cette scène, quand ces temps héroïques de la France contracteraient, comme aujourd'hui, des teintes presque fabuleuses...

Julie aperçut avec étonnement une foule immense qui se pressait dans le petit espace compris entre les murailles grises du palais et les bornes réunies par des chaînes qui dessinent de grands carrés sablés au milieu de la cour des Tuileries. Le cordon de sentinelles, établi pour laisser un passage libre à l'Empereur et à son état-major, avait beaucoup de peine à ne pas être débordé par cette foule empressée et bourdonnant comme un essaim...

« Quel beau spectacle ! » dit Julie à voix basse... L'aspect pittoresque et grandiose que présentait en ce moment le Carrousel faisait prononcer cette exclamation par des milliers de spectateurs dont toutes les figures étaient béantes d'admiration.

Une autre rangée de monde, tout aussi pressée que celle où le vieillard et sa fille se tenaient, occupait, par une ligne parallèle au château, l'espace étroit et pavé qui longe la grille du Carrousel. Cette foule achevait de dessiner fortement, par la variété des toilettes de femmes, l'immense carré long que forment

les bâtiments des Tuileries et cette grille alors nouvellement posée. Les régiments de la vieille garde qui allaient être passés en revue remplissaient ce vaste terrain, où ils figuraient en face du palais d'imposantes lignes bleues de dix rangs de profondeur. Au delà de l'enceinte, et dans le Carrousel, se trouvaient, sur d'autres lignes parallèles, plusieurs régiments d'infanterie et de cavalerie prêts à défiler sous l'arc triomphal, qui orne le milieu de la grille et sur le faîte duquel se voyaient, à cette époque, les magnifiques chevaux de Venise. La musique du régiment, placée au bas des galeries du Louvre, était masquée par des lanciers polonais de service. Une grande partie du carré sablé restait vide comme une arène préparée pour les mouvements de ces corps silencieux, dont les masses, disposées avec la symétrie de l'art militaire, réfléchissaient les rayons du soleil dans les feux triangulaires de dix mille baïonnettes. L'air, en agitant les plumets des soldats, les faisait ondoyer comme les arbres d'une forêt courbés sous un vent impétueux. Ces vieilles bandes, muettes et brillantes, offraient mille contrastes de couleurs dûs à la diversité des uniformes, des parements, des armes et des aiguillettes. Cet immense tableau, miniature d'un champ de bataille avant le combat, était poétiquement encadré, avec tous ses accessoires et ses accidents bizarres, par des hauts bâtiments majestueux dont l'immobilité semblait imitée par les chefs et les soldats. Le spectateur comparaît involontairement ces murs d'hommes à ces murs de pierre. Le soleil de printemps qui jetait profusément sa lumière sur les murs blancs bâtis de la veille et sur les murs séculaires, éclairait pleinement ces innombrables figures basanées qui toutes racontaient des périls passés et attendaient gravement

les périls à venir. Les colonels de chaque régiment allaient et venaient seuls devant les fronts que formaient ces hommes héroïques. Puis, derrière les masses de ces troupes bariolées d'argent, d'azur, de pourpre et d'or, les curieux pouvaient apercevoir les banderoles tricolores attachées aux lances de six infatigables cavaliers polonais qui, semblables aux chiens conduisant un troupeau le long d'un champ, voltigeaient sans cesse entre les troupes et les curieux, pour empêcher ces derniers de dépasser le petit espace de terrain qui leur était concédé auprès de la grille impériale. A ces mouvements près, on aurait pu se croire dans le palais de la Belle au bois dormant. La brise du printemps, qui passait sur les bonnets à longs poils des grenadiers, attestait l'immobilité des soldats, de même que le sourd murmure de la foule attestait leur silence. Parfois seulement le retentissement d'un chapeau chinois ou quelque léger coup frappé par inadvertance sur une grosse caisse et répété par les échos du palais impérial, ressemblait à ces coups de tonnerre lointains qui annoncent un orage. Un enthousiasme indescriptible éclatait dans l'attente de la multitude. La France allait faire ses adieux à Napoléon, à la veille d'une campagne dont les dangers étaient prévus par le moindre citoyen. Il s'agissait cette fois, par l'Empire français, d'être ou de ne pas être. Cette journée semblait animer la population citadine et la population armée qui se pressaient, également silencieuses, dans l'enceinte où planaient l'aigle et le génie de Napoléon. Ces soldats, espoirs de la France, ces soldats, sa dernière goutte de sang, entraient aussi pour beaucoup dans l'inquiète curiosité des spectateurs. Entre la plupart des assistants et des militaires, il se disait des adieux peut-être éternels ; mais tous les cœurs,

même les plus hostiles à l'Empereur, adressaient au ciel des vœux ardents pour la gloire de la patrie. Les hommes les plus fatigués de la lutte commencée entre l'Europe et la France avaient tous déposé leurs haines en passant sous l'arc de triomphe, comprenant qu'au jour du danger Napoléon était toute la France. L'horloge du château sonna une demi-heure. En ce moment, les bourdonnements de la foule cessèrent et le silence devint si profond, que l'on eût entendu la parole d'un enfant. Le vieillard et sa fille... distinguèrent alors un bruit d'éperons et un cliquetis d'épées qui retentirent sous le sonore péristyle du château.

Un petit homme assez gras, vêtu d'un uniforme vert, d'une culotte blanche, et chaussé de bottes à l'écuyère, parut tout à coup en gardant sur sa tête un chapeau à trois cornes aussi prestigieux que l'homme lui-même ; le large ruban rouge de la Légion d'honneur flottait sur sa poitrine, une petite épée était à son côté. L'homme fut aperçu par tous les yeux, et à la fois, de tous les points dans la place. Aussitôt les tambours battirent aux champs, les deux orchestres débutèrent par une phrase dont l'expression première fut répétée par tous les instruments, depuis la plus douce des flûtes, jusqu'à la grosse caisse. A ce belliqueux appel, les âmes tressaillirent, les drapeaux saluèrent, les soldats présentèrent les armes dans un mouvement unanime et régulier qui agita les fusils depuis le premier rang jusqu'au dernier dans le Carrousel. Des mots de commandement s'élancèrent de rang en rang comme des échos. Des cris de : Vive l'Empereur ! furent poussés par la multitude enthousiasmée. Enfin tout frissonna, tout remua, tout s'ébranla. Napoléon était monté à cheval. Ce mouvement avait imprimé la vie à ces masses silencieuses, avait donné

une voix aux instruments, un élan aux aigles et aux drapeaux, une émotion à toutes les figures. Les murs des hautes galeries de ce palais semblaient crier aussi : Vive l'Empereur ! Ce ne fut pas quelque chose d'humain, ce fut une magie, un simulacre de la puissance divine ou mieux une fugitive image de ce règne si fugitif. L'homme entouré de tant d'amour, d'enthousiasme, de dévouement, de vœux, pour qui le soleil avait obscurci les nuages du ciel, resta sur son cheval, à trois pas en avant du petit escadron doré qui le suivait, ayant le Grand Maréchal à sa gauche, le maréchal de service à sa droite. Au sein de tant d'émotions excitées par lui, aucun trait de son visage ne parut s'émouvoir.

Balzac. *La Femme de trente ans.*



PAUL ADAM

LE DÉCLIN DE L'EMPEREUR

[*Les mauvais jours succèdent aux mauvais jours. Après la désastreuse campagne de Russie, celle d'Allemagne va s'ouvrir. La grande levée des Marie-Louise épuise les dernières forces de la France. L'Empire est ébranlé dans ses fondements.*]

J'ai vu l'Empereur pour la dernière fois, le lendemain, en prenant la route de Francfort. Il avait son chapeau sous le bras. L'air relevait les quelques che-

veux qui lui restent de sa mèche, et qu'il applique d'habitude contre le front... Ils flottaient, tout droits en haut de son énorme crâne pâle et nu, pendant qu'il se frottait les mains devant le feu de bivouac allumé au bord du champ... Quel spectacle ! Le maître du monde, tassé, vieilli, trop large dans sa redingote étroite... et ruminant la fureur aiguë qui le forçait, par dérision, à siffler... Il n'avait plus que l'allure d'un bourgeois engoncé... Il battait le sol de la semelle, son chapeau sous le bras... Il sifflait l'air : « Bon voyage, M. Dumollet ! » comme s'il se moquait de lui-même en s'appliquant les paroles de la chanson. Ma chaise s'était arrêtée dans un embarras d'artillerie. Je restai une bonne demi-heure à la même place. Toute la garde défilait à gauche de la route. Lui la regardait avec l'intelligence profonde de son œil ; et il se frottait encore les mains ; et il haussait les épaules ; et il sifflait... Le prince de Wagram, ni le duc de Bassano, qui s'entretenaient à quelques pas, n'osèrent lui parler... Je me rappellerai ça... Et la garde piétinant, ses uniformes enduits de boue, ses tambours au dos, ses aigles à l'épaule, les blessés grognons, les sergents sévères, les têtes grises des vétérans salis de poudre et de crotte. Et lui, lui qui sifflait, qui sifflait tout le temps : « Bon voyage, M. Dumollet ! » J'ai encore les notes dans les oreilles... J'ai encore devant moi ses quatre cheveux qui flottaient en haut de son front.

Paul Adam. *L'Enfant d'Austerlitz.*
Flammarion, édit.



Baron FAIN

PORTRAIT PHYSIQUE

[*L'Empereur a vieilli. Ce n'est plus le mince général d'Italie, ni même le vainqueur d'Austerlitz, sec et nerveux sous sa redingote grise. C'est un homme alourdi, épaissi, mais vigoureux encore et toujours énergique. La façon dont il conduira la campagne de Saxe et surtout celle de France, montreront que son génie, s'il subit parfois des éclipses, est encore lumineux.*]

Pour décrire la personne de Napoléon, je me reporte à l'époque de son second mariage. Ce n'est déjà plus le Napoléon que M. de Bourrienne a longtemps suivi ; ce n'est pas encore celui que les écrivains de Sainte-Hélène nous dépeindront plus tard ; c'est celui que j'ai connu.

Commençons en style de signalement : sa taille était de cinq pieds deux pouces ; il était petit, mais bien fait ; cependant il avait le cou un peu court et peut-être déjà trop de ventre.

La fibre était molle et la lymphe épaisse. Son teint n'était jamais coloré ; ses joues étaient d'un blanc mat, ce qui lui faisait un visage plein et pâle, mais non de cette pâleur qui dénote une personne malade. Je ne l'ai jamais vu incommodé à se mettre au lit. Jamais, comme il le disait, il n'a senti sa tête ni son estomac. Je ne lui ai connu d'indisposition qu'une gêne à la vessie, qui lui était incommode. Il me sem-

ble que les médecins attribuaient ce malaise à la répercussion d'anciennes dartres ou plutôt de la gale qu'il avait prise et mal guérie au siège de Toulon.

Ses cheveux châtains étaient coupés courts autour de la tête et le coiffaient à plat. Il avait la tête ronde, le front large et élevé ; des yeux gris bleu, le regard doux, le nez bien fait, la bouche d'une forme gracieuse et les dents belles. Sa vue n'était pas excellente; il y suppléait à l'aide d'une lorgnette de spectacle qu'il portait toujours. Chez lui l'odorat était extrêmement susceptible. Je l'ai vu s'éloigner de plus d'un serviteur qui était loin de soupçonner la secrète aversion qu'il avait encourue.

La régularité de ses traits prenait facilement dans le travail et la préoccupation une teinte de sévérité imposante ; mais, dans le laisser-aller de l'intimité, son sourire reprenait une grande amabilité. Il riait rarement ; quand il riait, il poussait des éclats ; mais c'était plutôt pour forcer l'ironie que par grosse joie. Au surplus, nul visage d'homme ne changeait plus vivement au gré des impressions de l'âme : de ce même regard qui naguère était caressant, tout à coup, il en sortait des éclairs.

C'est à tort qu'on lui a reproché l'usage immodéré du café et du tabac. Il prenait du café comme tout le monde. Il ne faisait que respirer son tabac, mais il changeait de tabatière à chaque instant. Dès qu'il avait flairé, il renversait la tabatière et la tendait à l'un de nous en lui disant : « Allez me chercher du tabac. » C'était un de nos dérangements habituels. Nous trouvions sur la commode de sa chambre à coucher une pile de tabatières préparées d'avance pour suffire aux renouvellements de la journée. Dans les appartements, cette commission était la plus fréquente qu'il donnât

à ses chambellans. Pendant le conseil, j'ai vu plus d'un ministre la rechercher comme une faveur.

Le reproche qu'on a fait à Napoléon d'abuser des bains est plus fondé; il en prenait trop et il les prenait trop chauds. Il est probable qu'il a dû à cette mauvaise habitude l'embonpoint prématuré dont ses peintres d'histoire ne lui ont guère fait grâce. On ne peut, du moins, l'imputer à la bonne chère, car, certes, celui-là n'était pas ami de la table ! Il était sobre, il vivait frugalement et mangeait vite, trop vite pour tout son monde. Au surplus, la nature l'avait doué d'un avantage assez singulier, celui de ne pouvoir commettre d'excès de table, quand même il l'aurait voulu: « Si je dépassais le moins du monde mon *tirant d'eau*, disait-il, mon estomac rendrait aussitôt le superflu. »

Quand il se promenait dans les allées de son jardin, il aimait à marcher un peu courbé, les mains dans ses poches, ou bien en se dandinant, les mains derrière son dos.

Il avait un autre tic d'habitude... c'était, en parlant ou en dictant, un mouvement involontaire de l'épaule droite qu'il relevait en même temps qu'il lui échappait un léger pincement de la bouche, de gauche à droite. Cela se répétait surtout quand il se laissait fortement préoccuper.

Il dormait quand il voulait et comme il voulait. Quelque besoin qu'il eût de sommeil, trois ou quatre heures pouvaient suffire. Je le voyais se relever sans aucun effort au premier réveil de la nuit, se mettre au travail, ensuite se recoucher et se rendormir promptement. Dans l'été, il aimait à faire la méridienne. Habituellement, il dormait à peu près sept heures sur vingt-quatre; mais c'était toujours en plusieurs sommes, s'interrompant à volonté la nuit comme le jour.

Pendant l'évacuation de Leipzig, il a pu dormir tranquillement deux heures sur un fauteuil : l'explosion du pont vint le réveiller.

S'il était depuis longtemps en repos, il s'imposait quelque rude exercice ; si au contraire il se trouvait à bout d'une trop grande fatigue, il se condamnait à vingt-quatre heures d'un repos forcé. Il appelait cela « rétablir l'équilibre ».

Il s'était fait infatigable, non seulement à cheval, mais aussi à pied ; il marchait quelquefois cinq à six heures de suite sans s'en apercevoir. Revenant d'Espagne au mois de janvier 1809, je l'ai vu faire à franc-étrier, en moins d'une matinée, la course de Valladolid à Burgos (23 lieues). On a déjà cité quelque part sa promenade de Vienne au Semmering. La distance est de dix-huit à vingt lieues. Il la parcourut à cheval dans la matinée, déjeuna au Semmering et revint aussitôt. Il faisait souvent des chasses de trente-six lieues. Dans les plus rudes journées de la retraite de Moscou, il quittait volontiers sa voiture, et prenant un bâton à la main, marchait avec les grenadiers de la garde.

Baron Fain. *Souvenirs.*



ERCKMANN-CHATRIAN

CAMPAGNE DE SAXE

[La retraite de Russie vient de grouper la 6e coalition contre les armées françaises qui reculent du Niémen sur la Vistule, de la Vistule sur l'Oder, de l'Oder sur l'Elbe. Cependant Napoléon refait une armée nouvelle et, le 2 mai 1813, à Lützen, il commence la campagne d'Allemagne en rejetant les coalisés au delà de l'Elbe : victoire stérile qu'il ne peut achever par la poursuite nécessaire et, lorsque l'armistice de Pleiswitz est écoulé, il voit l'Autriche se joindre à ses ennemis. Malgré le coup dont il frappe à Dresde les coalisés, ceux-ci sont vainqueurs de ses lieutenants et après les trois jours de lutte de Leipzig (16-19 octobre 1813), Napoléon doit reculer sans avoir été vaincu et commencer une retraite volontaire que la fatalité transforme en désastre.]

De Schœnfeld, le bataillon se remit en marche pour rejoindre la division à Kohlgarten. Sur toutes les routes, on voyait s'écouler lentement les convois de blessés ; toutes les charrettes du pays avaient été mises en réquisition pour ce service et, dans les intervalles, marchaient encore des centaines de malheureux, le bras en écharpe, la figure bandée, pâles, abattus, à demi morts. Tout ce qui pouvait se traîner ne montait pas en charrette et tâchait pourtant de gagner un hôpital.

Nous avions mille peines à traverser cet encombrement lorsque, tout à coup, en approchant de Kohlgarten, une vingtaine de hussards, arrivant ventre à terre et le pistolet levé, firent rebrousser la foule à droite et à gauche dans les champs. Ils criaient d'une voix éclatante : L'Empereur ! l'Empereur !

Aussitôt le bataillon se rangea, présentant les armes, au bas de la chaussée et quelques secondes après, les grenadiers à cheval de la garde, — de véritables géants, avec leurs grandes bottes, et leurs immenses bonnets à poil, qui descendaient jusqu'aux épaules, ne laissant voir que le nez, les yeux et les moustaches, passèrent au galop, la poignée du sabre serrée sur la hanche. Chacun était content de se dire : « Ceux-là sont avec nous, et ce sont de rudes gaillards. »

A peine avaient-ils défilé, que l'état-major parut. Figurez-vous cent-cinquante à deux cents généraux, maréchaux, officiers supérieurs de l'ordonnance, — montés sur de véritables cerfs et tellement couverts de broderies d'or et de décorations qu'on voyait à peine la couleur de leur uniforme — les uns grands et maigres, la mine hautaine ; les autres courts, trapus, la face rouge ; d'autres, plus jeunes, tout droits sur leurs chevaux comme des statues, avec des yeux luisants et de grands nez en bec d'aigle : c'était quelque chose de magnifique et de terrible.

Mais ce qui me frappa le plus, au milieu de tous ces capitaines qui faisaient trembler l'Europe depuis vingt ans, c'est Napoléon avec son vieux chapeau et sa redingote grise ; je le vois encore passer devant mes yeux, son large menton serré et le cou dans les épaules. Tout le monde criait : « Vive l'Empereur ! » — Mais il n'entendait rien... il ne faisait pas plus attention à nous qu'à la petite pluie fine qui tremblotait dans l'air...

et regardait, les sourcils froncés, l'armée prussienne s'étendre le long de la Partha, pour donner la main aux Autrichiens. Tel je l'ai vu ce jour-là, tel il m'est resté dans l'esprit.

Le bataillon s'était remis en marche depuis un quart d'heure, quand Zébédée me dit :

« Est-ce que tu l'as vu, Joseph !

— Oui, lui répondis-je, je l'ai bien vu et je m'en souviendrai toute ma vie.

— C'est drôle, fit mon camarade, on dirait qu'il n'est pas content... A Wurtschen, le lendemain de la bataille, il paraissait si joyeux, en nous entendant crier : « Vive l'Empereur ! » et les généraux avaient enfin des figures riantes ! Aujourd'hui, tous font des mines du diable... Le capitaine disait pourtant, ce matin, que nous avions remporté la victoire de l'autre côté de Leipzig. »

ERCKMANN-CHATRIAN. *Le conscrit de 1813.*
Hachette, édit.



LA MOTHE-LANGON

LE BILAN DU GÉNIE

[*L'heure va sonner, où le merveilleux édifice de l'Empire chancelle, — édifice créé par le génie d'un homme et qui ne disparaîtra pas entièrement avec lui.*]

Outre le trône que Napoléon fonda en France sur les ruines de la République, et que successivement il accrut :

1° Du Piémont ;
2° De l'Etat de Gênes ;
3° De la Toscane ;
4° De Genève ;
5° De la Hollande ;
6° Des provinces hanséatiques ;
7° De la partie de l'Espagne en deçà de l'Ebre ;
8° Des Etats romains.

Il créa :

1° Le royaume d'Etrurie ;
2° Celui d'Italie ;
3° Celui de Saxe ;
4° Celui de Hollande ;
5° Celui de Bavière ;
6° Celui de Wurtemberg ;
7° Celui de Westphalie ;
8° Le grand-duché de Varsovie ;
9° La principauté de Lucques et de Piombino ;
10° Les Etats du prince primat ;
11° Le duché de Berg et de Clèves.

Il donna :

1° Le royaume de Naples deux fois ;
2° Le royaume des Espagnes ;
3° Il occupa, sans en disposer, le royaume de Portugal ;
4° La principauté de Bénévent ;
5° Celle de Neufchâtel ;
6° Celle de Porte-Corvo.

Il fit disparaître :

1° La république de Venise ;
2° Le duché de Modène ;
3° Le duché de Parme ;
4° La république cisalpine ;
5° Celle de Raguse ;
6° Celle de Lucques ;
7° Celle de Gênes ;
8° La Toscane, devenue Etrurie ;
9° L'Etrurie redevenue Toscane ;
10° Les Etats du Pape ;
11° La partie continentale du royaume des Deux-Siciles ;
12° Tous les princes immédiats d'Allemagne ;
13° La république batave, et, plus tard, le royaume de Hollande ;
14° L'électorat de Hesse ;
15° Le duché de Brunswick ;
16° Les villes hanséatiques ;
17° Le royaume de Portugal ;
18° Le Piémont ;
19° La principauté d'Oldenbourg.

Il avait pour grands vassaux de sa couronne les rois :

1° D'Italie ;
2° De Naples ;
3° De Bavière ;
4° D'Espagne ;
5° De Saxe ;
6° De Wurtemberg ;
7° De Westphalie ;

8° Le prince primat, qualifié d'Altesse Royale ;
9° Le grand-duc de Bade ;
10° Tous les princes de la confédération du Rhin ;
11° La grande-duchesse de Toscane ;
12° Le gouverneur général du Piémont ;
13° Le duc de Berg et de Clèves.

Cette rapide énumération de tant de changements, de tant de bouleversements survenus en Europe par la seule volonté de Napoléon, en l'espace de moins de quatorze années, donne une idée plus exacte de la domination que ne le ferait le récit détaillé de ses conquêtes.

La Mothe-Langon. *L'Empire.*



ANATOLE FRANCE

LES DERNIERS HOMMAGES

[Après les désastres de la campagne de Saxe, Napoleon se prépare encore à une lutte suprême ; mais le ressort national est brisé et les levées en masse ont épuisé le pays ; des signes de lassitude apparaissent et, le 1er janvier 1814, aux réceptions du jour de l'an, l'Empereur lui-même laisse transpercer, à travers ses éclats de colère, les premiers symptômes de la « fièvre obsidionale ».]

Au milieu de la table, la corbeille renfermait un massif de fleurs dans son large cercle de bronze doré, où les aigles s'éployaient parmi des étoiles et des

abeilles, sous les anses formées de cornes d'abondance. Sur les côtés, des Victoires ailées soutenaient les branches enflammées des candélabres. Ce surtout de style Empire avait été donné par Napoléon en 1812, au comte Martin de l'Aisne, grand-père du comte Martin-Bellème actuel. Martin de l'Aisne, député du Corps législatif en 1809, fut nommé l'année suivante, membre de la commission des finances, dont les travaux assidus et secrets convenaient à son esprit laborieux et timide. Bien que libéral d'origine et de tendances, il plut à l'Empereur par son application et par une exacte probité qui savait n'être pas importune. Deux ans, il fut sous une pluie de faveurs. En 1813, il fit partie de cette majorité modérée qui approuva le rapport dans lequel M. Lainé, donnant à l'Empereur chancelant des leçons tardives, censurait à la fois la puissance et le malheur. Le 1er janvier 1814 il accompagna ses collègues aux Tuileries. L'Empereur leur fit un accueil effrayant. Il chargea dans leurs rangs. Violent et sombre dans l'horreur de sa force présente et de sa chute prochaine, il les accabla de sa colère et de son mépris.

Il allait et venait dans leurs lignes consternées quand, tout à coup, il saisit au hasard, le comte Martin par les épaules, le secoua, le traîna, en s'écriant : « Un trône c'est quatre morceaux de bois recouverts de velours ? Non ! un trône c'est un homme, et cet homme, c'est moi ! Vous avez voulu me jeter dans la boue. Est-ce le moment de me faire des remontrances, quand deux cent mille cosaques franchissent nos frontières ? Votre M. Lainé est un méchant homme. On lave son linge sale en famille. » Et tandis que sa fureur se répandait, sublime ou triviale, il tordait dans sa main le collet brodé du député de l'Aisne. « Le

peuple me connaît. Il ne vous connaît pas. Je suis l'élu de la nation. Vous êtes les délégués obscurs d'un département. » Il leur prédit le sort des Girondins. Le bruit de ses éperons accompagnait les éclats de sa voix. Le comte Martin en resta tremblant et bègue pour le restant de sa vie, et c'est en tremblant que, tapi dans sa maison de Laon, il appela les Bourbons après la défaite de l'Empereur. En vain les deux restaurations, le gouvernement de Juillet et le second Empire, couvrirent de croix et de cordons sa poitrine toujours oppressée. Elevé aux plus hautes fonctions, chargé d'honneurs par trois rois et un empereur, il sentit toujours sur son épaule la main du Corse. Il mourut sénateur de Napoléon III, laissant un fils agité du tremblement héréditaire.

Anatole France. *Le Lys Rouge.*
Calmann-Lévy, édit.



LE DÉCLIN :

LA CAMPAGNE DE FRANCE
LA PREMIÈRE ABDICATION

PAUL ADAM

LA GARDE

[« *L'espoir suprême et la suprême pensée...* » *c'est en la garde que s'incarne le dévouement sublime à la personne de l'Empereur et un passé de gloire comme n'en connut aucune armée du monde.*]

Mais tout à coup, hurlements, huées et vivats, se confondirent en une immense clameur, d'abord confuse, puis répétée : « Vive la garde !... Vive la garde impériale ! » Les héros apparurent, l'arme au bras devant les buffleteries en croix de leurs poitrines. Au rythme de leurs pas, derrière les tambours et les sapeurs, il marchaient, géants, sous leur bonnet à poil, serrés coude contre coude, manche bleue contre manche bleue, cuisse blanche contre cuisse blanche, guêtre noire contre guêtre noire. « Vive la garde impériale ! » Le canon tonna. Les cloches ébranlaient l'air. Et la calèche continua d'avancer dans l'apothéose de cette unique acclamation issue de vingt mille faces en délire.

La France jacobine saluait son élite et l'œuvre de Valmy, de Jemmapes, d'Austerlitz, de Moscou.

Paul Adam. *L'enfant d'Austerlitz.*
Flammarion, édit.

H. HOUSSAYE

FONTAINEBLEAU

[*La campagne de France est l'une des plus parfaites qu'ait menée l'Empereur. Il a battu séparément les armées alliées, triomphé à Champaubert, à Montmirail. Vains succès. Le génie n'a rien pu devant le nombre.*

Paris vient de capituler devant les alliés (*31 mars 1814*) *et cependant Napoléon, pense à combattre encore. Mais ses généraux sont las de la guerre et le Sénat, le 6 avril, a prononcé sa déchéance. C'est à Fontainebleau que la défection de Marmont l'oblige à abdiquer.*]

... Le 3 avril, à dix heures et demie, la division de la vieille garde de Friant et la division de jeune garde de Henrion, arrivées la veille à Fontainebleau, se massèrent dans la cour du Cheval-Blanc pour une revue de l'Empereur. Formée en colonnes par bataillons, la vieille garde (la brigade de chasseurs de Pelet en première ligne, la brigade de gendarmerie de Cambronne et les gendarmes à pied en deuxième ligne) occupait la moitié de la cour, la droite au perron. En face, la jeune garde de Henrion était rangée dans le même ordre. Les troupes attendirent plus d'une heure sous les armes ; les officiers qui voyaient passer les personnages de l'entourage de l'Empereur remarquaient leur mine allongée, surtout celle du duc de Vicence. A midi l'Empereur parut sur le perron, avec le prince vice-connétable, l'aide-major général Drouot, les maré-

chaux Ney et Moncey, les généraux Flahaut, Petit. Kellermann, Belliard et une foule d'aides de camp et d'officiers d'ordonnance. Les troupes présentèrent les armes, les tambours battirent aux champs. Napoléon les fit taire d'un geste et descendit les degrés, l'air agité, le visage monté en couleur, les yeux battus, le chapeau posé légèrement de travers. Il commença la revue ou plutôt l'inspection par le 1er régiment de chasseurs qui tenait la droite. Il faisait ouvrir les rangs, s'arrêtait devant chaque homme, lui parlait familièrement, le questionnait sur son âge, ses services, semblait interroger sa force et sa bonne volonté — « qui n'étaient pourtant pas douteuses », dit un témoin — provoquait par ses paroles des demandes de récompenses et donnait la croix à presque tous ceux qui la réclamaient. Du 1er de chasseurs, il passa au 2e, puis au 1er de grenadiers et ainsi jusqu'à la gauche. Pendant cette inspection, qui fut très longue, l'Empereur n'était suivi que par Berthier et Drouot et deux officiers d'ordonnance. Les maréchaux et l'état-major se tenaient groupés au bas du grand perron.

La revue terminée, l'Empereur se plaça au milieu de la cour et fit appeler les officiers et les sous-officiers de la division. Lorsqu'ils eurent formé le cercle, il dit d'une voix haute et vibrante : « Officiers, sous-officiers et soldats de ma vieille garde, l'ennemi nous a dérobé trois marches. Il est entré dans Paris. J'ai fait offrir à l'empereur Alexandre une paix achetée par de grands sacrifices : la France, avec ses anciennes limites, en renonçant à nos conquêtes, en perdant tout ce que nous avons gagné depuis la Révolution. Non seulement il a refusé ; il a fait plus encore : par les suggestions perfides de ces émigrés auxquels j'ai accordé la vie et que j'ai comblés de bienfaits, il les autorise

à porter la cocarde blanche, et bientôt, il voudra la substituer à notre cocarde nationale. Dans peu de jours, j'irai l'attaquer à Paris. Je compte sur vous... »

L'Empereur, s'attendant à un cri de ses grognards, s'arrêta un instant. Il se fit dans la vaste cour un grand et terrible silence. Etonné, ému, interdit, Napoléon trouva cependant la force de reprendre : « Ai-je raison ? » A ce mot, s'éleva une immense acclamation, pleine d'enthousiasme et grosse de menaces : Vive l'Empereur ? à Paris ! à Paris ! — « On s'était tu, dit avec une sublime simplicité le général Pelet, parce qu'on croyait inutile de répondre. » L'Empereur ranimé poursuivit : « Nous irons leur prouver que la nation française sait être maîtresse chez elle, que si nous l'avons été longtemps chez les autres, nous le serons toujours chez nous et qu'enfin nous sommes capables de défendre notre cocarde, notre indépendance et l'intégrité de notre territoire. Communiquez ces sentiments à vos soldats. »

Une nouvelle acclamation, plus forte encore que la précédente, accueillit ces derniers mots. Les officiers retournèrent vers les troupes, firent former le cercle dans chaque compagnie et répétèrent la harangue qu'ils venaient d'entendre. Les vivats retentissants, les furieux cris de vengeance se succédaient comme des coups de tonnerre, à mesure que chaque cercle était rompu. Les soldats électrisés juraient d'aller s'ensevelir sous les ruines de Paris.

On reforma les rangs. La vieille garde défila aux cris vingt fois répétés par chaque bouche : « Vive l'Empereur ! Vive l'Empereur ! à Paris ! à Paris ! » Pendant le défilé, la musique des grenadiers jouait le *Chant du Départ* et la *Marseillaise*, les airs victorieux que la plupart de ces vieux soldats, débris de

tant d'années, avaient entendu l'autre siècle à Zurich, à Marengo et à Hohenlinden.

H. HOUSSAYE : *1814*.
Perrin, édit.



CHATEAUBRIAND

LE RETOUR DES LYS

[*Pendant que Napoléon traverse la France, le gouvernement provisoire nommé par le Sénat signe avec les alliés la convention désastreuse du 23 avril 1814.*

Le jour même où l'Empereur quitte Fontainebleau, Louis XVIII, proclamé roi à Bordeaux dès le 17 mars, part de son château de Hartwell, près de Londres, débarque à Calais et fait son entrée dans Paris le 5 mai.]

Je craignais l'effet de l'apparition de Louis XVIII. Je me hâtai de le devancer dans cette résidence d'où Jeanne d'Arc tomba aux mains des Anglais et où l'on me montra un volume atteint d'un des boulets lancés contre Bonaparte. Qu'allait-on penser à l'aspect de l'invalide royal remplaçant le cavalier qui avait pu dire comme Attila : « L'herbe ne croît plus partout où mon cheval à passé !.. » Sans mission et sans goût j'entrepris (on m'avait jeté un sort) une tâche assez difficile, celle de peindre l'arrivée à Compiègne, de faire voir le fils de saint Louis tel que je l'idéalisai à l'aide des Muses. Je m'exprimai ainsi :

« Le carrosse du roi était précédé des généraux et des maréchaux de France, qui étaient allés au-devant de Sa Majesté. Ce n'a plus été des cris de *Vive le roi !* mais des clameurs confuses dans lesquelles on ne distinguait rien que les accents de l'attendrissement et de la joie. Le roi portait un habit bleu, distingué seulement par une plaque et des épaulettes ; ses jambes étaient enveloppées de larges guêtres de velours rouge, bordées d'un petit cordon d'or. Quand il est assis dans son fauteuil, avec ses guêtres à l'antique, tenant sa canne entre ses genoux, on croirait voir Louis XIV à cinquante ans..... Les maréchaux Macdonald, Ney, Moncey, Sérurier, Brune, le prince de Neuchâtel, tous les généraux, toutes les personnes présentes, ont obtenu pareillement du roi les paroles les plus affectueuses. Telle est en France la force du souverain légitime, cette magie attachée au nom du roi. Un homme arrive seul de l'exil, dépouillé de tout, sans suite, sans gardes, sans richesses ; il n'a rien à donner, presque rien à promettre. Il descend de sa voiture appuyé sur le bras d'une jeune femme ; il se montre à des capitaines qui ne l'ont jamais vu, à des grenadiers qui savent à peine son nom. Quel est cet homme ? c'est le roi ! Tout le monde tombe à ses pieds. »

Ce que je disais là des guerriers, dans le but que je me proposais d'atteindre, était vrai quant aux chefs, mais je mentais à l'égard des soldats. J'ai présent à la mémoire, comme si je le voyais encore, le spectacle dont je fus témoin lorsque Louis XVIII, entrant dans Paris le 3 mai, alla descendre à Notre-Dame : on avait voulu épargner au roi l'aspect des troupes étrangères ; c'est un régiment de la vieille garde à pied qui formait la haie depuis le Pont-Neuf jusqu'à Notre-Dame le long du quai des Orfèvres. Je ne crois pas que des figures

humaines aient jamais exprimé quelque chose d'aussi menaçant et d'aussi terrible. Ces grenadiers couverts de blessures, vainqueurs de l'Europe, qui avaient vu tant de milliers de boulets passer sur leurs têtes, qui sentaient le feu et la poudre ; ces mêmes hommes, privés de leur capitaine, étaient forcés de saluer un vieux roi, invalide du temps, non de la guerre, surveillés qu'ils étaient par une armée de Russes, d'Autrichiens et de Prussiens, dans la capitale envahie de Napoléon. Les uns, agitant la peau de leur front, faisaient descendre leur large bonnet à poil sur leurs yeux comme pour ne pas voir ; les autres abaissaient les deux coins de leur bouche dans le mépris de la rage ; les autres à travers leurs moustaches, laissaient voir leurs dents comme des tigres. Quand ils présentaient les armes, c'était avec un mouvement de fureur, et le bruit de ces armes faisait trembler. Jamais, il faut en convenir, hommes n'ont été mis à une pareille épreuve et n'ont souffert un tel supplice. Si dans ce moment ils eussent été appelés à la vengeance, il aurait fallu les exterminer jusqu'au dernier, ou ils auraient mangé la terre.

Au bout de la ligne était un jeune hussard à cheval ; il tenait un sabre nu, il le faisait sauter et comme danser par un mouvement convulsif de colère. Il était pâle ; ses yeux pivotaient dans leur orbite ; il ouvrait la bouche et la fermait tour à tour en faisant claquer ses dents et en étouffant des cris dont on n'entendait que le premier son. Il aperçut un officier russe : le regard qu'il lui lança ne peut se dire. Quand la voiture du roi passa devant lui, il fit bondir son cheval, et certainement il eut la tentation de se précipiter sur le roi.

Chateaubriand. *Mémoires d'Outre-tombe.*

AUG. BARBIER

LA CAVALE

[La lutte gigantesque a pris fin : durant dix années, Napoléon est allé de victoire en victoire, poursuivant jusque dans les neiges du Nord l'insaisissable ennemi anglais mais le colosse est tombé, semblant entraîner dans sa chute la patrie elle-même. Dans les quelques kilomètres carrés du seul empire qui lui reste, l'île d'Elbe, l'homme qui a régné sur la moitié de l'Europe peut entendre la France se plaindre de cette puissance éphémère.]

O Corse à cheveux plats, que ta France était belle
  Au grand soleil de Messidor !
C'était une cavale indomptable et rebelle,
  Sans frein d'acier ni rênes d'or ;
Une jument sauvage à la croupe rustique,
  Fumante encor du sang des rois ;
Mais fière, et d'un pied fort heurtant le sol antique,
  Libre pour la première fois ;
Jamais aucune main n'avait passé sur elle
  Pour la flétrir et l'outrager ;
Jamais ses larges flancs n'avaient porté la selle
  Et le harnais de l'étranger ;
Tout son poil était vierge, et, belle, vagabonde,
  L'œil haut, la croupe en mouvement,
Sur ses jarrets dressée, elle effrayait le monde
  Du bruit de son hennissement.
Tu parus, et sitôt que tu vis son allure,
  Ses reins si souples et dispos,
Centaure impétueux, tu pris sa chevelure,
  Tu montas botté sur son dos.

Alors, comme elle aimait les rumeurs de la guerre,
 La poudre, les tambours battants,
Pour champ de course, alors, tu lui donnas la terre
 Et des combats pour passe-temps,
Alors plus de repos, plus de nuits, plus de sommes ;
 Toujours l'air, toujours le travail,
Toujours comme du sable écraser des corps d'hommes,
 Toujours du sang jusqu'au poitrail ;
Quinze ans, son dur sabot, dans sa course rapide,
 Broya des générations ;
Quinze ans, elle passa, fumante, à toute bride,
 Sur le ventre des nations.
Enfin, lasse d'aller sans finir sa carrière,
 D'aller sans user son chemin,
De pétrir l'univers et, comme une poussière,
 De soulever le genre humain ;
Les jarrets épuisés, haletante et sans force,
 Près de fléchir à chaque pas,
Elle demanda grâce à son cavalier corse ;
 Mais, bourreau, tu n'écoutas pas !
Tu la pressas plus fort de ta cuisse nerveuse
 Pour étouffer ses cris ardents,
Tu retournas le mors dans sa bouche baveuse.
 De fureur, tu brisas ses dents ;
Elle se releva ; mais un jour de bataille,
 Ne pouvant plus mordre ses freins,
Mourante, elle tomba sur un lit de mitraille,
 Et du coup te cassa les reins.

AUG. BARBIER. *Iambes*



THIERS

DU CONSULAT A L'EMPIRE

[*Le pays pardonne à Napoléon les maux de ses guerres incessantes car il lui doit une gloire incomparable ; durant ces quinze années, tout en conservant les idées de la Révolution, Napoléon l'a gouverné avec la supériorté du génie et, s'il l'a entraîné dans une épopée merveilleuse et terrible, c'est en rêvant pour lui une grandeur qui dépassait tous les rêves.*]

Napoléon était né avec un esprit juste, pénétrant, vaste, universel, et surtout prompt, avec un caractère aussi prompt que son esprit. Toujours, en toutes choses il allait droit et sans détour au but. S'agissait-il d'un raisonnement, il trouvait à l'instant l'argument péremptoire, d'une bataille à livrer, il découvrait la manœuvre décisive. En lui, concevoir, vouloir, agir, étaient un seul acte indivisible, d'une rapidité incroyable, de manière qu'entre la pensée et l'action il n'y avait pas un instant perdu pour réfléchir et se résoudre. A un génie ainsi constitué opposer une objection médiocre, une résistance de tiédeur, de faiblesse ou de mauvaise volonté, c'était le faire bondir comme le torrent qui jaillit et vous couvre de son écume, si vous lui opposez un obstacle inattendu. S'il eût embrassé une de ces carrières civiles où l'on ne parvient qu'en persuadant les hommes, en les gagnant à soi, peut-être il se fût appliqué à modérer, à ralentir les mou-

vements de son humeur fougueuse, mais jeté dans la carrière de la force, c'est-à-dire dans celle des armes, y apportant la faculté souveraine de découvrir d'un coup d'œil ce qu'il fallait faire pour vaincre, il arriva d'un premier élan à la 'domination de l'Italie, d'un second à la domination de la République française, d'un troisième à la domination de l'Europe, et quel miracle alors que cette nature que Dieu avait faite si prompte, que la victoire avait faite plus prompte encore, fût brusque, impétueuse, dominatrice, absolue dans ses volontés ! Si hors du champ de bataille il se prêtait quelquefois aux ménagements qu'exigent les affaires civiles, c'était au sein du conseil d'Etat, et là même il tranchait les questions avec une sagacité, une sûreté de jugement qui étonnaient, subjuguaient ses auditeurs, excepté dans quelques cas très rares où l'insuffisance de son savoir, quelquefois aussi la passion l'avaient un moment égaré. Tout avait donc concouru, la nature et les événements, pour faire de ce mortel le plus absolu, le plus impétueux des hommes.

Pourtant, en suivant son histoire, ce n'est pas tout de suite et tout entière qu'on voit se déployer cette nature si fougueusement dominatrice. Maigre, taciturne, triste même dans sa jeunesse, triste de cette ambition concentrée qui se dévore jusqu'à ce quelle éclate au dehors et arrrive au but de ses désirs, il prend peu à peu confiance en lui-même, se montre parfois tranchant comme un jeune homme, reste morose néanmoins, puis, lorsque l'admiration commence à se manifester autour de lui, il devient plus ouvert, plus sérieux, se met à parler, perd sa maigreur expressive, se dilate en un mot. Consul à vie, empereur, vainqueur de Marengo et d'Austerlitz, ne se contenant plus guère, mais toutefois se contenant encore,

il semble à l'apogée de son caractère, et n'ayant alors qu'un demi-embonpoint, il rayonne d'une régulière et mâle beauté. Bientôt, voyant les peuples se soumettre, les souverains s'abaisser, il ne compte plus ni avec les hommes ni avec la nature. Il ose tout, entreprend tout, dit tout, devient gai, familier, intempérant de langage, s'épanouit complètement au physique et au moral, acquiert un embonpoint excessif, qui ne diminue en rien sa beauté olympienne, conserve dans un visage élargi un regard de feu, et si de ces hauteurs où on est habitué à le voir, à l'admirer, à le craindre, à le haïr, il descend pour être rieur, familier, presque vulgaire, il y remonte d'un trait après en être descendu un instant, sachant ainsi déposer son ascendant sans le compromettre ; et, quand enfin on le croirait moins actif ou moins hardi, parce que son corps semble lui peser et que la fortune cesse de lui sourire, il s'élance plus impétueux que jamais sur son cheval de bataille, prouvant que pour son âme ardente la matière n'a point de poids, le malheur d'accablement.

Telle fut cette nature extraordinaire, dans ses développements successifs. Maintenant, si on considère Napoléon sous le rapport des qualités morales, il est plus difficile à apprécier, parce qu'il est difficile d'aller découvrir la bonté chez un soldat toujours occupé à joncher la terre de morts, l'amitié chez un homme qui n'eut jamais d'égaux autour de lui, la probité enfin chez un potentat qui était maître des richesses de l'univers. Toutefois, quelque en dehors des règles ordinaires que fût ce mortel, il n'est pas impossible de saisir çà et là certains traits de sa physionomie morale.

La promptitude était son caractère en toutes choses. Il s'emportait, mais revenait avec une facilité

merveilleuse, presque honteuse de son emportement, en riant même s'il le pouvait sans manquer de maintien, et rappelant, caressant du geste ou de la voix l'officier qu'il avait désolé par un éclat de sa colère. Quelquefois aussi, ses colères étaient feintes, et destinées à intimider des subalternes infidèles à leur devoir. Mais sincères, elles n'avaient que la durée d'un éclair, feintes, la durée du besoin. Dès qu'il cessait de commander et d'avoir à contenir ou à exciter les hommes, il devenait doux, simple, équitable, de cette équité d'un grand esprit qui connaît l'humanité, apprécie ses faiblesses et les lui pardonne parce qu'il les sait inévitables. A Sainte-Hélène, dépouillé de tout prestige, ne pouvant plus rien pour personne, n'ayant sur ses compagnons d'infortune que l'ascendant de son esprit et de son caractère, Napoléon ne cessa de les dominer d'une manière absolue, se les attacha par une bonté inaltérable, à ce point qu'après l'avoir craint la plus grande partie de leur vie, pendant l'autre ils l'aimèrent. Sur les champs de bataille, il s'était fait une insensibilité, on peut dire effroyable, jusqu'à voir sans émotion la terre couverte de cent mille cadavres, car jamais le génie de la guerre n'avait poussé aussi loin l'effusion du sang humain. Mais cette insensibilité était de profession, si on ose ainsi parler. Souvent en effet, après avoir rempli un champ de bataille de toutes les horreurs de la guerre, Napoléon le parcourait le soir pour faire lui-même ramasser les blessés, ce qui pouvait n'être qu'un calcul, mais, ce qui n'en était pas un, se jetait quelquefois à bas de cheval pour s'assurer si dans un mort apparent ne restait pas un être prêt à revivre. A Wagram, apercevant un beau jeune homme revêtu de l'armure des cuirassiers, étendu par terre, le visage presque couvert d'un caillot de sang,

il descendait vivement de cheval, soulevait la tête du blessé, l'appuyait sur son genou et avec un spiritueux actif réveillant la vie près de s'éteindre : *Il en reviendra*, disait-il en souriant... *c'est autant de sauvé !* — Ce ne sont pas là, certes les mouvements d'une âme impitoyable.

Ordonné jusqu'à l'avarice, disputant un centime à des comptables, il distribuait des millions à ses serviteurs, à ses amis, à des malheureux. Découvrait-il qu'un de ses anciens compagnons d'Egypte, savant distingué, était dans la gêne sans le dire, il lui envoyait une somme considérable, en se plaignant du secret gardé à son égard. En 1813, ayant épuisé toutes ses économies, et apprenant qu'une dame de grande naissance, et jadis de grande opulence, manquait presque du nécessaire, il lui envoyait sur sa cassette 24.000 francs de pension (en valant bien 50.000 aujourd'hui), puis informé qu'elle avait quatre-vingts ans : *Pauvre femme* ajoutait-il, *qu'on lui compte quatre années d'avance !* — Ce ne sont pas là, nous le répétons, les traits d'une âme sans bonté.

Ayant peu d'instants à donner aux affections privées, les écartant même par la distance à laquelle il s'était mis des hommes, il s'attachait néanmoins avec le temps, s'attachait fortement ; jusqu'à devenir indulgent, presque faible pour ceux qu'il aimait. C'est ainsi qu'à l'égard de ses proches, souvent irrité par leurs prétentions et se montrant dur alors, il ne pouvait souffrir leur air chagrin, et pour les voir contents faisait quelquefois ce qu'il savait mauvais. Ne ressentant pour l'impératrice Joséphine qu'un goût que le temps avait dissipé, qu'une estime que beaucoup de légèretés avaient diminuée, il conserva pour elle, même après son divorce, une tendresse profonde. Il

accorda quelques larmes à Duroc, mais en les cachant comme une faiblesse.

Quant à la probité, on ne sait comment la saisir chez un homme qui, à peine arrivé au commandement, disposa de richesses immenses. Devenu général en chef de l'armée d'Italie, maitre des trésors de cette riche contrée, il mit d'abord son armée dans l'abondance, envoya à l'armée du Rhin de quoi la tirer de la misère, ne prit rien pour lui, tout au plus de quoi acheter une petite maison rue de la Victoire, qu'une année de ses appointements aurait suffi à payer, et s'il fût mort en Egypte, aurait laissé une veuve sans fortune. Etait-ce fierté d'âme, dédain des jouissances vulgaires, honnêteté enfin ? Probablement il y avait de tout à la fois dans cette espèce d'abstinence, qui ne fut pas sans exemple parmi nos généraux, mais qui alors comme toujours n'était pas commune. Il poursuivait l'improbité avec un acharnement inexorable ce qui pouvait tenir à l'esprit d'ordre qu'il apportait en toutes choses ; mais ce qui était mieux, et ce qui approchait de la vraie probité ; c'était le goût de la probité elle-même, quand il la rencontrait, c'était un véritable amour des honnêtes gens, poussé jusqu'à se complaire dans leur compagnie, et à le leur témoigner avec une sorte de vivacité.

Pourtant cet homme que Dieu après l'avoir fait si grand, avait fait bon aussi, n'avait rien de la vertu, car la vertu consiste à se tracer du devoir une idée absolue, à lui soumettre tous ses penchants, à lui immoler tous ses appétits, moraux ou physiques, et ce ne pouvait être le cas de la nature la moins contenue qui fut jamais. Mais s'il n'eut à aucun degré ce qu'on appelle la vertu, il eut certaines vertus d'état, et celles notamment qui appartiennent au guerrier et au gou-

vernant. Il était sobre, ne donnait presque rien aux satisfactions des sens, sans être chaste ne fut jamais surpris dans un grossier libertinage, ne passait (hors les repas d'apparat) que peu d'instants à table, couchait sur la dure, avec un corps plutôt débile que fort, supportait sans s'en apercevoir des fatigues auxquelles auraient succombé les soldats les plus vigoureux, devenait capable de tout quand son âme était excitée par la poursuite des grandes choses, faisait mieux que de braver le péril, n'y pensait pas, et sans le rechercher ni l'éviter, se trouvait partout où sa présence était nécessaire pour voir, diriger, commander enfin. Si tel était chez lui le caractère du soldat, celui du général en chef n'était pas moins rare. Jamais on ne supporte les anxiétés d'un immense commandement avec plus de sang-froid, de vigueur, de présence d'esprit. Si quelquefois il était bouillant, colère même, c'est qu'alors *tout allait bien*, comme disaient les officiers habitués à son humeur. Dès que le danger paraissait sérieux, il devenait calme, doux, encourageant, ne voulant pas ajouter au trouble qui naissait des circonstances celui qui serait résulté de ses emportements, se montrait d'une sérénité parfaite, par habitude de se dominer dans les situations graves, de calculer la portée des périls, de trouver le moyen d'en sortir, et de dompter ainsi la fortune. Né pour les grandes extrémités, et en ayant pris une habitude sans égale, lorsqu'il s'était mis par la faute de son ambition dans des positions affreuses, on le voyait assister, en 1814 par exemple, au suicide de sa propre grandeur avec un incroyable sang-froid, espérant encore quand personne n'espérait plus, parce qu'il découvrait des ressources où personne n'en soupçonnait, et en tous cas s'élevant sur les ailes du génie au-dessus de toutes

les situations qui pouvaient lui échoir, avec la résignation d'un esprit qui se rend justice, et accepte le prix mérité de ses fautes.

Tel fut, selon nous, ce mortel si étrange, si divers, si multiple. Si dans les traits principaux de ce caractère on peut en détacher un plus saillant que les autres, c'est évidemment l'intempérance, nous parlons de l'intempérance morale, bien entendu. Prodige de génie et de passion, jeté dans le chaos d'une révolution, il s'y déploie, s'y développe, la domine, se substitue à elle et en prend l'énergie, l'audace, l'incontinence. Succédant à des gens qui ne se sont arrêtés en rien, ni dans la vertu, ni dans le crime, ni dans l'héroïsme, ni dans la cruauté, entouré d'hommes qui n'ont rien refusé à leurs passions, il ne refuse rien aux siennes. Ils ont voulu faire du monde une république universelle, il en veut faire une monarchie également universelle ; ils en ont fait un chaos, il en fait une unité presque tyrannique, ils ont tout dérangé, il veut tout arranger ; ils ont voulu braver les souverains, il les détrône ; il sont tué sur l'échafaud, il tue sur le champ de bataille, mais en cachant le sang sous la gloire, il immole plus d'hommes que jamais n'en ont immolé les conquérants asiatiques, et sur les terrres restreintes d'Europe, couvertes de populations résistantes, il parcourt plus d'espace que les Tamerlan, les Gengiskan n'en ont parcouru dans les vides de l'Asie.

L'intempérance est donc le trait essentiel de sa carrière. De là il résulte que ce profond capitaine, ce sage législateur, cet administrateur consommé, fut le politique nous dirions le plus fou, si Alexandre n'avait pas existé. Si la politique n'était qu'esprit, certes rien ne lui eût manqué pour surpasser les hommes d'Etat les plus raffinés. Mais la politique est caractère encore

plus qu'esprit, et c'est par là que Napoléon pèche. Ah ! lorsque jeune encore, n'ayant pas soumis le monde, il est obligé et résigné à compter avec les obstacles, il se montre aussi rusé, aussi fin, aussi patient qu'aucun autre ! Descendant en 1796 en Italie avec une faible armée, ayant à s'attacher les populations, il protège les prêtres, ménage les princes, quoi qu'en puissent dire les républicains de Paris. Transporté en Orient, ayant à craindre l'antipathie musulmane, il cherche à s'attirer les scheiks arabes, leur fait espérer sa conversion, quoi qu'en puissent dire les dévots de Paris, et réussit ainsi à se les attacher complètement. Plus tard occupé à une œuvre bien différente, celle du Concordat, il s'applique par un prodigieux mélange d'adresse et d'énergie, à vaincre les préjugés de Rome, et ce qui les vaut bien, les préjugés des philosophes. Tout ce qu'il lui fallut en cette occasion de finesse, d'art, de constance, de force, nous l'avons exposé ailleurs, et de manière à prouver que rien ne lui manque en fait de génie politique. Mais il n'était pas le maître alors, il se contenait ! Devenu tout-puissant, il ne se contint plus, et du politique il ne lui resta que la moindre partie, l'esprit : le caractère avait disparu.

Pourtant, ajoutons pour son excuse, que si la politique est quelque part hors de saison, c'est dans une révolution. Qui dit politique, dit respect et lent développement du passé ; qui dit révolution au contraire, dit rupture complète et brusque avec le passé. La vraie politique, en effet, c'est l'œuvre des générations, se transmettant un dessein, marchant à son accomplissement avec suite, patience, modestie s'il le faut, ne faisant vers le but qu'un pas, deux au plus dans un siècle, et jamais n'aspirant à y arriver d'un bond :

c'est l'œuvre de Henri IV projetant, après avoir contenu les partis, d'abaisser les maisons d'Espagne et d'Autriche unies par le sang et l'ambition, transmettant ce grand dessein à Richelieu, qui le transmet à Mazarin, qui le transmet à Louis XIV, lequel le poursuit, jusqu'à ce qu'en plaçant à tout risque son petit-fils sur le trône d'Espagne, il sépare à jamais l'Espagne de l'Autriche : c'est en Prusse l'œuvre du grand électeur commençant l'importance militaire de sa nation, suivi d'abord de l'électeur Frédéric III qui prend la couronne, puis de Frédéric-Guillaume Ier qui pour soutenir le nouveau titre de sa famille s'applique à créer une armée et un trésor, enfin de Frédéric le Grand qui, le moment de la crise venu, ajoutant l'audace à la longueur des desseins, fonde après un duel de vingt ans avec l'Europe la grandeur de la Prusse, et fait d'un petit électorat l'une des plus importantes monarchies du continent.

Il ne faut donc pas s'étonner si Napoléon, despote et révolutionnaire à la fois, ne fut point un politique, car s'il se montra un moment politique admirable en réconciliant la France avec l'Eglise, avec l'Europe, avec elle-même, bientôt en s'emportant contre l'Angleterre, en rompant la paix d'Amiens, en projetant la monarchie universelle après Austerlitz, en entreprenant la guerre d'Espagne qu'il alla essayer de terminer à Moscou, en refusant la paix de Prague, il fut pis qu'un mauvais politique, il présenta au monde le triste spectacle du génie descendu à l'état d'un pauvre insensé. Mais, il faut le reconnaître, ce n'était pas lui seul, c'était la Révolution française qui délirait en lui, en son vaste génie.

THIERS. *Histoire du Consulat et de l'Empire.*

Boivin, édit.

MARÉCHAL FOCH

NAPOLÉON, HOMME DE GUERRE

[*Le génie du plus grand capitaine de l'histoire jugé par celui qui en a le plus sûrement appliqué la doctrine en montrant, à son tour, par ses victoires éclatantes que les principes napoléoniens n'étaient pas seulement faits pour un temps et pour une circonstance donnée, mais peuvent s'appliquer à toutes les guerres.*]

Briser la volonté de l'ennemi, tel est donc le premier principe... la briser par un coup inattendu d'une vigueur suprême, telle est la première conséquence de ce principe.

Mais ce coup suprême est d'une vigueur inattendue, il n'est pas nécessaire de le porter sur toute l'armée ennemie. Elle est un être animé et organisé. Or qui dit organisme dit un ensemble d'organes dont la santé et le bon état sont nécessaires à la vie de l'individu, dont la perte, ne fût-ce que d'un seul, amène la mort.

Pour battre un adversaire, il est inutile de lui couper à la fois les bras, les jambes, la tête et en même temps de lui trouer la poitrine et de lui crever le ventre. Un coup d'épée au cœur ou un coup de massue sur la tête garantit le résultat. De même, renverser dans une armée une aile, le centre, une partie importante de son tout, sera suffisant pour avoir le résultat.

L'armée, d'ailleurs, est un être délicat qui ne vit

que de discipline. « La discipline est la force principale des armées », mais elle est aussi la première condition de leur existence ; seule, grâce à l'organisation hiérarchique, à la transmission et à l'exécution des ordres qui en résultent, elle permet au chef de diriger une action quelconque.

Mais alors, rompre la chaîne, c'est arrêter le fonctionnement de la hiérarchie, c'est transformer les unités tactiques en masses d'hommes informes, c'est rendre impossible l'exécution des ordres, c'est anéantir la volonté du commandement, empêcher toute action. Et il suffit, pour la rompre, de répandre le désordre moral ou le désordre matériel, de renverser l'organisation *en un point* du système.

Tout ceci nous conduit donc à l'application d'*un coup suprême* sur UN point, ce que Napoléon a formulé, en disant qu'il faut et qu'il suffit, pour être victorieux « d'être le plus fort sur un point donné, à un moment donné ». Ce qu'il a surabondamment prouvé par la conduite de sa bataille : « Qu'on déchire en effet ou simplement qu'on soulève le voile qui, dans les batailles de Napoléon, recouvre toutes ces longueurs irréparables d'une première orientation ou nécessaires à l'arrivée d'un corps voisin, à l'exécution d'un mouvement, et l'on verra toujours l'attaque décisive des masses entrer en scène avec toute sa *furie* et toutes ses *allures tragiques*. » (CLAUSEWITZ.)

C'est, du reste, ce qu'il expliquait quand il écrivait au maréchal Gouvion-Saint-Cyr : « Il ne faut accorder la préférence à aucun genre d'attaque et agir selon les circonstances. Il faut aborder l'ennemi avec le plus de moyens possible. Après avoir *engagé les coups les plus à proximité* de l'ennemi, on doit les laisser faire, sans trop s'inquiéter de leurs bonnes ou de

leurs mauvaises chances. Seulement, il faut avoir bien soin de ne pas céder trop facilement aux demandes de secours de la part de leurs chefs. » — « Il ajoutait, dit le maréchal, que ce n'était que vers la fin de la journée, quand il s'apercevait que l'ennemi fatigué avait mis en jeu la plus grande partie de ses moyens, qu'il ramassait ce qu'il avait pu conserver en réserve, pour lancer sur le champ de bataille une *forte masse* d'infanterie, de cavalerie, d'artillerie ; que l'ennemi, *ne l'ayant pas* PRÉVU, il faisait ce qu'il appelait *un événement* et que, par ce moyen, il avait presque toujours obtenu la victoire. »

Retenons de ce qui précède la notion en laquelle se résume la bataille-manœuvre, visant, pour finir : *l'action voulue, résolue, soudaine et énergique des masses sur un point choisi.*

C'est cette notion que l'on voit encore se traduire dans les batailles de la fin de l'Empire, en ces lourdes, massives, informes colonnes des troupes de Macdonal à Wagram, du général d'Erlon à Waterloo, qui sont incontestablement la négative de la tactique de détail, de l'art d'employer au mieux une quantité déterminée de troupes, de leur faire produire tous les effets dont elles sont capables avec les armes dont elles disposent, mais qui n'en restent pas moins, dans l'esprit de l'Empereur, l'idée de l'événement poussée à son *paroxysme ; brutalité sublime* de cette guerre à coups d'hommes, si l'on n'envisage que le principe ;... idée de surprise... poussée à ses dernières limites. Ceci est tellement vrai que lorsque l'archiduc Charles sur le champ de bataille de Wagram, voit paraître ce formidable engin d'attaque qui s'appelle la colonne Macdonald, il a le sentiment qu'il ne pourra parer l'effort et ordonne immédiatement la retraite.

Oui, Napoléon sait très bien qu'on ne démoralise pas, qu'on ne renverse pas un adversaire sérieux avec un ordre mince, avec des tirailleurs, avec des lignes, même par une attaque générale.

Pour avoir raison de lui, l'amener à s'avouer vaincu, c'est un effort *inattendu*, d'une *violence inconnue*, *inédite* en quelque sorte, qu'il présente ; il le demande à la masse, aux masses, et pour être sûr de l'effet, c'est *en colonne* qu'il a mis la masse.

La guerre est comme les autres activités humaines : en présence de difficultés nouvelles, d'obstacles de plus en plus sérieux, elle remonte à ses origines, à sa nature primitive, toute faite de violence ; elle y cherche le moyen de mieux *suspendre* pour mieux *renverser*, pour mieux briser le moral de l'adversaire. Dans cet ordre d'idées, Napoléon force de plus en plus la simplicité, la brutalité, la vigueur de ses attaques.

L'attaque décisive, tel est l'argument suprême de la bataille moderne, lutte de nations combattant pour leur existence, leur indépendance ou quelque intérêt moins noble, combattant en tout cas avec tous leurs moyens, avec toutes leurs passions, masses d'hommes et de passions qu'il s'agit par suite d'ébranler et de renverser.

MARÉCHAL FOCH.
Des principes de la guerre.
Berger-Levrault, édit.





LES CENT-JOURS

H. HOUSSAYE

LE RETOUR DE L'ILE D'ELBE

[*Victime du désastre impérial, la France n'a cependant pas oublié que, jusqu'à la dernière heure, Napoléon l'a défendue : malgré le sang dont elle a payé son ivresse pour lui, elle se souvient de lui et, parfois, le regrette...*

Devant l'impopularité grandissante des Bourbons, Napoléon tente encore une fois la fortune et, le 1er mars 1815, avec quelques centaines d'hommes, il quitte l'Ile d'Elbe et débarque au golfe Juan. L'Empereur ne veut point passer par la vallée du Rhône dont les populations ne sont pas sûres. Il prend la route de la montagne. Le maréchal Ney a été envoyé pour tenter de l'arrêter.]

...On se remit en marche vers onze heures, les Polonais en tête, puis les chasseurs de la vieille garde, les uns à pied, les autres sur des charrettes qu'avaient offertes les habitants, enfin l'Empereur en calèche, son cheval mené en main. Le gros de la colonne, venant de Corps, n'avait pas encore rallié. A une lieue et demie de Laffray, la route resserrée entre les lacs et une chaîne de collines de cent vingt mètres d'altitude moyenne, forme une sorte de long défilé. Soudain, les chasseurs voient revenir sur eux, bride abattue, les

lanciers polonais. Aussitôt, ils sautent à bas des charrettes, se rassemblent, chargent leurs armes. L'Empereur descend de sa calèche et monte à cheval, puis, dépassant les fantassins, il pousse vers Laffray avec les lanciers. Après un temps de galop, il s'arrête. Une troupe d'infanterie est rangée en bataille en avant du village, au débouché du défilé.

C'était le bataillon du 5e de ligne et la compagnie du génie. Pendant sa retraite de nuit, des scrupules étaient venus au commandant Delessart... La bonne contenance de ses hommes, dont pas un seul n'était resté en arrière et la position avantageuse de Laffray, où l'on pouvait difficilement le tourner, avaient déterminé Delessart à occuper le débouché du défilé... Il établit son bataillon en avant du village, la compagnie de voltigeurs déployée en première ligne.

Le commandant reconnut Napoléon à sa redingote grise et le vit descendre de cheval. L'Empereur paraissait fort agité. Il se promenait à grands pas sur la route, puis s'arrêtait et observait le bataillon avec sa lunette. Un grand nombre de paysans l'avaient suivi. Quelques-uns s'approchèrent des voltigeurs et leur tendirent des proclamations. Mais les soldats restaient fixes à leurs rangs. Menacés par Delessart, ces émissaires s'éloignèrent. Peu après, un officier de la garde, ancien camarade du commandant, vint pour parlementer. Sans vouloir écouter ses exhortations ni ses promesses, Delessart lui dit : « Je suis déterminé à faire mon devoir et, si vous ne vous retirez sur-le-champ, je vous fais arrêter. » — Mais enfin, tirerez-vous ? — Je ferai mon devoir, répéta le commandant et comme l'officier semblait vouloir s'approcher des troupes pour les haranguer, il porta la main à la poignée de son épée. Le capitaine d'artillerie Raoul, aide de camp de l'Em-

pereur, arriva alors à cheval jusque devant le front du bataillon et cria : « L'Empereur va marcher vers vous. Si vous faites feu, le premier coup de fusil sera pour lui. Vous en répondrez devant la France. » Muets et immobiles comme une rangée de statues, les soldats paraissaient insensibles.

Cependant, les lanciers polonais s'ébranlèrent et à cent mètres derrière le peloton des cavaliers, on aperçut les longues capotes bleues et les bonnets à poil de la vieille garde. Un flottement se produisit dans les rangs du 5e de ligne. Le commandant regarda ses hommes : l'épouvante était sur leur visage.

« Bataillon ! demi-tour à droite... marche ! » se hâta-t-il de commander. Car si, depuis une minute, la résistance lui semblait impossible, il espérait encore éviter la défection. Il dit à l'aide de camp de Marchand : « Comment engager le combat avec des hommes qui tremblent de tous les membres et qui sont pâles comme la mort ! » Les Polonais approchaient. Il fit presser le pas, mais déjà les chevaux soufflaient au dos des voltigeurs. Delessart, ne voulant pas du moins que son bataillon fût entamé par derrière, commanda :

« Halte ! face en tête. » Et faisant croiser la baïonnette, il reporta en avant sa troupe qui obéit machinalement. Les lanciers, sachant bien qu'ils ne devaient charger à aucun prix, tournèrent bride et se replièrent à la droite de la vieille garde.

Alors, l'Empereur ordonna au colonel Mallet de faire mettre à ses hommes l'arme sous le bras gauche. Le colonel ayant objecté qu'il y aurait danger à aborder pour ainsi dire désarmé une troupe dont les dispositions étaient suspectes et dont la première décharge serait meurtrière, l'Empereur reprit :

« Mallet, faites ce que je vous dis. »

Et seul à la tête de ses vieux chasseurs portant l'arme basse, il marcha vers le 5e de ligne.

« Le voilà !... Feu ! » s'écria hors de lui le capitaine Randon. Les malheureux soldats étaient livides. Leurs jambes vacillaient, leurs fusils tremblaient dans leurs mains crispées.

A portée du pistolet, Napoléon s'arrêta. « Soldats du 5e, dit-il d'une voix forte et calme, réconnaissez-moi. » Puis, avançant encore de deux ou trois pas et entr'ouvrant sa redingote : « S'il est parmi vous un soldat qui veuille tuer son Empereur, il peut le faire, je viens m'offrir à vos coups. »

L'épreuve est trop dure pour des soldats. Un grand cri de Vive l'Empereur ! si longtemps comprimé, jaillit de toutes les poitrines. Les rangs sont rompus, les cocardes blanches jonchent la route, des shakos sont agités à la pointe des baïonnettes, les soldats se précipitent vers leur Empereur, l'entourent, l'acclament, s'agenouillent à ses pieds et touchent en idolâtres ses bottes, son épée et les pans de sa redingote. Grâce au tumulte, le capitaine Randon que son ordre de faire feu a désigné à la colère des troupes éperonne son cheval et s'enfuit. Le commandant Delessart, humilié, désespéré, et cependant profondément ému, remet en fondant en larmes son épée à l'Empereur, qui l'embrasse pour le consoler.

H. Houssaye : *1815.*
Perrin, édit.



G. STENGER

LA RENTRÉE AUX TUILERIES

[Depuis Grenoble, la route n'est qu'un triomphe pour Napoléon : Lyon l'accueille avec enthousiasme, et, à Auxerre, il se voit rejoindre par Ney qui, avec ses régiments, a cédé à l'enthousiasme universel.

Le 20 mars 1815, Napoléon rentre à Paris que Louis XVIII a quitté la veille, sans qu'une goutte de sang ait été versée pour le rétablissement de l'Empire.]

Au jour tombant, les calèches arrivèrent aux Tuileries, celles des grands fonctionnaires de l'Empire y déposant le duc de Bassano, le duc de Plaisance, le duc de Gaëte, le duc de Rovigo, La Valette, Thibaudeau, Decrès, Daru, Regnault de Saint-Jean-d'Angély, le maréchal Lefebvre, les généraux Dejean, Durosnel, d'autres encore. Les dames de l'ancienne cour, cachant sous un ample manteau leur belle toilette de cérémonie et leurs épaules nues recouvertes de diamants, montèrent également une à une les escaliers du château, jusque dans les grands salons de réception. Les anciens huissiers avaient repris leur service aux grandes portes, les anciens valets dans les corridors ; les uns et les autres revêtus de leur livrée sous les ordres des préfets du palais. Toute la maison impériale, des cuisines jusqu'aux grands salons s'était reconstituée, comme par un enchantement de fée. Les chambellans, les maîtres de cérémonies, chacun se

trouvait là pour le service de l'Empereur, comme s'il ne se fût jamais absenté. La reine Hortense et la reine Julie, les premières installées, recevaient avec grâce, avec effusions les compliments des dames qui entraient. Toutes se congratulaient sur ce recommencement de vie fastueuse, que la chute de l'Empereur avait si brusquement interrompue. Assises, levées, elles allaient et venaient, lorsque l'une d'elles remarqua que les fleurs de lys du tapis étaient à peine attachées sur les abeilles impériales. Et aussitôt, malgré leurs falbalas et courbées, on vit ces dames, découdre à l'envi ces lys et les pousser dehors, afin qu'il ne restât plus rien des insignes royalistes. Et la salle des maréchaux et les autres salons s'offrirent dans leur majesté glorieuse.

A la nuit, les fenêtres des Tuileries brillèrent au dehors des lumières allumées comme aux grands jours de fête. Dans les rues voisines, des lampions tracèrent à la façade des maisons de longues lignes de feu. L'émoi de ce quartier était intense. Les officiers, au nombre de six cents, écrivent les mémoires de l'époque, attendaient plus anxieusement que les autres curieux, plus fébrilement que la foule répandue dans le Carrousel. Les heures qui se suivaient tintaient à leurs oreilles trop lentement. Au moindre bruit d'un galop de cheval, tous les yeux étaient tournés vers le guichet d'arrivée. Etait-ce lui ?

Il n'était pas neuf heures, lorsque retentirent au loin une cavalerie précipitée, des cris, des acclamations qui se rapprochaient par bonds éclatants. Il y eut, alors, une poussée formidable de la foule trépidante, nerveuse, affolée, des officiers se portant au Pavillon de Flore. Ce fut comme une débandade, un bousculement, dont les remous, pareils à ceux des

flots, vinrent battre les vieilles murailles du palais ; plus qu'un bousculement, un écrasement, afin de s'avancer jusqu'aux voitures dont le roulement devenait à chaque minute plus sonore. Napoléon arrivait. Il avait suivi les boulevards neufs jusqu'aux Invalides, traversé le pont de la Concorde et, longeant les quais, sa voiture et celles de sa suite étaient conduites aux Tuileries de toute la vitesse des chevaux. Les Polonais, au galop en avant, s'engouffrèrent comme un tourbillon sous la voûte du Pavillon de Flore, le sabre nu, criant, hurlant : Vive l'Empereur ! les chevaux couverts d'écume, les hommes perdant haleine, ivres de joie aussi, comme tous ceux qui les attendaient. La voiture de l'Empereur s'arrêta contre les marches du péristyle, et aussitôt de la foule surgit un cri retentissant, un cri vibrant comme un coup de tonnerre et se répercutant en fracas dans tout le Carrousel, un cri de Vive l'Empereur ! qui ne semblait point devoir finir. Tous les bras se tendirent vers la portière. Elle fut brusquement ouverte : mais barrée par la foule, l'Empereur ne pouvait ni se lever, ni sortir. Les officiers les plus près de lui parvinrent, non sans peine, à le soulever de son siège, et l'entourant, l'englobant de leurs caresses jalouses, le hissant sur leurs épaules, ils le portèrent au milieu du vestibule et s'efforcèrent ensuite de gagner l'escalier avec leur précieux fardeau. Le vestibule, l'escalier ne formaient qu'une agglomération de corps soudés les uns aux autres s'agitant comme une fourmilière. Chacun voulait voir et adorer son idole. En vain ses amis Caulaincourt, La Valette, qui ne l'avaient pas quitté depuis l'arrivée, criaient de faire place dans cette multitude compacte, personne ne bougeait. Lui se laissait faire, fermant les yeux, savourant, ravi, cette explosion d'enthousiasme, ce délire

d'amour. Le flot qui le pousse en avant sur les marches est contrarié par le flot qui descend du haut. La Valette, à la fin, se place devant lui, monte à reculons, s'efforçant du dos à produire un espace vide, et, tout à son bonheur présent, il ne cesse de répéter en montant : « Oh ! c'est vous, c'est vous, c'est vous !... »

Cependant on arrive au palier de l'étage et ceux qui le portent le déposent dans son cabinet. Les portes en sont immédiatement fermées. L'Empereur, enfin, s'appartenait.

La foule petit à petit s'écoule, impressionnée du spectacle auquel elle venait d'assister. A cette clameur de vocifération succède une trépidation de pas nombreux dans les corridors, d'appels au dehors parmi les cavaliers qui attachent leurs chevaux à la grille de la cour. Beaucoup, trop fatigués, s'enveloppent dans leur manteau et se couchent sur le pavé pour dormir. Des assistants qui ont voulu rester, des officiers qui ont tenu l'Empereur dans leurs bras, le nombre est grand encore, et ils se disposent à prendre part au souper que les cuisines ont eu le soin de préparer. Constant écrit qu'il y eut ce jour-là trois cents couverts servis. L'Empereur, pendant ce temps, soupait seul dans son cabinet, en tête à tête avec le maréchal Bertrand, d'un poulet et d'un plat de lentilles. Tout à l'heure, il va recevoir ses partisans, ceux à qui des ministères sont destinés. Jusqu'au milieu de la nuit il va travailler.

G. Stenger. *Le retour de l'Empereur.*
Perrin, édit.



ERCKMANN-CHATRIAN

LE DRAPEAU TRICOLORE

[*La constitution nouvelle a solennellement été proclamée au champ de mai. A peine cependant l'Empire est-il rétabli que l'Europe se dresse contre lui et c'est de nouveau la guerre. Cependant, le plus pur enthousiasme anime l'armée que les procédés vexatoires de la Monarchie ont exaspéré. Le drapeau tricolore a été salué de nouveau par d'unanimes acclamations.*]

... Nous arrivâmes sur la place au moment où le bataillon débouchait de la grande rue, au coin de la mairie, derrière les tambours qui couraient, la caisse sur l'épaule. Une foule de monde les suivait. Sous les vieux tilleuls, le roulement commença ; les soldats en tumulte prirent leurs rangs et presque aussitôt, le commandant Gémeau, qui souffrait de ses blessures et ne sortait pas depuis deux mois, parut en uniforme sur les marches de la maison Minque. Le sapeur de planton tenait son cheval et lui prêta l'épaule pour monter. De tous côtés, on regardait. L'appel était commencé.

Le commandant traversa la place, les capitaines allèrent vivement à sa rencontre ; ils se dirent quelques mots ; ensuite le commandant passa sur le front du bataillon, pendant que derrière lui s'avançait un simple sergent à trois chevrons, qui portait un drapeau dans son étui en toile cirée.

La foule grandissait toujours. M. Goulden et moi, nous venions de monter sur la borne, en face de la voûte du corps de garde. Après l'appel, au bout d'un instant, le commandant tira son épée et donna l'ordre de former le carré.

Je vous raconte ces choses simplement, parce qu'elles étaient simples et terribles. On voyait à la pâleur du commandant qu'il avait la fièvre et pourtant il faisait presque nuit. Les lignes grises du carré sur la place, le commandant à cheval, les officiers autour, sous la pluie, les bourgeois écoutant, le grand silence, les fenêtres qui s'ouvrent aux environs, tout est encore présent à mon esprit et voici qu'il s'est passé bientôt cinquante ans.

Personne ne parlait, car chacun savait bien qu'on allait apprendre le sort de la France. « Portez armes!... arme bras ! » cria le capitaine Vidal.

Après le bruit des armes, on n'entendit plus que la voix claire du commandant, cette voix que j'avais entendue de l'autre côté du Rhin, à Lutzen et à Leipzig, celle qui nous criait : « Serrez les rangs ! » Elle me traversait jusqu'à la moelle des os.

« Soldats, dit-il, S. M. Louis XVIII a quitté Paris le 20 mars et l'empereur Napoléon a fait son entrée dans la capitale le même jour. »

Une sorte de frémissement s'étendit partout, mais cela ne dura qu'une seconde et le commandant poursuivit :

« Soldats ! le drapeau de la France, c'est le drapeau d'Arcole, de Rivoli, d'Alexandrie, de Chebreisse, des Pyramides, d'Aboukir, de Marengo, d'Austerlitz, d'Iéna, d'Eylau, de Friedland, de Sommo-Sierra, de Madrid, d'Abensberg, d'Eckmühl, d'Essling, de Wagram, de Smolensk, de la Moskowa, de Weissenfels,

de Lutzen, de Bautzen, de Wurtschen, de Dresde, de Bischofswarda, de Hanau, de Brienne, de Saint-Dizier, de Champaubert, de Château-Thierry, de Joinvilliers, de Méry-sur-Seine, de Montereau, de Montmirail... C'est ce drapeau que nous avons teint de notre sang... c'est celui qui fait notre gloire... »

Le vieux sergent avait sorti le drapeau tricolore tout déchiré de son étui. Le commandant le prit :

« Ce drapeau, le voilà !... vous le reconnaissez, c'est celui de la nation. C'est celui que les Russes, les Prussiens, les Autrichiens, tous ceux que nous avions épargnés cent fois, nous ont ôté le jour de leur première victoire, parce qu'ils en avaient peur. »

Un grand nombre de vieux soldats, en entendant ces paroles, détournaient la tête pour cacher leurs larmes ; d'autres, tout pâles, regardaient avec des yeux terribles. « Moi, cria le commandant en levant son épée, je n'en connais pas d'autre. Vive la France ! vive l'Empereur ! »

A peine avait-il poussé ce cri que tout éclatait, on ne s'entendait plus ; de toutes les fenêtres, sur la place, dans les rues, partout des cris de « Vive l'Empereur ! vive la France ! » partaient comme des coups de trompette. Les gens et les soldats s'embrassaient ; on aurait dit que tout était sauvé, que nous avions retrouvé tout ce que la France avait perdu en 1814.

Erckmann-Chatrian. *Waterloo.*
Hachette, édit.



WATERLOO

EDGAR QUINET

LE CHAMP DE BATAILLE DE WATERLOO

[*En cinquante jours, Napoléon organise une armée de 182.000 hommes et il se décide à prendre l'offensive contre les alliés qui n'attendaient que les Russes pour commencer les opérations.*

Le 15 juin 1825, il franchit la Sambre et, après la terrible action de Ligny, il marche avec les Anglais qu'il rejoint le 17 devant Waterloo et les attaque le 18 au matin.]

Il y avait un peu plus de vingt ans que la bataille avait été livrée quand j'arrivai à Waterloo par la forêt de Soignes. Je suivais seul la route, cherchant, comme il arrive en pareil cas, un point connu pour me reconnaître à travers des lieux si souvent et si diversement décrits. A mi-côte d'une terre en chaume, j'entendis la sonnerie d'un troupeau et des poules qui gloussaient dans un bas-fond. Ces bruits champêtres sortaient des cours d'une grande ferme isolée, dont on ne voyait que les toits en ardoises ; j'y descendis, et à peine arrivé je lus sur un des bâtiments en brique qui bordent le chemin : Ferme de la Haie-Sainte. Ces mots me saisirent fortement, car avec ce point m'était donné tout l'horizon.

Le champ de bataille n'est point une plaine. Le sol

ondulé y forme au contraire partout des ravins parallèles qui se renflent et s'élargissent à leur milieu. Ce que l'on appelle le plateau de Mont-Saint-Jean, est un plan incliné qui n'offre presque aucune surface horizontale. En avant, en arrière et sur les deux côtés, cet espace vide, d'un terrain rouge et sablonneux, semé d'avoine, de trèfle, de seigle, sans murs, sans fossés, sans barrière, s'entoure d'une ceinture de bois de haute et de petite futaie, véritable champ clos pour un duel à mort. La forêt de Soignes est à deux mille toises en arrière, et les maisons de Mont-Saint-Jean bordent, comme le faubourg d'une grande ville, la route pavée qui traverse cet intervalle ; à cause de l'inégalité du sol on ne peut voir de loin que la pointe des toits et le petit dôme de l'église de Waterloo. Sur la lisière du bois et dans la campagne, s'élèvent dans des directions opposées, les clochers en aiguille de Planchenoit, d'Ohain, de Braine-la-Leud. Une vallée concave traçait le front de bataille, il était fort resserré, ayant moins d'une demi-lieue de développement. Le sol s'exhaussait par le centre et s'inclinait jusqu'à ses extrémités, en sorte que les deux ailes ne pouvaient se voir l'une l'autre. Ce point culminant de la ligne répond à la petite ferme de la Belle-Alliance qu'occupa l'Empereur toute l'après-midi, et où se rencontrèrent le soir le duc Wellington et le maréchal Blücher.

Dans de longs siècles, il sera facile de reconnaître encore la ravine qui séparait les deux armées. Elle est sans eau, sans source, sans arbre. Ses deux extrémités seules et son centre se cachent sous des habitations et des vergers ; la gauche est marquée par les ruines du château d'Hougoumont ; le centre par la grande ferme de la Haie-Sainte ; la droite par le village de la Haie, plus connu dans le pays sous le nom de

Morache. A une demi-lieue plus loin, la vallée se perd du côté de Lasnes, dans des défilés, des taillis, des marais et enfin dans un chemin creux et fort étroit. C'est par ce chemin que déboucha, à grand'peine, la première colonne des Prussiens de Bulow. Le sol en est tellement spongieux, qu'il devient impraticable sitôt qu'il a plu. Aussi ce corps d'armée y resta embourbé la moitié du jour, et mit cinq heures à faire une lieue. Dans une des bruyères qui dominent ce défilé, on trouve une colonne et un tombeau, quoique l'action ne se soit pas étendue jusque-là.

A l'extrême gauche de la position française et sous une allée de frênes blanchit la carcasse du château d'Hougoumont, incendié par les bombes du prince Jérôme et du général Foy. La chapelle seule est restée debout. On montre comme la relique miraculeuse de la bataille un Christ de bois épargné par le feu. Les murs du verger ont été conservés ainsi que les fameuses charmilles dont ils étaient couverts. A la place du petit bois par où commença l'attaque, verdit un champ d'avoine, les arbres du parc ombragent la tombe d'un Irlandais.

La ferme de la Haie-Sainte sur laquelle pivotait toute la bataille, est une espèce de forteresse rustique. Les portes des cours et des jardins sont encore criblées de balles. Sous l'un des grands hangars je vis de grands entassements d'os et de crânes de chevaux. Parmi ces têtes, il y en avait encore avec le mors rouillé entre les dents. Dans les champs, en face de la ferme, de longues et profondes tranchées, remplies de restes d'hommes, de chevaux, de harnais, se reconnaissaient de loin à une végétation plus forte et d'un vert plus foncé. Des habitants de Bruxelles marchandaient alors ces ossements, mais les habitants du

pays ne voulaient vendre que les restes des chevaux, et l'on était occupé à les séparer d'avec les squelettes d'hommes. De tous côtés, les tombes étaient ouvertes. Un fossoyeur me dit une fois en soulevant sa pelle : Voilà des os des grenadiers de la garde, ils sont gros comme des os de chevaux.

Au bout de la vallée, sur la droite, le petit hameau de Morache ou de la Haie s'abrite sous des arbres touffus ; il se lie aux vergers du château de Frichermont, qui est de ce côté le pendant du château détruit sur la gauche. C'est par là que se fit la trouée des Prussiens. Le voisinage de la forêt permit au maréchal Blücher de s'élancer comme d'une embuscade ; le chemin par lequel il arriva d'Ohain est une étroite clairière dans un bois fourré de pins et de chênes, où les chars ont peine à passer. Les deux armées durent l'apercevoir à la fois et en un clin d'œil, car il débusqua en rase campagne et sur une éminence. De là s'explique comment les fermes de la Haie ne portent point de trace de mitraille. Le village situé dans un bas-fond fut enveloppé et emporté avant que rien eût été préparé pour la moindre défense.

Au centre de la position des Anglais a été élevé un grand tumulus en briques, recouvert de terre. Cette tombe colossale domine de très haut tout l'horizon. Pour la construire on a écrêté le sommet du plateau dont a ainsi changé la forme. L'endroit où la ligne anglaise coupait la route de Bruxelles est marqué des deux côtés par une colonne funèbre. Ces deux colonnes forment l'entrée mortuaire du champ de Waterloo. Un peu plus loin dans ce champ néfaste, on trouve une pierre élevée à un inconnu assassiné là en plein jour. L'inscription est une prière au passant pour rechercher et dénoncer le meurtrier.

Du côté de Planchenoit, à l'endroit où se fit la première attaque de flanc des Prussiens, s'élève un petit monument noir, en fer, de forme gothique, avec ces mots en allemand :

Aux héros tombés le Roi et la Patrie reconnaissante. Qu'ils reposent en paix ! Belle-Alliance, le 18 juin 1815.

On trouve ainsi dans cet horizon des tombeaux d'Anglais, d'Hanovriens, de Belges, de Hollandais, de Prussiens, d'Ecossais, d'Irlandais ; les Français seuls n'ont ont pas, ou plutôt tout ce que vous voyez est leur tombeau.

Quand on fait aujourd'hui les marches du général Grouchy, ces marches de deux lieues en un jour, on reconnaît un homme frappé de la fatalité antique, et qui, selon un mot d'un ennemi, s'arrêtait à chaque pas pour attendre l'avenir.

Qui croirait que l'empire du monde dépende quelquefois d'une circonstance telle que la pluie ou le beau temps ? Rien pourtant n'est plus vrai. Imaginez qu'au lieu de pleuvoir il eût fait un rayon de soleil le 18 juin 1815 ; la bataille eût commencé avec le jour ; de l'aveu de tous les hommes de guerre, elle eût été gagnée à deux heures de l'après-midi. Au contraire, voilà un nuage qui passe et se résout en pluie, un sol qui s'effondre, des roues qui s'embourbent, une matinée perdue, c'est-à-dire un empereur qui s'en va mourir par delà l'équateur et la ruine d'une nation sans cela invincible.

Il reste encore un des hommes qui servirent de guide à Napoléon pendant la journée et la retraite. Cet homme se rappelle chaque place où l'empereur a passé. Il cultive ses vestiges. C'est là sa religion et son univers, car il n'en fait pas un métier. Hors de là,

il n'a rien vu, il ne sait rien, il ne se souvient de rien. Quand on me le montra, il battait son blé dans une grange de Maison-le-Roi. Il y avait justement quinze ans que son compagnon de moisson avait rentré sa lourde gerbe à Sainte-Hélène.

La tradition des quatre stations principales de l'Empereur pendant la journée du 18 s'est très exactement conservée ; elles marquent bien l'ordonnance et les péripéties de la bataille. On voudrait avoir des détails semblables sur Annibal à la journée de Lamor. Vers dix heures du matin, Napoléon mit pied à terre à gauche de la route sur les hauteurs de Rossomme ; il était alors à un peu plus d'un quart de lieue en arrière de son front de bandière. Il dominait de là toute la topographie de la campagne ; ses yeux pouvaient facilement plonger dans les ravins de Braine-la-Leud et de la Haie-Sainte. Par malheur, le défilé sur la droite était moins visible ; il ne fut pas remarqué : d'ailleurs, les bois de Lasnes et de Saint-Lambert, où s'amassait le danger, étaient encore silencieux. De cette éminence, l'Empereur dicta l'ordre de bataille. Pendant quelque temps il eut le spectacle de son armée rangée à ses pieds sur six lignes. Il put alors répéter avec raison : « Nous avons quatre-vingt-dix chances pour nous, nous n'en avons pas dix contre. »

La seconde position qu'il occupa était près de la route, en avant de ses réserves, en face de la maison de son guide Descosse. Il était midi ; l'action était engagée.

C'est de ce même champ qu'il aperçut pour la première fois du côté de la chapelle Saint-Lambert, l'avant-garde des Prussiens : il y avait deux heures déjà que ces têtes de colonnes n'étaient plus qu'à une lieue de son flanc droit. A travers le feuillage bronzé des tail-

lis, on voit encore le clocher de Saint-Lambert se dessiner en blanc sur la colline, comme un fantôme qui fait un signe, à l'extrémité de l'horizon.

La troisième station de l'Empereur, toujours en se rapprochant de l'ennemi fut sur le plateau de la Belle-Alliance. Le toit rustique de cette ferme, pendant la dernière partie de la journée, servit de point de direction et de ralliement aux corps prussiens qui arrivaient des divers points de l'horizon. Encore une fois, Napoléon commandait de là à tout son champ de bataille ; il était au centre de son action, un peu plus près de la Haie-Sainte que de Planchenoit : il voyait également bien ses deux ailes ; les boulets anglais et prussiens se croisaient sur ce point, qui était le foyer de la courbe décrite par l'armée française.

Un peu après, on vit l'Empereur descendre par la route de Bruxelles ; il atteignit jusqu'au pied du ravin de la Haie-Sainte. Il venait de reconnaître les colonnes de Blücher qui s'élançaient de la lisière du bois sur sa droite et sur son centre. On montre encore la butte de sable rouge où il arriva, à demi-portée de fusil de la position anglaise. C'était une action désespérée comme celle qu'il tenta sur l'Alpone dans la journée d'Arcole. Mais cette fois, sa jeunesse ne le protégeait plus. Dans sa retraite, il repassa à travers champs, à la droite du mamelon de Rossomme, d'où il avait eu le matin le spectacle des armées. Ses guides, à ce dernier moment, n'entendirent plus de lui que ces deux mots : « Evitez les marais. »

Pendant longtemps, les oiseaux et les animaux ont disparu de l'horizon de Waterloo. Aujourd'hui le paysage flamand a retrouvé toutes ses harmonies champêtres. Les fauvettes sifflent sous les pommiers nains de la Haie-Sainte et j'ai entendu les pies jaser sous

les frênes d'Hougoumont. Le hameau de Planchenoit, qui n'était composé que de chétives cabanes en chaume, a profité de la dépouille des morts. Il brille aujourd'hui sous de jolis toits d'ardoise dans de grasses prairies. Je l'ai vu au temps de la fauchaison de l'avoine, La vallée était remplie de faucheurs, de faneuses, d'attelages, de chars, de paysans qui faisaient la dînée dans le creux des sillons. Un soir je m'assis sur une gerbe à côté d'un vieux paysan qui assistait à la levée de ses blés. Il était très au fait de quelques petites circonstances de la bataille, qu'il mêlait à l'histoire de sa ferme et de ses champs ravagés.

« Là-bas, où vous voyez cette rangée de faneuses, était la grande batterie du Maréchal Ney.

« A l'endroit où s'abattent les pigeons de la ferme Papelotte, le premier corps fit son attaque, c'est par là que la déroute commença.

« Vous entendez d'ici le vent souffler dans ce grand orme, le seul qui existe sur le plateau des Anglais. On l'a appelé longtemps l'orme du général Picton ; mais c'était une erreur. Le général, avec tout son régiment, a péri dans ce champ de trèfle. Voyez comme l'herbe est verte et foncée !

« Maintenant, regardez sur la route l'endroit où cet enfant chasse devant lui ce troupeau de bœufs de la Haie-Sainte : c'est là que l'Empereur s'est arrêté sans pouvoir faire un pas de plus. Mais l'enfant et le troupeau sont déjà bien plus avant. »

Chaque soir, j'avais à traverser le champ de bataille à la nuit close, pour regagner mon gîte, en arrière de Maison-le-Roi. A cette heure la chouette se lamente dans les décombres d'Hougoumont ; les chauve-souris passent sur votre tête en effleurant d'opaques nuages. Au loin, les chiens hargneux hurlent dans les fermes,

et sur le pavé des chaussées, on entend gémir les roues de quelque attelage invisible. Le tumulus des Anglais surmonté du lion de marbre, les colonnes qui bordent le chemin, le monument de fer des Prussiens, s'exhaussent dans les ténèbres. L'horizon est lourd et sinistre. Pour peu que le vent s'élève et fasse trembler le feuillage des futaies voisines, on croit entendre des âmes murmurer et des esprits passer sur la face de la terre.

EDGAR QUINET *Le champ de bataille de Waterloo.*
(Paru dans la *Revue des Deux Mondes*).



H. HOUSSAYE

LA DERNIÈRE REVUE

[*La pluie, qui était tombée la veille et toute cette nuit, avait fait du terrain un bourbier : le soleil paraît enfin le 18, à onze heures et la bataille commence.*]

Les troupes prennent leurs positions de bataille. Napoléon, remonté à cheval, les passe en revue à mesure qu'elles se forment sur le terrain. Tout le plateau est sillonné de colonnes en marche. Le corps de d'Erlon serre sur sa droite pour laisser le corps de Reille s'établir sur la gauche. Sur les flancs et en arrière de ces premières lignes d'infanterie, — infanterie de bataille avec l'habit bleu, la culotte et les guêtres blanches, infanterie légère toute vêtue de bleu et guêtrée de noir — huit divisions de cavalerie commen-

cent à se déployer, sabres et cuirasses brillant au soleil, flammes des lances ondulant au vent. C'est un chatoiement de nuances vives et d'éclairs métalliques. Aux chasseurs portant portant l'habit-veste gros vert à parements amaranthe, aurore ou écarlate et le charivari de cuivre fermé par de gros boutons, succèdent les hussards, dont les dolmans, les pelisses, les culottes à la hongroise, les plumets des shakos varient de couleur à chaque régiment, il y en a de marron et bleu, de rouge et bleu de ciel, de gris et bleu, de vert et écarlate. Passent ensuite les dragons aux casques de cuivre à turban de peau de tigre. Les buffleteries blanches, croisant sur l'habit vert à parements rouges ou jaunes, le grand fusil à l'arçon battant la botte rigide ; les chevau-légers, lanciers verts comme les chasseurs et ayant, comme eux, la chabraque en peau de mouton, mais se distinguant par le casque à chenille, la coupe et la couleur du plastron ; les cuirassiers qui portent le court habit bleu impérial à collet, retroussis et garnitures d'entournures rouges ou jaunes selon les régiments, la culotte blanche, la haute botte, la cuirasse et le casque d'acier à cimier de cuivre et à crinière flottante ; les carabiniers géants de six pieds, vêtus de blanc, cuirassés d'or, coiffés, comme des héros antiques, de grands casques à chenilles rouges. La garde à cheval se déploie en troisième ligne, dragons à l'habit vert à revers blancs et le casque à plumet rouge ; grenadiers avec l'habit bleu à parements écarlates, la culotte de peau, les contre-épaulettes et les aiguillettes jaune orangé, le grand bonnet d'ours à plumet et à fourragère ; les lanciers qui ont la kurka rouge à plastron bleu, les épaulettes et les aiguillettes jonquille, le pantalon rouge, à bande bleue, le shapska rouge qu'orne une plaque de

cuivre à l'N couronné et que surmonte un plumet tout blanc, haut d'un demi-mètre, enfin les chasseurs aux dolmans verts garnis de tresses orange, aux pelisses rouges bordées de fourrure, aux kolbachs à flamme écarlate et à grand plumet vert et rouge. Sur les épaulettes, les tresses, les galons, les brandebourgs des officiers ruissellent l'or et l'argent.

Par la route de Bruxelles débouchent d'autres troupes. Il arrive des hommes, et des chevaux et des canons d'aussi loin que porte la vue : les nombreux bataillons de Lobau, les chasseurs de Domon, les lanciers de Subervie, l'artillerie à pied dans son sévère uniforme bleu foncé, relevé de rouge, l'artillerie à cheval, le devant du dolman couvert de brandebourgs écarlates ; la jeune garde, tirailleurs à épaulettes rouges, voltigeurs à épaulettes vertes ; les canonniers à pied de la garde, coiffés du bonnet d'ourson et marchant près de ces redoutables pièces de 12 que l'Empereur nomme ses « plus belles filles ». Tout à fait en arrière s'avancent les colonnes sombres de la vieille garde. Chasseurs et grenadiers ont la tenue de campagne : pantalon bleu, longue capote bleue à un rang de boutons, bonnet à poil, sans le plumet, ni le cordon. Leur uniforme de parade pour l'entrée triomphale à Bruxelles est dans leur havresac, ce qui leur fait avec leur équipement, leurs armes et leur cinquante cartouches, une charge de soixante-cinq livres.

On ne distingue les grenadiers des chasseurs que par leur taille élevée, la plaque de cuivre de leur ourson et leurs épaulettes qui sont toutes rouges, tandis que celles de leurs camarades ont le corps vert et les franges rouges. Les uns et les autres portent la queue et la poudre et ont aux oreilles des anneaux d'or

massif de la dimension d'un petit écu. Les tambours battent, les trompettes sonnent, les musiques jouent : *Veillons au salut de l'Empire*. En passant devant Napoléon, les porte-aigles inclinent leurs drapeaux, — les drapeaux du Champ de Mai, des drapeaux neufs, mais déjà baptisés à Ligny par le feu et par le sang — les cavaliers brandissent leurs sabres, les fantassins agitent leurs shakos au bout des baïonnettes. Les acclamations dominent et étouffent les tambours et les cuivres. Les : Vive l'Empereur ! se suivent avec une telle véhémence et une telle rapidité qu'ils empêchent d'entendre les commandements : « Jamais, dit un officier du 1er corps, on ne cria : Vive l'Empereur ! avec un tel enthousiasme : c'était comme un délire. Et ce qui rendait cette scène plus solennelle et plus émouvante, c'est qu'en face de nous, à mille pas peut-être, on voyait distinctement la ligne rouge sombre de l'armée anglaise.

H. Houssaye. *1815. Waterloo.*
Perrin, édit.



STENDHAL

LA BATAILLE VUE PAR UN SOLDAT

Fabrice trouva bientôt des vivandières, il demanda à l'une d'elles où était le 4e régiment de hussards auquel il appartenait.

— Tu feras tout aussi bien de ne pas tant te presser, mon petit soldat, dit la cantinière touchée par la pâleur et les beaux yeux de Fabrice. Tu n'as pas encore

la poigne assez ferme pour les coups de sabre qui vont se donner aujourd'hui. Encore si tu avais un fusil, je ne dis pas, tu pourrais lâcher ta balle comme un autre.

Ce conseil déplut à Fabrice, mais il avait beau pousser son cheval, il ne pouvait aller plus vite que la charrette de la cantinière. De temps à autre le bruit du canon semblait se rapprocher et les empêchait de s'entendre, car Fabrice était tellement hors de lui d'enthousiasme et de bonheur, qu'il avait renoué la conversation. Chaque mot de la cantinière redoublait son bonheur en le lui faisant comprendre. A l'exception de son vrai nom et de sa fuite de prison, il finit par tout dire à cette femme qui semblait si bonne. Elle était fort étonnée et ne comprenait rien du tout à ce que lui racontait ce beau jeune soldat.

— Je vois le fin mot, s'écria-t-elle enfin d'un air de triomphe ; vous êtes un jeune bourgeois amoureux de la femme de quelque capitaine du 4e hussards. Votre amoureuse vous aura fait cadeau de l'uniforme que vous portez et vous courrez après elle. Vrai, comme Dieu est là-haut, vous n'avez jamais été soldat, mais comme un brave garçon que vous êtes, puisque votre régiment est au feu, vous voulez y paraître et ne pas passer pour un capon.

Fabrice convint de tout : c'était le seul moyen qu'il eût de recevoir de bons conseils. J'ignore toutes les façons d'agir de ces Français, se disait-il, et si je ne suis pas guidé par quelqu'un, je parviendrai encore à me faire jeter en prison et l'on me volera mon cheval.

— D'abord, mon petit, lui dit la cantinière qui devenait de plus en plus son amie, conviens que tu n'as pas vingt ans ; c'est tout le bout du monde si tu en as dix-sept.

C'était la vérité et Fabrice l'avoua de bonne grâce.

— Ainsi tu n'es même pas conscrit ; c'est uniquement à cause des beaux yeux de la madame que tu vas te faire casser les os. Peste ! elle n'est pas dégoûtée. Si tu as encore quelques-uns de ces *jaunets* qu'elle t'a remis, il faut *primo* que tu achètes un autre cheval ; vois comme ta rosse dresse les oreilles quand le bruit du canon ronfle d'un peu près : c'est là un cheval de paysan qui te fera tuer dès que tu seras en ligne. Cette fumée blanche que tu vois là-bas par dessus la haie, ce sont des feux de peloton, mon petit ! Ainsi, prépare-toi à avoir une fameuse venette, quand tu vas entendre siffler les balles. Tu ferais aussi bien de manger un morceau tandis que tu en as encore le temps.

Fabrice suivit ce conseil, et, présentant un napoléon à la vivandière, la pria de se payer.

— C'est pitié de le voir ! s'écria cette femme ; le pauvre petit ne sait pas seulement dépenser son argent. Tu mériterais bien qu'après avoir empoigné ton napoléon je fisse prendre son grand trot à Cocotte : du diable si ta rosse pourrait me suivre. Que ferais-tu, nigaud, en me voyant détaler ? Apprends que quand le bucal gronde, on ne montre jamais d'or. Tiens, lui dit-elle, voilà dix-huit francs cinquante centimes, et ton déjeuner te coûte trente sous. Maintenant, nous allons bientôt avoir des chevaux à revendre. Si la bête est petite, tu en donneras dix francs, et, dans tous les cas, jamais plus de vingt francs, quand ce serait le cheval des quatre fils Aymon.

Le déjeuner fini, la vivandière, qui pérorait toujours, fut interrompue par une femme qui s'avançait à travers champs, et qui passa sur la route.

— Holà, hé ! lui cria cette femme, holà ! Margot, ton 6e léger est sur la droite.

— Il faut que je te quitte, mon petit, dit la vivandière à notre héros, mais en vérité tu me fais pitié ; j'ai de l'amitié pour toi, sacrédié ! Tu ne sais rien de rien, tu vas te faire moucher, comme Dieu est Dieu ! Viens-t-en au 6e léger avec moi.

— Je comprends bien que je ne sais rien, lui dit Fabrice, mais je veux me battre et je suis résolu d'aller là-bas vers cette fumée blanche.

— Regarde comme ton cheval remue les oreilles ! Dès qu'il sera là-bas, quelque peu de vigueur qu'il ait, il te forcera la main, il se mettra à galoper, et Dieu sait où il te mènera. Veux-tu m'en croire ? Dès que tu seras avec les petits soldats, ramasse un fusil et une giberne, mets-toi à côté des soldats et fais exactement comme eux. Mais, mon Dieu, je parie que tu ne sais pas seulement déchirer une cartouche.

Fabrice fort piqué, avoua cependant à sa nouvelle amie qu'elle avait deviné juste.

— Pauvre petit ! il va être tué tout de suite, vrai comme Dieu ! ça ne sera pas long. Il faut absolument que tu viennes avec moi, reprit la cantinière d'un air d'autorité.

— Mais, je veux me battre.

— Tu te battras aussi, va, le 6e léger est un fameux, et aujourd'hui, il y en a pour tout le monde.

— Mais serons-nous bientôt à votre régiment ?

— Dans un quart d'heure tout au plus.

— Recommandé par cette brave femme, se dit Fabrice, mon ignorance de toute chose ne me fera pas prendre pour un espion, et je pourrai me battre. A ce moment le bruit du canon redoubla, un coup n'attendait pas l'autre. C'est comme un chapelet, dit Fabrice.

— On commence à distinguer les feux de peloton,

dit la vivandière en donnant un coup de fouet à son petit cheval qui semblait tout animé par le feu.

La cantinière tourna à droite et prit un chemin de traverse au milieu des prairies ; il y avait un pied de boue : la petite charrette fut sur le point d'y rester. Fabrice poussa à la roue. Son cheval tomba deux fois, bientôt le chemin moins rempli d'eau, ne fût plus qu'un sentier au milieu du gazon. Fabrice n'avait pas fait cinq cents pas que sa rosse s'arrêta court ; c'était un cadavre posé en travers du sentier, qui faisait horreur au cheval et au cavalier.

La figure de Fabrice, très pâle naturellement, prit une teinte verte fort prononcée ; la cantinière, après avoir regardé le mort, dit, comme se parlant à elle-même. Ça n'est pas de notre division. Puis, levant les yeux sur notre héros, elle éclata de rire.

— Ha ! ha ! mon petit, s'écria-t-elle, en voilà du nanan ! Fabrice restait glacé. Ce qui le frappait surtout c'était la saleté des pieds de ce cadavre qui déjà était dépouillé de ses souliers, et auquel on n'avait laissé qu'un mauvais pantalon tout souillé de sang.

— Approche, lui dit la cantinière, descends de cheval, il faut que tu t'y accoutumes. Tiens, s'écria-t-elle, il en a eu par la tête.

Une balle, entrée à côté du nez, était sortie par la tempe opposée et défigurait ce cadavre d'une façon hideuse ; il était resté avec un œil ouvert.

— Descends donc de cheval, petit, dit la cantinière, et donne-lui une poignée de main pour voir s'il te la rendra.

Sans hésiter, quoique près de rendre l'âme de dégoût, Fabrice se jeta à bas de cheval et prit la main du cadavre qu'il secoua ferme ; puis il resta comme

anéanti; il sentait qu'il n'avait pas la force de remonter à cheval. Ce qui lui faisait horreur surtout c'était cet œil ouvert.

La vivandière va me croire un lâche, se disait-il avec amertume. Mais il sentait l'impossibilité de faire un mouvement : il serait tombé. Ce moment fut affreux ; Fabrice fut sur le point de se trouver mal tout à fait. La vivandière s'en aperçut, sauta lestement à bas de sa petite voiture, et lui présenta, sans mot dire, un verre d'eau-de-vie qu'il avala d'un trait ; il put remonter sur sa rosse, et continuer la route sans dire une parole. La vivandière le regardait de temps à autre du coin de l'œil.

— Tu te battras demain, mon petit, lui dit-elle enfin, aujourd'hui tu resteras avec moi. Tu vois bien qu'il faut que tu apprennes le métier de soldat.

— Au contraire je veux me battre tout de suite, s'écria notre héros d'un air sombre, qui sembla de bon augure à la vivandière. Le bruit du canon redoublait et semblait s'approcher. Les coups commençaient à former comme une basse continue ; un coup n'était séparé du coup voisin par aucun intervalle et sur cette basse continue, qui rappelait le bruit d'un torrent lointain, on distinguait fort bien les feux de peloton.

Dans ce moment la route s'enfonçait au milieu d'un bouquet de bois. La vivandière vit trois ou quatre soldats des nôtres qui venaient à elle courant à toutes jambes ; elle sauta lestement à bas de sa voiture et courut se cacher à quinze ou vingt pas du chemin. Elle se blottit dans un grand trou qui était resté au lieu où l'on venait d'arracher un grand arbre. Donc, se dit Fabrice, je vais voir si je suis un lâche ! Ils s'arrêta auprès de la petite voiture abandonnée par la cantinière et tira son sabre. Les soldats ne firent pas

attention à lui et passèrent en courant le long du bois, à gauche de la route.

— Ce sont des nôtres, dit tranquillement la vivandière en revenant essoufflée vers sa petite voiture... Si ton cheval était capable de galoper, je te dirai : pousse en avant jusqu'au bout du bois, vois s'il y a quelqu'un dans la plaine. Fabrice ne se le fit pas dire deux fois, il arracha une branche à un peuplier, l'effeuilla et se mit à battre son cheval à tour de bras ; la rosse prit le galop un instant, puis revint à son petit trot accoutumé. La vivandière avait mis son cheval au galop. — Arrête-toi donc, arrête ! criait-elle à Fabrice. Bientôt tous les deux furent hors du bois. En arrivant au bord de la plaine, ils entendirent un tapage effroyable, le canon et la mousqueterie tonnaient de tous les côtés, à droite, à gauche, derrière. Et, comme le bouquet de bois d'où ils sortaient occupait un tertre élevé de huit ou dix pieds au-dessus de la plaine, ils aperçurent assez bien un coin de la bataille ; mais enfin il n'y avait personne dans le pré au delà du bois. Ce pré était bordé, à mille pas de distance, par une longue rangée de saules, très touffus ; au-dessus des saules paraissait une fumée blanche qui quelquefois s'élevait dans le ciel en tournoyant.

— Si je savais seulement où est le régiment ! disait la cantinière embarrassée. Il ne faut pas traverser ce grand pré tout droit. A propos, toi, dit-elle à Fabrice, si tu vois un soldat ennemi, pique-le avec la pointe de ton sabre, ne va pas t'amuser à le sabrer...

Une troupe de généraux suivis d'une vingtaine de hussards, traversèrent au galop un des angles de la vaste prairie au bord de laquelle il était arrêté : son cheval hennit, se cabra deux ou trois fois de suite, puis donna des coups de tête violents contre la bride qui

le retenait. Eh bien, soit ! se dit Fabrice. Le cheval, laissé à lui-même, partit ventre à terre et alla rejoindre l'escorte qui suivait les généraux. Fabrice compta quatre chapeaux bordés. Un quart d'heure après, par quelques mots que dit un hussard son voisin, Fabrice comprit qu'un de ces généraux était le célèbre maréchal Ney. Son bonheur fut au comble ; toutefois il ne put deviner lequel des quatre généraux était le maréchal Ney, il eût donné tout au monde pour le savoir, mais il se rappela qu'il ne fallait pas parler. L'escorte s'arrêta pour passer un large fossé rempli d'eau par la pluie de la veille...

... Tout à coup le maréchal des logis cria à ses hommes :

— Vous ne voyez donc pas l'Empereur, s... ! Sur-le-champ l'escorte cria *vive l'Empereur* à tue-tête. On peut penser si notre héros regarda de tous ces yeux mais il ne vit que des généraux qui galopaient, suivis, eux aussi, d'une escorte. Les longues crinières pendantes que portaient à leurs casques les dragons de la suite l'empêchèrent de distinguer les figures. Ainsi, je n'ai pu voir l'Empereur sur un champ de bataille, à cause de ces maudits verres d'eau-de-vie ! Cette réflexion le réveilla tout à fait.

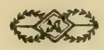
On redescendit dans un chemin rempli d'eau, les chevaux voulurent boire.

— C'est donc l'Empereur qui a passé là ? dit-il à son voisin.

— Eh ! certainement, celui qui n'avait pas d'habit brodé. Comment ne l'avez-vous pas vu ? dit le camarade avec bienveillance. Fabrice eut grande envie de galoper après l'escorte de l'Empereur et de s'y incorporer. Quel bonheur de faire réellement la guerre à la suite de ce héros ! C'était pour cela qu'il était venu

en France. J'en suis parfaitement le maître, se dit-il, car enfin je n'ai d'autre raison pour le service que je fais, que la volonté de mon cheval qui s'est mis à galoper pour suivre ces généraux.

STENDHAL. *La Chartreuse de Parme.*



V. HUGO

LA CHUTE DE L'AIGLE

[Dirigeant sur le mont Saint-Jean le feu formidable d'une puissante batterie de 78 pièces, Napoléon a lancé Ney sur la Haie-Sainte, au pied du coteau : au prix d'efforts surhumains, Ney s'en est emparé et, tandis que Bulow débouche sur la droite de l'armée française, il repousse la contre-offensive que Wellington dirige sur lui : notre infanterie rejette les colonnes anglaises, nos cuirassiers les sabrent et toute notre cavalerie s'ébranle, même la réserve, vers le plateau fatal.

Toute la manœuvre de Napoléon repose sur l'enfoncement de l'armée anglaise, avant l'arrivée des Prussiens. Il les croit aux prises avec Grouchy. Quand au soir, Blücher, qui a échappé au maréchal, débouche sur le champ de bataille — l'Empereur comprend que la partie est perdue. L'héroïsme suprême de la garde sauve l'honneur — mais la fortune de Napoléon et l'Empire ont croulé dans la défaite. Plus d'armée et l'ennemi aux frontières de France.

Napoléon rentre à Paris, essayer de sauver les restes de sa puissance.]

Ils étaient trois mille cinq cents. Ils faisaient un front d'un quart de lieue. C'étaient des hommes géants sur des chevaux colosses. Ils étaient vingt-six escadrons, et ils avaient derrière eux, pour les appuyer, la division de Lefebvre-Desnouettes, les cent-six gendarmes d'élite, les chasseurs de la garde, onze cent quatre-vingt-dix-sept hommes, et les lanciers de la garde, huit cent-quatre-vingts lances. Ils portaient le casque sans crins et la cuirasse de fer battu, avec les pistolets d'arçon dans les fontes et le long sabre-épée. Le matin, toute l'armée les avait admirés, quand à neuf heures, les clairons sonnant, toutes les musiques chantant *Veillons au salut de l'Empire*, ils étaient venus, colonne épaisse, une de leurs batteries à leur flanc, l'autre à leur centre, se déployer sur deux rangs entre la chaussée de Genappe et Frischemont, et prendre leur place de bataille dans cette puissante deuxième ligne, si savamment composée par Napoléon, laquelle, ayant à son extrémité de gauche les cuirassiers de Kellermann et à son extrémité de droite les cuirassiers de Milhaud, avait, pour ainsi dire, deux ailes de fer.

L'aide de camp Bernard leur porta l'ordre de l'Empereur. Ney tira son épée et prit la tête. Les escadrons énormes s'ébranlèrent.

Alors on vit un spectacle formidable.

Toute cette cavalerie, sabres levés, étendards et trompettes au vent, formée en colonne par division, descendit d'un même mouvement et comme un seul homme, avec la précision d'un bélier de bronze qui ouvre une brèche, la colline de la Belle Alliance, s'enfonça dans le fonds redoutable où tant d'hommes déjà étaient tombés, y disparut dans la fumée, puis sortant de cette ombre, reparut de l'autre côté du vallon, tou-

jours compacte et serrée, montant au grand trot, à travers un nuage de mitraille crevant sur elle, l'épouvantable pente de boue du plateau de Mont-Saint-Jean. Ils montaient, graves, menaçants, imperturbables ; dans les intervalles de la mousqueterie et de l'artillerie, on entendait ce piétinement colossal. Etant deux divisions, ils étaient deux colonnes ; la division Wathier avait la droite, la division Delord avait la gauche. On croyait voir de loin s'allonger vers la crête du plateau deux immenses couleuvres d'acier. Cela traversa la bataille comme un prodige.

Rien de semblable ne s'était vu depuis la prise de la grande redoute de la Moskowa par la grosse cavalerie ; Murat y manquait, mais Ney s'y retrouvait. Il semblait que cette masse était devenue monstre et n'eût qu'une âme. Chaque escadron ondulait et se gonflait comme un anneau du polype. On les apercevait à travers une vaste fumée déchirée çà et là. Pêle-mêle de casques, de cris, de sabres, bondissement orageux des croupes des chevaux dans le canon et la fanfare, tumulte discipliné et terrible ; là-dessus les cuirasses, comme les écailles sur l'hydre.

Ces récits semblent d'un autre âge. Quelque chose de pareil à cette vision apparaissait sans doute dans les vieilles épopées orphiques racontant les hommes-chevaux, les antiques hippanthropes, ces titans à face humaine et à poitrail équestre dont le galop escalada l'Olympe, horribles, invulnérables, sublimes : dieux et bêtes.

Bizarre coïncidence numérique, vingt-six bataillons allaient recevoir ces vingt-six escadrons. Derrière la crête du plateau, à l'ombre de la batterie masquée, l'infanterie anglaise, formée en treize carrés, deux bataillons par carré, et sur deux lignes, sept sur la pre-

mière, six sur la seconde, la crosse à l'épaule, couchant en joue ce qui allait venir, calme, muette, immobile, attendait. Elle ne voyait pas les cuirassiers et les cuirassiers ne la voyaient pas. Elle écoutait monter cette marée d'hommes. Elle entendait le grossissement du bruit des trois mille chevaux, le frappement alternatif et symétrique des sabots au grand trot, le froissement des cuirasses, le cliquetis des sabres, et une sorte de grand souffle farouche. Il y eut un silence redoutable, puis subitement, une longue file de bras levés brandissant des sabres apparut au-dessus de la crête, et les casques, et les trompettes, et les étendards, et trois mille têtes à moustaches grises criant : Vive l'Empereur ! Toute cette cavalerie déboucha sur le plateau et ce fut comme l'entrée d'un tremblement de terre.

LA GARDE

On sait le reste, l'irruption d'une troisième armée, la bataille disloquée, quatre-vingt-six bouches à feu tonnant tout à coup, Pirch Ier survenant avec Bülow, la cavalerie de Zicten menée par Blücher en personne, les français refoulés, Marcognet balayé du plateau d'Ohain, Durutte délogé de Papelotte, Donzelot et Quiot reculant, Lobau pris en écharpe, une nouvelle bataille se précipitant à la nuit tombante sur nos régiments démantelés, toute la ligne anglaise reprenant l'offensive et poussée en avant, la gigantesque trouée faite dans l'armée française, la mitraille anglaise et la mitraille prussienne s'entr'aidant, l'extermination, le désastre de front, le désastre en flanc, la garde entrant en ligne sous cet épouvantable écroulement.

Comme elle sentait qu'elle allait mourir, elle cria : Vive l'Empereur ! L'histoire n'a rien de plus émouvant que cette agonie éclatant en acclamations.

Le ciel avait été couvert toute la journée. Tout à coup, en ce moment-là même, il était huit heures du soir, les nuages de l'horizon s'écartèrent et laissèrent passer, à travers les ormes de la route de Nivelles, la grande rougeur sinistre du soleil qui se couchait. On l'avait vu se lever à Austerlitz.

Chaque bataillon de la garde, pour ce dénouement, était commandé par un général. Friant, Michel, Roguet, Harlet, Mallet, Poret de Morvan étaient là. Quand les hauts bonnets des grenadiers de la garde avec la large plaque à l'aigle apparurent, symétriques, alignés, tranquilles, superbes, dans la brume de cette mêlée, l'ennemi sentit le respect de la France ; on crut voir vingt victoires entrer sur le champ de bataille, ailes déployées, et ceux qui étaient vainqueurs, s'estimant vaincus, reculèrent, mais Wellington cria : *Debout, gardes, et visez juste !* Le régiment rouge des gardes anglaises, couché derrière les haies, se leva, une nuée de mitraille cribla le drapeau tricolore frissonnant autour de nos aigles, tous se ruèrent, et le suprême carnage commença. La garde impériale sentit dans l'ombre l'armée lâchant pied autour d'elle, et le vaste ébranlement de la déroute, elle entendit le sauve-qui-peut ! qui avait remplacé le Vive l'Empereur ! et, avec la fuite derrière elle, elle continua d'avancer, de plus en plus foudroyée et mourant davantage à chaque pas qu'elle faisait. Il n'y eut point d'hésitants ni de timides. Le soldat dans cette troupe était aussi héros que le général. Pas un homme ne manqua au suicide.

Ney, éperdu, grand de toute la hauteur de la mort

acceptée, s'offrait à tous les coups dans cette tourmente. Il eut là son cinquième cheval tué sous lui. En sueur, la flamme aux yeux, l'écume aux lèvres, l'uniforme déboutonné, une de ses épaulettes à demi coupées par le coup de sabre d'un horse-guard, sa plaque de grand aigle bosselée par une balle, sanglant, fangeux, magnifique, une épée cassée à la main, il disait : *Venez voir comment meurt un maréchal de France sur le champ de bataille !* Mais en vain ; il ne mourut pas. Il était hagard et indigné. Il jetait à Drouet d'Erlon cette question : *Est-ce que tu ne te fais pas tuer, toi ?* Il criait au milieu de toute cette artillerie écrasant une poignée d'hommes : — *Il n'y a donc rien pour moi ! Oh ! je voudrais que tous ces boulets anglais m'entrassent dans le ventre !* — Tu étais réservé à des balles françaises, infortuné !

LA CATASTROPHE

. . . .

A la nuit tombante, dans un champ près de Genappe, Bernard et Bertrand saisirent par un pan de sa redingote et arrêtèrent un homme hagard, pensif, sinistre, qui, entraîné jusque-là par le courant de la déroute, venait de mettre pied à terre, avait passé sous son bras la bride de son cheval, et, l'œil égaré, s'en retournait seul vers Waterloo. C'était Napoléon essayant encore d'aller en avant, immense somnambule de ce rêve écroulé.

V. Hugo. *Les Misérables.*

THEOPHILE GAUTIER

VIEUX DE LA VIEILLE

15 Décembre.

Par l'ennui chassé de ma chambre,
J'errais le long du boulevard :
Il faisait un temps de décembre,
Vent froid, fine pluie et brouillard ;

Et là je vis, spectacle étrange,
Echappés du sombre séjour,
Sous la bruine et dans la fange,
Passer des spectres en plein jour.

Pourtant c'est la nuit que les ombres,
Par un clair de lune allemand,
Dans les vieilles tours en décombres,
Reviennent ordinairement ;

C'est la nuit que les Elfes sortent
Avec leur robe humide au bord,
Et sous les nénuphars emportent
Leur valseur de fatigue mort.

C'est la nuit qu'a lieu la revue
Dans la ballade de Zedlitz
Où l'Empereur, ombre entrevue,
Compte les ombres d'Austerlitz.

Mais des spectres près du Gymnase
A deux pas des Variétés,
Sans brume ou linceul qui les gaze
Des spectres mouillés et crottés !

Avec ses dents jaunes de tartre,
Son crâne de mousse verdi,
A Paris, boulevard Montmartre,
Mob se montrant en plein midi !

La chose vaut qu'on la regarde ;
Trois fantômes de vieux grognards,
En uniforme de l'ex-garde,
Avec deux ombres de hussards !

On eût dit la lithographie
Où, dessinés par un rayon,
Les morts, que Raffet déifie,
Passent, criant : « Napoléon ! »

Ce n'étaient pas les morts qu'éveille
Le son du nocturne tambour,
Mais bien quelques *vieux de la vieille*
Qui célébraient le grand retour.

Depuis la suprême bataille,
L'un a maigri, l'autre a grossi ;
L'habit, jadis fait à leur taille,
Est trop grand ou trop rétréci.

Nobles lambeaux, défroque épique,
Saints haillons, qu'étoile une croix,
Dans leur ridicule héroïque
Plus beaux que des manteaux de rois

Un plumet énervé palpite
Sur leur kolback fauve et pelé ;
Près des trous de balle, la mite
A rongé leur dolman criblé ;

Leur culotte de peau trop large
Fait mille plis sur leur fémur;
Leur sabre rouillé, lourde charge,
Creuse le sol et bat le mur;

Ou bien un embonpoint grotesque,
Avec grand'peine boutonné,
Fait un poussah, dont on rit presque,
Du vieux héros tout chevronné.

Ne les raillez pas, camarade :
Saluez plutôt chapeau bas
Ces Achille d'une Iliade
Qu'Homère n'inventerait pas !

Respectez leur tête chenue !
Sur leur front par vingt cieux bronzé,
La cicatrice continue
Le sillon que l'âge a creusé.

Leur peau, bizarrement noircie,
Dit l'Egypte aux soleils brûlants ;
Et les neiges de la Russie
Poudrent encor leurs cheveux blancs.

Si leurs mains tremblent, c'est sans doute
Du froid de la Bérésina ;
Et s'ils boitent, c'est que la route
Est longue du Caire à Wilna;

S'ils sont perclus, c'est qu'à la guerre
Les drapeaux étaient leurs seuls draps;
Et si leur manche ne va guère,
C'est qu'un boulet a pris leur bras,

Ne nous moquons pas de ces hommes
Qu'en riant le gamin poursuit :
Ils furent le jour dont nous sommes
Le soir et peut-être la nuit.

Quand on oublie, ils se souviennent !
Lancier rouge et grenadier bleu,
Au pied de la colonne ils viennent
Comme à l'autel de leur seul dieu :

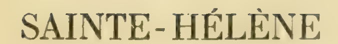
Là, fiers de leur longue souffrance,
Reconnaissants des maux subis,
Ils sentent le cœur de la France
Battre sous leurs pauvres habits.

Aussi les pleurs trompent le rire
En voyant ce saint carnaval,
Cette mascarade d'empire,
Passer comme un matin de bal ;

Et l'aigle de la grande armée,
Dans le ciel qu'emplit son essor,
Du fond d'une gloire enflammée,
Etend sur eux ses ailes d'or !

THÉOPHILE GAUTIER. *Emaux et Camées.*
Fasquelle, édit.





SAINTE-HÉLÈNE

Comte DE MONTHOLON

LA MORT DE NAPOLÉON

[L'Empereur, sous la pression des hommes du gouvernement, a abdiqué. Contraint à fuir, il demande à l'Angleterre une hospitalité loyale. Les ennemis en profitent pour le traiter en prisonnier de guerre. L'Europe l'exile à Sainte-Hélène.

Mais les grognards de l'armée demeurent fidèles à son souvenir.

Après six années de souffrances morales et de privations matérielles qu'il endura avec calme et dignité, Napoléon agonise à Sainte-Hélène, tandis qu'un ouragan des tropiques déchaîne sa fureur sur l'île (5 mai 1821).]

... 5 mai. La nuit a été très mauvaise ; vers deux heures du matin, le délire était évident et accompagné de crispations nerveuses. Un instant, j'ai cru distinguer les mots sans suite : *France, armée, tête d'armée, Joséphine ;* au même moment, l'Empereur s'est élancé hors de son lit par un mouvement convulsif, contre lequel j'ai vainement lutté ; sa force était telle qu'il m'a renversé en m'entraînant sur le tapis. Il me serrait si vivement que je ne pouvais appeler à mon aide. Heureusement que Archambault, qui veillait dans la pièce voisine a entendu du bruit et est

accouru pour m'aider à replacer l'Empereur sur son lit. Quelques secondes après, le grand maréchal [Bertrand] et M. Antomarchi, qui s'étaient jetés sur un canapé de la bibliothèque sont venus également; mais déjà l'Empereur était recouché et calme.

Il paraissait dormir tranquillement, quand je l'ai quitté à six heures du matin ; mais à peine avais-je eu le temps de me jeter sur mon lit, qu'on vint me chercher en hâte : le râle de la mort commençait.

Quand je me suis approché de lui, l'Empereur a porté son regard sur moi et m'a fait signe de lui donner à boire ; mais déjà il ne pouvait avaler ; ce n'est qu'à l'aide d'une éponge humectée d'eau sucrée qu'il y eut moyen d'étancher sa soif en pressant constamment l'éponge entre ses lèvres.

Il est resté immobile depuis ce moment jusqu'à cinq heures quarante-neuf minutes du soir, qu'il a rendu le dernier soupir ; toujours sur le dos, la main droite hors du lit, l'œil fixe, paraissant absorbé dans une profonde méditation, sans l'apparence d'aucune souffrance. Les lèvres légèrement contractées, l'ensemble de sa figure exprimait de douces impressions.

Toutes les fois que M. Antomarchi a voulu me relever dans le soin d'humecter ses lèvres avec l'éponge, il l'a repoussé de la main en portant son regard vers moi. Comme le soleil se couchait, l'Empereur quittait la terre et je perdais plus qu'un père !

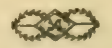
J'ai pieusement rempli le devoir que son affection paternelle pour moi m'a confié et je lui ai fermé les yeux...

6 mai... Ce matin, à sept heures, Sir Hudson Lowe, suivi de tout son état-major et accompagné de l'amiral Lambert, du marquis de Montchenu, commissaire français, du général Coffin et des membres du Conseil

du gouvernement, ainsi que des capitaines de vaisseaux en rade, est arrivé à Longwood et m'a requis de lui faire représenter le corps de l'Empereur. Tout était préparé pour cette triste cérémonie. L'Empereur était sur son lit de camp, dans sa petite chambre à coucher. Noverraz, quoique épuisé par la dysenterie, avait rassemblé toutes ses forces pour le raser et M. Marchand, aidé de Saint-Denis, l'avait revêtu de l'uniforme de chasseur à cheval de sa garde impériale. Le manteau qu'il portait à Marengo couvrait ses pieds. Un crucifix avait été posé sur sa poitrine. Le grand maréchal se tenait à la droite du lit, M. Marchand à la gauche ; l'abbé Vignali était en prières auprès du lit, lorsque je fis entrer Sir Hudson Lowe, qui s'était fait accompagner du marquis de Montchenu, commissaire du roi Louis XVIII, et chargé par intérim des fonctions de commissaire de l'empereur d'Autriche ; de l'amiral Lambert, commandant l'escadre ; du brigadier-général Coffin, commandant la brigade des troupes de terre, de MM. Brook et Thomas, membres du conseil d'administration coloniale de l'île, de deux capitaines de la marine royale et des médecins de l'escadre, de la garnison et de la compagnie des Indes.

Sir Hudson Lowe s'inclina respectueusement et cet exemple fut suivi par toutes les personnes de sa suite, lorsque je lui montrai le corps inanimé de l'Empereur. Tous défilèrent devant le lit dans l'attitude d'un recueillement religieux...

Comte de Montholon. *Souvenirs.*



LAMARTINE

LE TOMBEAU

[*Le rocher où Napoléon subit son long martyre sous un ciel brûlant, à 500 lieues de toute terre, devient, dès sa mort, un autel sur lequel il apparaît, à ses ennemis même, grandi par la seule consécration qui lui manquait encore : celle du malheur.*]

Sur un écueil battu par la vague plaintive,
Le nautonier de loin voit blanchir sur la rive
Un tombeau près du bord par les flots déposé ;
Le temps n'a pas encore bruni l'étroite pierre,
Et sous le vert tissu de la ronce et du lierre
On distingue... un sceptre brisé.

Ici gît... Point de nom ! demandez à la terre !
Ce nom, il est inscrit en sanglant caractère
Des bords du Tanaïs au sommet du Cédar,
Sur le bronze et le marbre, et sur le sein des braves,
Et jusque dans le cœur de ces troupeaux d'esclaves
Qu'il foulait tremblants sous son char.

Depuis ces deux grands noms qu'un siècle au siècle [annonce,
Jamais nom qu'ici-bas toute langue prononce
Sur l'aile de la foudre aussi loin ne vola ;
Jamais d'aucun mortel le pied qu'un souffle efface
N'imprima sur la terre une plus forte trace :
Et ce pied s'est arrêté là...

Il est là... Sous trois pas un enfant le mesure !
Son ombre ne rend pas même un léger murmure,
Le pied d'un ennemi foule en paix son cercueil.
Sur ce front foudroyant le moucheron bourdonne,
Et son ombre n'entend que le bruit monotone
D'une vague contre un écueil.

. . . .

LAMARTINE. *Méditations poétiques.*



LEON BLOY

L'AME DE NAPOLÉON

[*Napoléon devient dieu, d'un culte qui compte encore des fidèles par milliers. Il a passé à travers le monde, comme l'homme le plus grand qui ait vécu jamais. Il n'est pas jusqu'à son martyre qui ne lui confère le rayonnement d'une auréole.*]

Un jeune homme vient qui ne se connaît pas lui-même. Il a le sens de la guerre et ambitionne une situation militaire. Après beaucoup de misères et d'humiliations, on lui donne une pauvre armée et, tout de suite, se révèle en lui le plus audacieux, le plus infaillible des capitaines. Le miracle commence et ne finit plus.

L'Europe qui n'avait jamais rien vu de pareil se met à trembler. Ce soldat devient le Maître. Il devient l'empereur des Français, puis l'empereur d'Occident — l'Empereur, simplement et absolument pour toute

la durée des siècles. Il est obéi par six cent mille guerriers qu'on ne peut pas vaincre et qui l'adorent. Il fait ce qu'il veut, renouvelle comme il lui plaît la face de la terre. A Erfurt, à Dresde surtout, il a l'air d'un Dieu. Les potentats lui lâchent les pieds. Il a éteint le soleil de Louis XIV, il a épousé la plus haute fille du monde ; l'Allemagne sourcilleuse et parcheminée n'a pas assez de cloches, de canons ou de fanfares pour honorer ce Xerxès qui se souvient avec orgueil d'avoir été sous-lieutenant d'artillerie, vingt-cinq ans auparavant, de n'avoir possédé ni sou ni maille, et qui traîne maintenant vingt peuples à la conquête de l'Orient.

Une saison s'écoule et voici le froid Aquilon qui dévore les montagnes, *sicut igne*, dit l'Ecclésiastique. Le sous-lieutenant de 1785 s'en retourne à pied dans la neige, appuyé sur un bâton, suivi de quelques agonisants. Mais il n'est vaincu que par le ciel, ne devant pas encore être vaincu par les hommes.

Léon Bloy. *L'Ame de Napoléon.*
Mercure de France, édit.



V. HUGO

SAINTE-HÉLÈNE

[*Peut-être a-t-il mieux valu, pour la gloire de l'Empereur, que ses ennemis se soient montrés, à son égard d'une si révoltante dureté. Sainte-Hélène a autant fait pour sa gloire que ses plus éclatantes victoires.*]

Il croula. Dieu changea la chaîne de l'Europe.

Il est au fond des mers que la brume enveloppe,
Un roc hideux, débris des antiques volcans.
Le Destin prit des clous, un marteau, des carcans,
Saisit, pâle et vivant, ce voleur du tonnerre,
Et, joyeux, s'en alla sur le pic centenaire
Se clouer, excitant par son rire moqueur
Le vautour Angleterre à lui ronger le cœur.

Evanouissement d'une splendeur immense !
Du soleil qui se lève à la nuit qui commence,
Toujours l'isolement, l'abandon, la prison ;
Un soldat rouge au seuil, la mer à l'horizon !
Des rochers nus, des bois affreux, l'ennui, l'espace,
Des voiles s'enfuyant comme l'espoir qui passe,
Toujours le bruit des flots, toujours le bruit des vents !

Adieu, tente de pourpre aux panaches mouvants,
Adieu, le cheval blanc que César éperonne !
Plus de tambours battant aux champs, plus de couronne,
Plus de rois prosternés dans l'ombre avec terreur,
Plus de manteau traînant sur eux, plus d'empereur !

Napoléon était retombé Bonaparte.
Comme un Romain blessé par la flèche du Parthe,
Saignant, morne, il songeait à Moscou qui brûla.
Un caporal anglais lui disait : « Halte-là ! »
Son fils aux mains des rois, sa femme aux bras d'un autre !
Plus vil que le pourceau qui dans l'égout se vautre,
Son sénat, qui l'avait adoré, l'insultait.
Aux bords des mers, à l'heure où la brise se tait,
Sur les escarpements croulant en noirs décombres,
Il marchait, seul, rêveur, captif des vagues sombres.
Sur les monts, sur les flots, sur les cieux, triste et fier,
L'œil encore ébloui des batailles d'hier,
Il laissait sa pensée errer à l'aventure,
Grandeur, gloire, ô néant ! calme de la nature !
Les aigles qui passaient ne le connaissaient pas.
Des rois, ses guichetiers, avaient pris un compas
Et l'avaient enfermé dans un cercle inflexible,
Il expirait. La mort de plus en plus visible
Se levait dans sa nuit et croissait à ses yeux
Comme le froid matin d'un jour mystérieux.
Son âme palpitait, déjà presque échappée.
Un jour enfin il mit sur son lit son épée,
Et se coucha près d'elle, et dit : « C'est aujourd'hui ! »
On jeta le manteau de Marengo sur lui.
Ses batailles du Nil, du Danube, du Tibre,
Se penchaient sur son front ; il dit : « Me voici libre !
Je suis vainqueur ! je vois mes aigles accourir ! »
. . . .

V. Hugo. *Les Châtiments.*



L'IDÉE ET LA LÉGENDE NAPOLÉONIENNES

V. HUGO

LA GLOIRE

[*Napoléon est tombé, et déjà on oublie sa chute pour ne rappeler que sa gloire. La légende apparaît, que les hommes de 1830 exalteront aux dépens de la Restauration.*]

Expliquons-nous sur l'Empereur. Je vous entends dire Buonaparte, en accentuant l'*u* comme des royalistes. Je vous préviens que mon grand-père fait mieux encore : il dit Buonaparté. Je vous croyais des jeunes gens. Où mettez-vous donc votre enthousiasme ? et qu'est-ce que vous en faites ? qui admirez-vous si vous n'admirez pas l'Empereur ? et que vous faut-il de plus ? Si vous ne voulez pas de ce grand homme-là, de quels grands hommes voudrez-vous ? Il avait tout. Il était complet. Il avait dans son cerveau le cube des facultés humaines. Il faisait des codes comme Justinien, il dictait comme César, sa causerie mêlait l'éclair de Pascal, à la foudre de Tacite, il faisait l'histoire et il l'écrivait, ses bulletins sont des Iliades, il combinait le chiffre de Newton avec la métaphore de Mahomet, il laissait derrière lui dans l'orient des paroles grandes comme les pyramides, à Tilsitt, il enseignait la majesté aux empereurs, à l'académie des sciences il donnait la réplique à Laplace, au conseil d'Etat il tenait tête à

Merlin, il donnait une âme à la géométrie des uns et à la chicane des autres, il était légiste avec les procureurs et sidéral avec les astronomes ; comme Cromwell soufflant une chandelle sur deux, il s'en allait au Temple marchander un gland de rideau, il voyait tout, il savait tout ; ce qui ne l'empêchait pas de rire d'un rire bonhomme au berceau de son petit enfant ; et tout à coup, l'Europe effarée écoutait, des armées se mettaient en marche, des parcs d'artillerie roulaient, des ponts de bateaux s'allongeaient sur les fleuves, les nuées de la cavalerie galopaient dans l'ouragan, cris, trompettes, tremblements de trônes partout ; les frontières des royaumes oscillaient sur la carte, on entendait le bruit d'un glaive surhumain qui sortait du fourreau, on le voyait, lui, se dresser debout sur l'horizon avec un flamboiement dans la main et un resplendissement dans les yeux, déployant dans le tonnerre ses deux ailes, la grande armée et la vieille garde, et c'était l'archange de la guerre !

... Soyons justes, mes amis, être l'empire d'un tel empereur, quelle splendide destinée pour un peuple, lorsque ce peuple est la France et qu'il ajoute son génie au génie de cet homme. Apparaître et marcher, régner et triompher, avoir pour étapes toutes les capitales, prendre ses grenadiers et en faire des rois, décréter des chutes de dynasties, transfigurer l'Europe au pas de charge, qu'on sente, quand vous menacez, que vous mettez la main sur le pommeau de l'épée de Dieu, suivre dans un seul homme. Annibal, César et Charlemagne, être le peuple de quelqu'un qui mêle à toutes vos aubes l'annonce éclatante d'une bataille gagnée, avoir pour réveille-matin le canon des Invalides, jeter dans des abîmes de lumière des mots prodigieux, qui flamboient à jamais, Marengo, Arcole,

Austerlitz, Iéna, Wagram ! faire à chaque instant éclore au zénith des siècles des constellations de victoires, donner l'Empire français pour pendant à l'Empire romain, être la grande nation et enfanter la grande armée, faire envoler par toute la terre, ses légions comme une montagne envoie de tous côtés ses aigles, vaincre, dominer, foudroyer, être en Europe une sorte de peuple doré à force de gloire, sonner à travers l'histoire une fanfare de titans, conquérir le monde deux fois, par la conquête et par l'éblouissement, cela est sublime ; et qu'y a-t-il de plus grand ?

VICTOR HUGO. *Les Misérables.*



A. SUARÈS

NAPOLÉON, HOMME D'ACTION

[*Des différents aspects que présente le génie de Napoléon, l'un des plus étonnants est celui de « réalisation ». Partout et en toutes circonstances, il déploie une activité merveilleuse : il anime tout de son ardeur et en même temps qu'il gagne des batailles, il organise et il jette, au milieu du désordre, les éléments d'institutions fécondes.*]

I

Le monde est plein de son nom, et pour longtemps encore, il semble plein de son œuvre. Il a épuisé la gloire de l'homme qui veut et qui règne.

Napoléon est le souverain spectacle de l'action. Comme elle, odieux et admirable. Mais la grandeur emporte tout. Et ceux qui ont l'âme puissante, pardonnent tout à la puissance. Toute sorte de contradictions en lui, mais toutes accordées. De là qu'on le hait et qu'on l'admire. La France n'a pas cessé d'en être vaine, comme une femme qui a eu pour époux le maître de tous les hommes. Elle ne peut penser à lui sans frémir ; et dans son frémissement, autant qu'elle le regrette, elle a peur de lui, elle a peur du regret qu'elle garde.

Il est tout ce qu'on veut, bourgeois et jacobin, peuple et soldat, empereur des légions, préfet des préfets, grand pontife des diverses Eglises. Mais, quand il serait Dieu, il serait toujours chef de bande. Tous les hommes de guerre admirent en lui le maître de la guerre, le prince des généraux. Le génie des armes est le sien : non pas le torrent des invasions, mais l'art achevé de la manœuvre, et le poète sans égal de la stratégie. A l'Etat et à la paix, il a donné les formes de l'armée et de la guerre. Il a la passion de l'unité : tel est le génie de l'homme seul, sans liens profonds qu'à soi-même.

II

Il est l'homme de la Révolution : il est donc l'homme du destin. Il accomplit l'œuvre énorme que la Révolution lui prépare. Il est pareil, avec sa grosse tête d'enfant boudeur, au marmot qui rassemble les morceaux du jeu. La Révolution lui a jeté en tas les pierres, les poutres neuves et les débris ; il s'empare du chantier, et il bâtit la maison aux deux ailes de

bourse et de caserne. Et des arcs de triomphe ouvrent toutes les avenues.

Bonhomme en famille, et faible même avec les siens, fidèle ami, il paraît sans cœur comme la Révolution. Parvenu comme elle, comme elle toute raison. D'ailleurs, se servant de la raison sans scrupules, il y asservit tout ce qui le gêne. Il pense : la raison, c'est moi. Et voilà les crimes de l'ordre et la raison d'Etat.

III

Ils disaient de lui : l'Usurpateur. Mais rien de plus fort ne peut être dit du conquérant, quand on refuse puérilement de lui donner son nom. Le pouvoir légitime ne doit, d'abord, sa tranquillité et son usage qu'à la faiblesse des hommes. Celui qui usurpe la puissance est celui qui la mérite, s'il la garde : il est l'homme seul qui a osé. Il n'y a rien de plus beau sous le ciel que l'homme qui ose. Celui-là qui est assez hardi pour fonder son droit sur sa puissance, celui-là du moins a plus que le pouvoir : il a l'autorité.

C'est pourquoi, lui qui est la force, il est l'ordre aussi ; et l'ordre bien plus même que la force ; car l'ordre est le second âge de la force, et tout le blé de l'épi.

. . . .

XI

Où donc est l'unité de cet homme, en qui l'unité est si forte ? On est maître dans l'action, à la mesure

où l'on est un. Nul n'en a l'instinct plus que lui, le grand Punique.

Napoléon est L'HOMME DE LA VALEUR, en tout ordre, en tout lieu, en tout temps.

Personne n'a connu comme lui la valeur de tout objet, de toute idée, et de tout acte. Il est une prodigieuse machine à peser des valeurs, hommes et événements. Peser, penser. Il place tout sur ses balances, et il n'a que faire de ce qui ne s'y laisse pas placer. Il n'est pas mathématicien : il est l'arithmétique incarnée. Au soir de Friedland, vingt mille morts, soixante mille blessés, c'est lui qui dit : « Une nuit de Paris réparera tout cela. » Il n'est pas aveugle, il n'est pas insensible : il a vue sur ce charnier énorme ; il en a la puanteur au nez. On était en juin. Mais ni l'horreur, ni la tristesse, ni la putréfaction, ni les cris des mourants ne l'occupent. Son affaire est ailleurs : ayant considéré l'immense carnage, il l'a pesé ; puis il l'a compensé, selon les règles de son arithmétique, laquelle est sa justice. Aussitôt qu'il pèse, il compense. Et non moins sûrement, il récompense.

XII

La guerre, calcul des masses, est le calcul suprême des valeurs, dans l'ordre des coups.

Celui qui commande à la guerre, commande à tous les marchés. Il règne sur les valeurs de la matière ; il donne l'étalon légal à toutes. C'est pourquoi le plus grand des hommes nés pour peser les valeurs et les fixer, Napoléon, est aussi le plus grand des hommes de guerre. Il a tout engagé dans la guerre, quand il l'a fallu ; et depuis Napoléon, à la guerre, il y va, pour

un peuple, de la vie et de la mort. La guerre est l'opération qui les enferme toutes : elle est le mètre temporel entre les intérêts et les nations.

. . . .

XV

A force de manier des valeurs, Napoléon a oublié que la valeur humaine est sujette à varier, et qu'elle n'est pas uniquement passive. De là, que si profond et si maître de lui dans le succès, quand il pèse bien les hommes, il semble si étrangement aveugle dans les revers, si brutalement obstiné dans la défaite. Il calcule toujours aussi bien ; mais il ne s'aperçoit pas que les unités et les éléments de son calcul ne sont plus les mêmes. Il fait les mêmes opérations avec des grandeurs qui ne sont plus du même ordre : et il s'étonne de ne plus trouver au problème une solution juste.

XVII

Il regardait un homme comme un fait, toute passion comme un chiffre, toute action comme un nombre, toute vie enfin comme un signe entrant dans son arithmétique.

Les êtres vivants et les sentiments propres qui les animent ne sont, à ses yeux de comptable souverain, que les éléments de ses opérations. C'est lui qui multiplie, qui soustrait, qui divise selon les règles de sa volonté ; et tout finit toujours par une addition. Il faut que la caisse se fasse, et il y veille d'un soin

inflexible. Voilà la toute-puissance de la raison. Et voici sa faiblesse : le sens du sentiment lui manque.

Il ne le nie même pas : il s'en sert, et s'en défie ; il l'évalue en titres, il l'estime en monnaie d'échange ; et il l'estime peu. Car, il est vrai, c'est la valeur la plus variable. Elle n'est pas assez sûre, pour l'Empereur de la valeur : il s'étonne de ces cours forcenés. Tant qu'il est là, il ne veut pas croire que cette valeur puisse réduire à rien toutes les autres. Maître de la France, il méconnaît la force qui la lui a donnée...

. . . .

XXXIX

Il faut un paysan français, et surtout un paysan du Midi, pour comprendre tout ce que Napoléon a été, tout ce qu'il a reçu de la France, tout ce qu'il lui a donné, et tout ce qu'il lui a permis de rendre en échange.

Napoléon est, comme Jeanne d'Arc, une occasion suprême de la race. Mais Jeannette est de la race, et Napoléon non pas. Tandis que Jeanne d'Arc porte tout l'idéal de la nation, au point de créer la nation même, c'est la nation qui donne son idéal à Napoléon, et qui l'en charge. Il en devrait être accablé, et ne l'est pas. Il n'abdique pas son génie propre. Napoléon est une force sublime, mais sans amour. L'idéal de la France est infiniment plus fort que lui, et tout de même sublime. Il n'est qu'un homme, après tout ; et elle, même après lui, elle dure. Rien ne dure que par l'amour.

Quand l'armée du Midi a élu Napoléon pour son maître et son idole, il y avait un conquérant en chacun de ces paysans maigres, à l'échine de chat, allant

par bonds et par rires, sans hardes et sans souliers. Peu importe le pillage, l'amour à la hussarde, les mœurs grossières, la violence des camps, et tous les crimes de la guerre. Chacun de ces laboureurs bruns était une flamme vivante. Elle brûlait pour le Messie, pour la Justice et pour la Raison, comme ils l'appelaient. Sont-ce là des mots vides, au cœur de ces fils de la terre ? Des mots ? Non, les pavillons de la France libre et délivrant le genre humain : la même France, les mêmes étendards qui proclamaient, sous Jeanne d'Arc, Jésus et le Roi.

Napoléon n'a point d'égal, tant qu'il s'égale au génie de la France. S'il parle pour soi-même, pour sa maison, pour son ordre, la France se détourne de lui. Plus grand, sans doute, de s'être perdu ainsi. Sa faiblesse n'est pas de l'homme ; mais au contraire, qu'un moment est venu où la force de l'homme souverain s'est séparée de la force nationale. Et la faiblesse de la France a paralysé la force de l'homme souverain. La France tombait de fatigue, et Napoléon était infatigable. Voilà où ce grand homme de la valeur a perdu le sens de la valeur. Qu'il meure d'ulcère ou du ventre ou du foie : nul ne fut plus sain que celui-là : il meurt de ne plus être.

La valeur et la santé, ce que peut l'homme et ce qu'il vaut pour vivre, c'est tout un. Et peut-être, dans ce qu'il vaut, y a-t-il profondément tout ce qu'il faut. La pleine valeur est la fatalité fixée, et qui possède toute sa force. Héros de la possession autant que de la conquête, Napoléon a ressuscité le monde des anciens à l'échelle de la fatalité moderne. Il est l'homme qui a épuisé la puissance, ayant sommé de soi toutes les valeurs de l'action.

ANDRÉ SUARÈS. *De Napoléon.*
Cahiers de la Quinzaine.

MAURICE BARRÈS

NAPOLÉON, PROFESSEUR D'ÉNERGIE

[*Il reste en effet pour nous l'énergique par excellence, celui qui a trouvé en lui-même, non seulement le génie, mais la force de volonté, la continuité de pensée, l'unité voulue des vues qui ont soulevé le monde. Energie dans son action, énergie dans son malheur, énergie qui n'est point de l'entêtement, mais une force agissante et féconde ; énergie aussi vis-à-vis des autres, communicative et contagieuse, qui a fait de la France secouée si rudement par la Révolution, de la France molle du Directoire, la puissance qui a mené l'univers.*]

Ce qui repose sur l'oreiller, dans le cercueil de plomb, nous en avons des documents certains... Les cloches de France portent les traces de leurs battants qui sonnaient ses victoires ; rien d'étonnant que son cœur qui battit trente ans d'épopée ait déformé l'homme d'airain. Sur ce cadavre, sont imprimés par un petit signe tous les grands instants de la vie, la maladie de Toulon, le soleil d'Egypte, l'émotion de brumaire, l'orgueil de son cœur au sacre, la gloire d'Erfurt, le baiser de Marie-Louise d'Autriche, les neiges de Russie, le froid matin de Fontainebleau, les cris : Blücher ! Blücher ! à Waterloo, les songeries de Sainte-Hélène. Dans Sainte-Hélène, îlôt sans arbres et sous le climat des tropiques, il était le roi Lear proscrit, persécuté par ses filles. Les filles, c'étaient ses idées,

le souvenir de ses grandes actions. Il était fou de son génie. C'était un terrible roi Lear, obèse avec un grand chapeau de planteur. Et voilà la dernière forme, le vieux Corse autoritaire qu'on a mis dans le cercueil.

Mais ce César-cadavre marqué des cicatrices et des injures innombrables de la vie, c'est tout de même un des plus beaux parchemins à déchiffrer. A ces rides, se vérifieraient tant d'images de Napoléon accumulées dans les musées, dans les bibliothèques, dans la légende.

Son iconographie physique et morale semble ne pouvoir être dressée complète, tant les numéros en sont nombreux. Tous les spécialistes des sciences sociales ont incarné en lui l'idée que chacun d'eux se compose de la plus haute compétence. C'est ainsi que nous connaissons le Napoléon des tacticiens, des diplomates, des légistes, des politiques. Ce sont des aspects exacts de l'Empereur, des détails de son ensemble. Il fut également le corsaire de Byron, l'empereur de Musset, des Hugo, le libérateur selon Heine, le Messie de Mickiewicz, le parvenu de Rastignac, l'individu de Taine.

Aucun de ces grands hommes ne s'est mépris. Les peuples non plus ne se trompèrent pas — Français, Allemands, Italiens, Polonais, Russes, — quand chacun d'eux crut Napoléon né spécialement pour l'électriser : car cela est exact qu'il a tiré de leur léthargie les nationalistes. Toutes les nationalités en Europe et, depuis un siècle, chaque génération en France ! Aux libéraux de la Restauration, aux romantiques de 1830, aux messianistes de 1848, aux administrateurs du Second Empire, aux internationalistes qui rêvent d'obtenir du prolétariat européen l'empire de Charlema-

gne... — il donne la flamme. Pour chaque génération de France, comme il fit avec sa garde, sur la fin du jour, dans le suprême effort de Waterloo, il forme lui-même les premières lignes des combattants et, quand tout le régiment passe, il leur adresse une courte allocution en leur montrant de l'épée les positions à enlever.

Quoi, dira-t-on, tant de Napoléons en un seul homme. Nuages, qui colorez diversement le ciel et dont l'ensemble peut faire le ciel même, vous symbolisez magnifiquement le sens universel qu'a pris dans une époque où il ferme tous les horizons, cet homme singulier. Les nuages se plaisent à changer et leur action se déploie tantôt en une demi-sphère magnifique, tantôt en figures innombrables. Ce rapport constant qui s'établit entre la terre et le ciel par des vapeurs qui s'élèvent pour retomber en plaines bienfaisantes, je les retrouve entre l'empereur Napoléon et l'imagination de ce siècle... Napoléon, notre ciel, par une noble impulsion, nous te créons et tu nous crées !... Dès l'abord, les regards ardents de son armée lui donnèrent son masque surhumain, comme une amante modifie selon la puissance de son sentiment celui qu'elle caresse. Et depuis un siècle, dans chaque désir qui soulève un jeune homme, il y a une parcelle qui revient à Bonaparte et qui l'augmente, lui, l'Empereur. Dans sa gloire s'engloutissent des millions d'anonymes qui en règlent sa beauté. Comme sa force était faite, en juin 1812, au passage du Niémen, des hourras de 475.000 hommes, le plein sens de son nom est déterminé par les plus puissantes paroles du siècle...

Aux heures du Consulat, et quand s'élargissaient les premiers feux de sa gloire, on voyait encore un Bonaparte songeur, farouche, avec le teint bleuâtre des jeunes héros qui rêvent l'Empire. Monté au rôle

de César, ce capitaine de fortune adoucit sa fierté amère, il garnit en quelque sorte le dur, le coupant de ses traits, il prit l'ampleur, la graisse de l'empereur romain... Puis ce furent les dégradations du martyre. Mais quand on eut sur son visage essuyé les sueurs de l'agonie, on vit réapparaître l'aigu de sa jeunesse, l'arc décidé des lèvres, l'arête vive des pommettes et du nez. C'était cette expression héroïque et tendue qu'il devait laisser à la postérité comme essentielle et explicative. Le jeune chef de clan du pays corse, le général d'Italie et d'Egypte, le Premier Consul, voilà en effet le Napoléon qui ne meurt pas, celui qui a soutenu l'Empereur dans toutes ses réalités, et qui supporte la légende dans toutes les étapes de son immortalité.

Et comme il convenait que, par-dessus tous les stigmates de la vie et les aspects de son génie, son dur profil de médaille se dégageât pour marquer définitivement son corps où la vie avait clos le cycle de son activité, de même il est nécessaire qu'au bout de toutes les transformations de la légende on aboutisse à ceci : NAPOLÉON, PROFESSEUR D'ÉNERGIE.

Professeur d'énergie, telle est sa physionomie définitive et sa formule décisive, obtenues par la superposition de toutes les figures que nous retracent de lui les spécialistes, les artistes et les peuples. De tant de Napoléons, les traits communs nous représentent un excitateur de l'âme. Quand les armées auront détruit l'œuvre de ce grand homme et que son génie ne conseillera plus utilement les penseurs ni les peuples, puisque toutes les conditions de vie sociale et individuelle qu'il a envisagées se seront modifiées, quelque chose pourtant subsistera : sa puissance de multiplier l'énergie.

Que l'élite de l'humanité, pour en user selon ses besoins, le reconnaisse et l'honore comme tel. Par une formule saisissante, on dit en Russie : « Il n'y a d'homme puissant que celui à qui le tzar parle et sa puissance dure autant que la parole qu'il entend. » Alors même que la parole de Napoléon ne durera plus, quand elle aura cessé d'être une chose positive, quand son code, ses principes de guerre, son système autoritaire auront perdu leur vitalité, une vertu de lui émanera encore pour dégager les individus et les peuples d'un bon sens qui parfois sent la mort et pour les élever à propos jusqu'à ne pas craindre l'absurde.

MAURICE BARRÈS. *Les Déracinés.*
E. Fasquelle, édit.



A. DE MUSSET

LES ENFANTS DU SIÈCLE

[Après les grandes gloires sanglantes de l'Empire, la grisaille pacifique de la Restauration semble bien terne. A tant d'émotions succède une grande lassitude, un grand désenchantement. C'est de l'Empire que naîtra « l'enfant du siècle », le spleen, par réaction, et tout le romantisme.]

Pendant les guerres de l'Empire, tandis que les maris et les frères étaient en Allemagne, les mères inquiètes avaient mis au monde une génération ardente, pâle et nerveuse. Conçus entre deux batailles,

élevés dans les collèges au roulement des tambours, des milliers d'enfants se regardaient entre eux d'un œil sombre, en essayant leurs muscles chétifs. De temps en temps leurs pères ensanglantés apparaissaient, les soulevaient sur leurs poitrines chamarrées d'or, puis les posaient à terre et remontaient à cheval.

Un seul homme était en vie alors, en Europe ; le reste des êtres tâchait de se remplir les poumons de l'air qu'il avait respiré. Chaque année la France faisait présent à cet homme de trois cent mille jeunes gens ; c'était l'impôt payé à César, et, s'il n'avait ce troupeau derrière lui, il ne pouvait suivre sa fortune. C'était l'escorte qu'il lui fallait, pour qu'il pût traverser le monde et s'en aller tomber dans une petite vallée d'une île déserte, sous un saule pleureur.

Jamais il n'y eut tant de nuits sans sommeil que du temps de cet homme ; jamais on ne vit se pencher sur les remparts des villes un tel peuple de mères désolées ; jamais il n'y eut un tel silence autour de ceux qui parlaient de mort. Et pourtant jamais il n'y eut tant de joie, tant de vie, tant de fanfares guerrières dans tous les cœurs. Jamais il n'y eut de soleils si purs que ceux qui séchèrent tout ce sang. On disait que Dieu les faisait pour cet homme, et on les appelait ses soleils d'Austerlitz. Mais il les faisait bien lui-même avec ses canons toujours tonnants, et qui ne laissaient des nuages qu'aux lendemains de ses batailles.

C'était l'air de ce ciel sans tache, où brillait tant de gloire, où resplendissait tant d'acier, que les enfants respiraient alors. Ils savaient bien qu'ils étaient destinés aux hécatombes ; mais ils croyaient Murat invulnérable ; et on avait vu passer l'Empereur sur un pont où sifflaient tant de balles, qu'on ne savait s'il pouvait mourir. Et quand même on aurait dû mourir,

qu'était-ce que cela? La mort elle-même était si belle alors, si grande, si magnifique dans sa pourpre fumante ! Elle ressemblait si bien à l'espérance, elle fauchait de si verts épis, qu'elle en était comme devenue jeune, et qu'on ne croyait plus à la vieillesse. Tous les berceaux de France étaient des boucliers, tous les cercueils en étaient aussi ; il n'y avait vraiment plus de vieillards, il n'y avait que des cadavres ou des demi-dieux.

Cependant l'immortel Empereur était un jour sur une colline à regarder sept peuples s'égorger ; comme il ne savait pas encore s'il serait le maître du monde ou seulement de la moitié, Azraël passa sur la route, il l'effleura du bout de l'aile, et le poussa dans l'Océan. Au bruit de sa chute les puissances moribondes se redressèrent sur leurs lits de douleurs, et avançant leurs pattes crochues, toutes les royales araignées découpèrent l'Europe, et de la pourpre de César, se firent un habit d'Arlequin.

De même qu'un voyageur, tant qu'il est sur le chemin, court nuit et jour par la pluie et par le soleil, sans s'apercevoir de ses veilles, ni des dangers ; mais dès qu'il est arrivé au milieu de sa famille et qu'il s'asseoit devant le feu, il éprouve une lassitude sans bornes et peut à peine se traîner à son lit : ainsi la France, veuve de César, sentit tout à coup sa blessure. Elle tomba en défaillance et s'endormit d'un si profond sommeil, que ses vieux rois, la croyant morte, l'enveloppèrent d'un linceul blanc. La vieille armée en cheveux gris rentra épuisée de fatigue, et les foyers des châteaux déserts se rallumèrent tristement.

Alors ces hommes de l'Empire qui avaient tant couru et tant égorgé, embrassèrent leurs femmes amaigries et parlèrent de leurs premières amours ; ils

se regardèrent dans les fontaines de leurs prairies natales et ils s'y virent si vieux, si mutilés, qu'ils se souvinrent de leurs fils, afin qu'on leur fermât les yeux. Ils demandèrent où ils étaient ; les enfants sortirent des collèges, et ne voyant plus ni sabres, ni cuirasses, ni fantassins, ni cavaliers, ils demandèrent à leur tour où étaient leurs pères. Mais on leur répondit que la guerre était finie, que César était mort et les portraits de Wellington et de Blücher étaient suspendus dans les antichambres des consulats et des ambassades, avec ces deux mots au bas : *Salvatoribus mundi.*

Alors s'assit sur un monde en ruines, une jeunesse soucieuse. Tous ces enfants étaient des gouttes d'un sang brûlant qui avait inondé la terre ; ils étaient nés au sein de la guerre, pour la guerre. Ils avaient rêvé pendant quinze ans des neiges de Moscou et du soleil des pyramides. Ils n'étaient pas sortis de leurs villes : mais on leur avait dit que par chaque barrière de ces villes on allait à une capitale d'Europe. Ils avaient dans la tête tout un monde ; ils regardaient la terre, le ciel, les rues et les chemins, tout cela était vide et les cloches de leurs paroisses résonnaient seules dans dans le lointain.

A. DE MUSSET. *La Confession d'un enfant du siècle.*



BERANGER

LA LÉGENDE NAPOLÉONIENNE

LES SOUVENIRS DU PEUPLE

[*A peine Napoléon est-il mort dans la solitude et dans la douleur, que la France attache à son nom une popularité immense, oublieuse des malheurs qu'elle a subis, par ses fautes, et qu'elle lui pardonne: elle lui est reconnaissante de l'avoir aimée, même à travers la dangereuse ivresse du pouvoir absolu et, elle qui a payé de son sang toutes les victoires impériales, elle crée le culte de l'Empereur.*]

On parlera de sa gloire
Sous le chaume bien longtemps.
L'humble toit dans cinquante ans,
Ne connaîtra plus d'autre histoire.
Là viendront les villageois,
Dire alors à quelque vieille:
Par des récits d'autrefois,
Mère, abrégez notre veille.
Bien, dit-on, qu'il nous ait nui,
Le peuple encor le révère,
    Oui, le révère.
Parlez-nous de lui, grand'mère;
    Parlez-nous de lui (*bis*).

Mes enfants, dans ce village,
Suivi de rois il passa.
Voilà bien longtemps de ça:
Je venais d'entrer en ménage.

A pied grimpant le coteau
Où pour voir je m'étais mise,
Il avait petit chapeau
Avec redingote grise.
Près de lui je me troublai ;
Il me dit : Bonjour ma chère,
    Bonjour ma chère.
— Il vous a parlé, grand'mère !
    Il vous a parlé !

L'an d'après, moi, pauvre femme,
A Paris étant un jour,
Je le vis avec sa Cour :
Il se rendait à Notre-Dame.
Tous les cœurs étaient contents ;
On admirait son cortège.
Chacun disait : Quel beau temps !
Le ciel toujours le protège.
Son sourire était bien doux,
D'un fils, Dieu le rendait père,
    Le rendait père.
— Quel beau jour pour vous, grand'mère !
    Quel beau jour pour vous !

Mais, quand la pauvre Champagne
Fut en proie aux étrangers,
Lui bravant tous les dangers,
Semblait seul tenir la campagne.
Un soir tout comme aujourd'hui,
J'entends frapper à la porte.
J'ouvre. Bon Dieu ! c'était lui,
Suivi d'une faible escorte.
Il s'asseoit où me voilà,
S'écriant : Oh ! quelle guerre !
    Oh ! quelle guerre !
— Il s'est assis là, grand'mère !
    Il s'est assis là !

J'ai faim, dit-il, et bien vite
Je sers piquette et pain bis ;
Puis il sèche ses habits,
Même à dormir le feu l'invite.
Au réveil, voyant mes pleurs,
Il me dit : Bonne espérance !
Je cours, de tous ses malheurs,
Sous Paris, venger la France.
Il part ; et, comme un trésor,
J'ai depuis gardé son verre,
Gardé son verre.
— Vous l'avez encor, grand'mère !
Vous l'avez encor !

Le voici. Mais à sa perte
Le héros fut entraîné.
Lui, qu'un pape a couronné,
Est mort dans une île déserte.
Longtemps aucun ne l'a cru ;
On disait : Il va paraître ;
Par mer il est accouru ;
L'étranger va voir son maître.
Quand d'erreur on nous tira,
Ma douleur fut bien amère !
Fut bien amère !
— Dieu vous bénira, grand'mère ;
Dieu vous bénira.

BÉRANGER.



HENRI HEINE

LES GRENADIERS

Vers la France s'acheminaient deux grenadiers, ils avaient été pris en Russie. Et lorsqu'ils arrivèrent dans nos contrées d'Allemagne, ils baissèrent douloureusement la tête.

Ici, ils venaient d'apprendre que la France avait succombé, que la Grande Armée était vaincue et taillée en pièces, et que lui, l'Empereur, était prisonnier.

A cette lamentable nouvelle les grenadiers se mirent à pleurer. L'un dit : « Que je souffre ! Que ma vieille blessure me brûle ! »

Et l'autre dit : « C'est fini de chanter ! Et moi aussi je voudrais mourir avec toi. Mais j'ai là-bas femme et enfant qui périront sans moi ?

« Que m'importe femme et enfant ! J'ai bien d'autres soucis ! qu'ils aillent mendier, s'ils ont faim ! Lui, l'Empereur, l'Empereur est prisonnier !

« Camarade, écoute ma demande : si je meurs ici, emporte mon corps avec toi, et ensevelis-moi dans la terre de France.

« La croix d'honneur avec son ruban rouge, tu me la placeras sur le cœur ; tu me mettras le fusil à la main et tu me ceindras l'épée au côté.

C'est ainsi que je veux rester, écoutant en silence, comme une sentinelle couchée en sa tombe, jusqu'au jour où j'entendrai le grondement du canon et le galop des chevaux hennissants.

« Alors l'Empereur passera à cheval sur mon tombeau, au milieu des éclairs et du cliquetis des sabres ; et moi, je sortirai tout armé du tombeau pour le défendre, lui, l'Empereur, l'Empereur ! »

HENRI HEINE. *Buch der Lieder.*



V. HUGO

LE RETOUR DES CENDRES

[*Le 15 décembre 1840, par un froid terrible, un peuple entier, saisi d'une inexprimable émotion, assiste au retour du corps de Napoléon Ier que le prince de Joinville est allé chercher à Sainte-Hélène, sur la* Belle-Poule. *De ce jour, suivant le mot de Lamartine, la légende napoléonienne devient « religion d'état ».*]

I

. . . .

Sire, vous reviendrez dans votre capitale,
Sans tocsin, sans combat, sans lutte et sans fureur,
Traîné par huit chevaux sous l'arche triomphale,
En habit d'empereur.

Par cette même porte, où Dieu vous accompagne,
Sire, vous reviendrez sur un sublime char,
Glorieux, couronné, saint comme Charlemagne
Et grand comme César !

Sur votre sceptre d'or, qu'aucun vainqueur ne foule,
On verra resplendir votre aigle au bec vermeil,
Et sur votre manteau vos abeilles en foule
Frissonner au soleil !

Paris sur ses cent tours allumera des phares ;
Paris fera parler toutes ses grandes voix ;
Les cloches, les tambours, les clairons, les fanfares,
Chanteront à la fois !

Joyeux comme l'enfant quand l'aube recommence,
Emu comme le prêtre au seuil du lieu sacré,
Sire, on verra vers vous venir un peuple immense,
Tremblant, pâle, effaré ;

Peuple qui sous vos pieds mettrait les lois de Sparte,
Qu'embrase votre esprit, qu'enivre votre nom,
Et qui flotte, ébloui, du jeune Bonaparte
Au vieux Napoléon !

Une nouvelle armée, ardente d'espérance,
Dont les exploits déjà sèmeront la terreur,
Autour de votre char criera : « Vive la France ! »
Et « Vive l'Empereur ! »

En vous voyant passer, ô chef du grand empire !
Le peuple et les soldats tomberont à genoux ;
Mais vous ne pourrez pas vous pencher pour leur dire :
Je suis content de vous !

Une acclamation douce, tendre et hautaine,
Chant des cœurs, cri d'amour où l'extase se joint,
Remplira la cité ! mais, ô mon capitaine !
Vous ne l'entendrez point !

De sombres grenadiers, vétérans qu'on admire,
Muets, de vos chevaux viendront baiser les pas ;
Ce spectacle sera touchant et beau ; mais, sire,
Vous ne le verrez pas !

Car, ô géant ! couché dans une ombre profonde,
Pendant qu'autour de vous, comme autour d'un ami,
S'éveilleront Paris et la France et le monde,
Vous serez endormi.

Vous serez endormi, figure auguste et fière,
De ce morne sommeil, plein de rêves pesants,
Dont Barberousse, assis sur sa chaise de pierre,
Dort depuis six cents ans !

L'épée au flanc, l'œil clos, la main encore émue
Par le dernier baiser de Bertrand éperdu,
Dans un lit où jamais le dormeur ne remue
Vous serez étendu !

Pareil à ces soldats qui, devant cent murailles,
Avaient suivi vos pas, vainqueurs, toujours debout,
Et qui, touchés un soir par le vent des batailles,
Se couchaient tout à coup !

Leur attitude grave, altière, armée encore,
Ressemblait au sommeil et non point au trépas ;
Mais la diane, hélas ! cette voix de l'aurore,
Ne les réveillait pas !

Si bien que, vous voyant glacé, dans son délire,
Et tel qu'un Dieu muet qui se laisse adorer,
Ce peuple, ivre d'amour, venu pour vous sourire,
Ne pourra que pleurer !

Sire, en ce moment-là, vous aurez pour royaume
Tous les fronts, tous les cœurs qui battront sous le ciel,
Les nations feront asseoir votre fantôme
Au trône universel !

Les poètes divins, élite agenouillée,
Vous proclameront grand, vénérable, immortel,
Et de votre mémoire, injustement souillée,
Redoreront l'autel.

Les nuages auront passé dans votre gloire,
Rien ne troublera plus son rayonnement pur ;
Elle se posera sur toute notre histoire
Comme un dôme d'azur !

Vous serez pour tout homme une âme grande et bonne,
Pour la France un proscrit magnanime et serein,
Sire, et pour l'étranger, sur la haute colonne,
Un colosse d'airain !

Vous cependant, — tandis qu'une pompe sacrée
Mènera par la ville un cortège inoui,
Et que tous croiront voir revivre à votre entrée
Un monde évanoui ;

Tandis qu'on entendra, près du dôme où des ombres
Gardent tous les grands noms dont Paris se souvient,
Rugir les vieux canons comme des dogues sombres
Quand le maître revient ;

Tandis que votre nom, devant qui tout s'efface,
Montera vers les cieux, puissant, illustre et beau, —
Vous sentirez ronger dans l'ombre votre face
Par le ver du tombeau !

. . . .

V. Hugo. *Les Rayons et les Ombres.*

G. D'ESPARBÈS

LES CLOCHES

[*L'Empire est mort, mais les cloches des cathédrales, les grandes voix des canons disent sa gloire pour l'éternité.*]

L'Empereur aimait la musique, ou ne l'aimait pas ; qui saurait dire ? Hors la conquête, puis ses soldats qu'il admirait en bloc, de bonnes cartes, et plus tard son fils, tout ce qui vivait dans son ombre l'intéressait médiocrement. Il détestait la littérature, et deux musiques, seules, devaient délicieusement flatter ses oreilles de pensif écouteur : les cloches, le canon.

Du moment qu'il apparut sur le monde, avec son éternel habit vert, son petit chapeau, sa flexible épée, ses grosses bottes, et le syrien d'azur qui le menait au-devant des balles, les cloches, peu à peu, se déshabituèrent de converser avec l'infini ; — elles étaient à la victoire.

Dans les campagnes surtout, dans les vieilles provinces où naissent les beaux hommes, jamais depuis les calvacades du roy Henry n'avait cloché pareil branle de bénédictions ! Le temps de tinter une messe, deci, delà ; pour un baptême, pour une mort, et voilà qu'au-dessus des prés, des fleuves, des collines, crevant leur cage d'un affolant aileron, les victoires d'Italie, tout à coup, s'envolèrent ensemble, rapides, comme jetées les unes sur les autres : Lodi ! Millesimo ! Arcole ! — Puis, fructidor, silence... Un autre coup de

cloche : Les Pyramides ! La Trébia ! Zurich ! Mont-Thabor ! Aboukir ! — Et enfin, l'étonnement universel, une espérance épouvantée saisissant la France : l'épervier devenu aiglon, Bonaparte consul...

Aussitôt, prises de folie, par delà des Alpes, elles s'ébranlèrent encore, ivres de gloire et furieuses, pour Marengo ! pour Hohenlinden ! — Les têtes s'étaient levées... L'oiseau de l'Empire avait maintenant bec et ongles et ce n'était plus l'épervier d'Egypte, ce n'était plus l'aiglon de Brumaire qui planait aux nues...

Alors, pour consacrer son vol, entraînant à son cri les foules et les tonnerres, l'Aigle vola de clocher en clocher et les ébranla ! — Merveille ! Dardant leurs langues de bronze que la gloire avait lassées, les sonneuses de batailles reprirent leur plain-chant et lancées dans le soleil par le coup de corde d'Austerlitz, elles braillèrent cinq ans sans pouvoir se taire. On apprit ainsi Trafalgar ! Iéna ! Eylau ! Dantzig ! Friedland ! Puis tous les combats d'Espagne et d'Autriche : Abensberg ! Landshut ! Eckmühl ! Ratisbonne ! Essling ! Wagram ! jusqu'au moment où, enfin, leurs voix s'apaisèrent.

Que se passait-il ?

Un petit souffle d'encens traversait la foudre. Napoléon épousait Marie-Louise.

Elles retrouvèrent pour lui leurs airs d'ancien temps, les cantiques et carillons qui les balançaient dans le bleu des hirondelles. Pendant cette année bénie, au printemps elles célébrèrent la Passion, l'éclat des Rameaux, puis Pâques, et toutes les fêtes fleuries jusqu'à l'éparpillement des roses de la Fête-Dieu.

A force de chanter pour les soldats, au galop, elles s'étaient crues époumonnées, mais à la naissance du roi de Rome, ce qu'elles tintèrent sur le blé des cam-

pagnes fit bien voir qu'elles n'avaient pas perdu leur voix. Ce n'étaient plus des cloches, c'étaient des couvents de cloches ; et pour l'enfant, toutes, ce jour-là, donnèrent en chœur, les petites nonnes de la carillonnade et le prédicant pauvre du bourdon.

Pendant ce temps, l'Empereur se préparait de nouveau, et d'un bout de la France à l'autre bout, les cloches se turent, terrifiées.

Il partit un matin, à la tête de ses légions, avec ses capitaines, ses drapeaux ; mais, avant de disparaître, il leva seulement la main, et à son signe, toutes les cloches reprirent la chanson connue. D'abord en tintinnabulis : la prise de Witepsk et de Smolensk. S'ajoutant ensuite au chant des morts de la Moskowa, les voix hurlantes volèrent de campagne en campagne pour clamer au monde l'incendie du Kremlin ; et s'enlevant sur leurs grands câbles tendus, les bourdons désolés rugirent la retraite, la lente et magnifique traversée des glaces de Russie. Mais, déjà, elles n'en pouvaient plus... et lorsque l'armée revint en France, ce fut un halètement qui l'accueillit, comme un grognement de bronze qui rampait vers l'homme et semblait lui dire : C'est assez.

Lui n'écouta pas et relançant son cœur dans le rêve, pour la septième fois, il ordonna aux chanteuses de s'apprêter. Alors, vite, on brossa leurs mantes d'airain ; à des cordes neuves on les attacha, et rentrant leurs langues fatiguées, plus haut, plus fort, toujours plus fort et plus haut, renvoyant au globe muet cet hymne si longtemps chanté, toutes entonnèrent le grand refrain des victoires !

Il s'en alla, comme naguère, avec ses maréchaux devenus vieux, de nouvelles troupes, les mêmes canons, et défilant au pied des cloches, mélancolique-

ment, hommes, chevaux et drapeaux prirent le chemin de la Saxe.

A peine disparus, prodiges ! Ouvrant aux échos du Nord leurs tympans de bronze, dardées sur leurs poutrelles, à bout de cordes, attentives, les cloches regardaient la campagne, écoutaient, de loin, les galops et les fusillades... et tout à coup, d'une voix joyeuse où tremblaient aussi des larmes, elles saluèrent Lutzen ! Bautzen !... D'autres batailles survinrent dont on entendit la rumeur... Les cloches, harassées, voulurent les chanter aux peuples ; c'en était trop, elles n'avaient plus d'éclat, et sciant le ciel de balancements funèbres, on les vit seulement applaudir. Ainsi, elles annoncèrent Dresde... puis Leipzig... puis Hanau..., mais leurs battants tristes sonnaient la mort, tonnaient à la débâcle. On eût dit un adieu de poitrinaires — et, en effet, ne flûtant plus que des plaintes vers les conquêtes ressaisies, on devinait qu'elles devaient toutes mourir silencieuses, fêlées, brisées, à la chute des aigles.

C'est alors que, ne pouvant plus les entendre, l'Empereur les jeta aux flammes et les cloches furent des canons.

Le charme éteint à Leipzig ne s'était pas réveillé. Quatre mille morts étaient restés à la Rothière. Alexandre félicitait Blücher, — et les vieux soldats se demandaient, accablés : « Où nous arrêterons-nous ? »

Mais l'âme des cloches, murée dans les canons, s'était soudain levée !

A la bataille de Craonne, au moment où les soixante-douze pièces de la Garde s'arrachèrent du défilé d'Heurtebise, on entendit une voix qui s'égueulait des canons de bronze : « Nous sommes les cloches de Lodi ! de Millesimo ! d'Arcole ! de Mantoue ! Place ! Nous

avons sonné les Pyramides ! la Trébia ! Zurich ! Mont-Thabor ! Aboukir ! Place ! Place !... » Et traversant les troupes au grand galop, quand les batteries furent établies, les avant-trains détachés, les artilleurs à leurs pièces, au commandement de feu ! d'une seule voix, elles se mirent toutes à rugir...

Au combat de Laon, elles entrèrent dans la mêlée, en formant les mêmes cris : « Place ! Place aux cloches d'Austerlitz ! de Trafalgar ! d'Iéna ! d'Eylau ! de Dantzig ! de Friedland ! » On leur fit place ; et l'ennemi, plus d'une fois, s'écarta aussi devant elles...

Au contact des tonnerres, elles avaient repris leur force ; et ce n'étaient pas des coups de canon qui tonnaient sur les collines de Reims, c'étaient les chanteuses d'Abensberg ! de Landshut ! d'Eckmulh ! de Ratisbonne ! d'Essling ! C'étaient les cloches.

Plus tard, de Torcy, le premier jour d'une bataille qui pouvait relever l'Empire, Napoléon les entendit dans la canonnade. Il mit son cheval au galop, et réfugié dans le carré d'un bataillon de la Vistule, pour la septième fois, clamaient vers lui les voix glorieuses :

— Place ! Nous sommes les cloches de Witepsk ! de Smolensk ! de la Moskowa !

Cependant, elles ne chantaient plus, déjà même elles mouraient essoufflées.

Le lendemain, après cette deuxième bataille d'Arcis-sur-Aube, l'Empereur voulut secouer le mauvais rêve... Cinquante mille hommes, sous ses yeux, Russes, Bavarois, Autrichiens, tentaient d'escalader les barricades. L'artillerie était perdue — et comme si elles exhalaient leur âme, des voix de bronze, lointaines, murmuraient encore :

— Canonniers, à vos pièces... place !... Nous avons chanté Lutzen... Bautzen...

Et, chuchotantes comme à l'agonie :

— C'est nous... c'est nous les vieilles cloches de Leipzig... d'Hanau...

Alors commença la folie de Napoléon.

Ces vierges pures, qui avaient chanté tant de victoires, il les reconnaissait maintenant au son de leur airain ; à l'envolée de leurs boulets, et il eût pu dire : « Ces canons furent fondus en Italie ; ceux-là, on les a pris aux cloches de 1813, et c'est ce qui leur donne ce son triste, qui me fait mal. »

Après les deux combats de la Fère, il allait parfois réveiller ses maréchaux inquiets. Debout dans l'ombre, il tendait la main..., on voyait sa face pâle se pencher, se pencher. Dans l'air, çà et là, grondait la foudre.

— Entends-tu, Caulaincourt, les *cloches*...

— Sire, ce sont vos canons.

— Tu te trompes..., ce sont les cloches qui sonnent ma conquête d'Italie, mes victoires d'Allemagne...

A la bataille de Paris, elles chantèrent encore, mais il n'y avait presque plus de canons.

Il abdiqua — et un dernier matin fut salué par elles.

Ah ! là-bas, comme elles sonnaient, comme elles chantaient dans sa pensée ! Pour les entendre encore, il quitta l'île d'Elbe, seul, avec un rêve nouveau et son épée ; mais en le revoyant, l'horreur des cloches fut indicible...

La guerre ! La guerre ! Sonnez la guerre ! leur cria-t-il.

Ce fut le dernier effort.

Non loin de ce jour-là, dans les fumées de Waterloo, deux grands canons luttaient encore : *baaum... baaum...*

Entendit-il ce que cette voix d'airain lui prophétisait d'absolu ? Debout dans le carré de sa garde, le

Prédestiné leva la tête au milieu des balles, regarda le champ d'épouvante qui obstruait la charogne de son épopée, de son règne, et du haut de l'ardent cheval que ses genoux bottés étouffaient, pâle comme en la présence de Dieu, l'index aux lèvres, attentif à la cloche désolée qui se lamentait dans le bronze, il fit un signe au destin :

— Cloche...

Epuisés, les deux canons grondèrent deux fois, trois fois :

Baaum... baaum... baaum...

Et, tristement, leur écho traversa la plaine où gisaient les hommes, les étendards, les affûts, les aigles, s'atténua au loin, dans les dernières pourpres d'un soleil qui se couchait, puis mourut — comme tout meurt.

C'était le glas de l'Empire.

G. d'Esparbès. *La Légende de l'Aigle.*
Fayard, édit.



TABLE (1)

JEUNESSE ET ADOLESCENCE

LES PREMIÈRES VICTOIRES : ITALIE ET EGYPTE

(1) Les extraits marqués d'un astérisque sont empruntés à des ouvrages d'imagination, ils n'ont donc pas de caractères historiques proprement dit.

LE 18 BRUMAIRE

LE CONSULAT

L'AVÈNEMENT DE L'EMPEREUR

LE DÉCLIN : LA RUSSIE

LE DÉCLIN : LA CAMPAGNE DE FRANCE ET LA PREMIÈRE ABDICATION

LES CENT-JOURS

WATERLOO

SAINTE-HÉLÈNE

L'IDÉE ET LA LÉGENDE NAPOLÉONIENNES

ACHEVÉ D'IMPRIMER

le neuf avril mil neuf cent vingt et un

PAR

CH. COLIN

A Mayenne

pour

BERNARD GRASSET

Dernières Publications de la Librairie BERNARD GRASSET

61, rue des Saints-Pères, PARIS

Le prix de ces volumes comprend la majoration

ANDRÉ MAUROIS :

Les Silences du Colonel Bramble, roman. 5 75
Ni Ange, ni Bête, roman . . 5 75
Les Bourgeois de Witzheim 2.50

JEAN GIRAUDOUX :

Simon le pathétique, roman. 5 75

EMILE CLERMONT :

Laure, roman. 5 75
Histoire d'Isabelle 5 75

LOUISE CLERMONT :

Émile Clermont, sa vie, son œuvre 5 75

PAUL REBOUX et CHARLES MULLER :

A la Manière de...
Les 3 séries en 2 volumes, chaque volume. 5 75

ALPHONSE DE CHATEAUBRIANT :

Monsieur des Lourdines, rom. 5 75

ROBERT DE JOUVENEL :

La République des Camarades. 5 75

ANDRÉ SAVIGNON :

Les Filles de la Pluie. . . . 5 75

RODIN :

L'Art, entretiens réunis par P. Gsell, édition non illustrée . 5 75

FRANÇOIS DE BONDY

Constance dans les Cieux . 5 75
Le Moqueur?. 6 75

EDGARD MILHAUD :

La Marche au Socialisme. . 5 75
Les Fermiers généraux du Rail. . . . . 10 »

JACQUES DE LACRETELLE

La vie inquiète de Jean Hermelin 5 75

JEAN YOLE :

Limogé. 6 75

GABRIEL BOISSY

Pensées choisies des Rois de France 7.75

Dr SERGE VORONOFF

Vivre. . . . . 10 »

JEAN NESMY

L'Arc-en-Ciel. 6 75

RENÉ GILLOUIN

Une Nouvelle Philosophie de l'Histoire moderne française 6 75

JEAN ROSTAND :

La Loi des Riches . . . . . 5 »

JEAN RENAUD :

Du Sang sur la Ville. . . . 6 75

F.-G. DE MAIGRET :

Le Club du bonheur, roman. 6 75

PAN :

Rupture, roman. 6 75

ARNOLD BENNETT :

Amour profane, amour sacré. 6 75

CARLOS REYLÈS :

Dialogues olympiques. . . . 6 75

MARTIAL PIÉCHAUD :

Le Retour dans la nuit. . . 5 75
La Dernière Auberge. . . . 6 75

ETIENNE ANTONELLI :

L'Afrique et la Paix de Versailles 6 75

Typ. GROU-RADENEZ. — Paris.